

EUGENE BONNEMERE

LE ROMAN
DE L'AVENIR

Préface

Toute œuvre qui se présente au grand jour de la publicité doit être signée du nom de l'auteur qui l'a conçue et mûrie dans sa pensée et qui lui a donné, avec la forme, une vie plus ou moins durable.

Quelle est ma part de collaboration dans *le Roman de l'avenir* ? Sommes-nous deux ou trois, ou bien l'auteur ne s'appelle-t-il pas Légion ? Je laisse ces choses à l'appréciation du lecteur, après que je lui aurai raconté en quelques lignes une aventure très véridique, bien qu'elle ait toutes les apparences d'une histoire de l'autre monde.

Il y a quelques années, j'explorais la Bretagne, cette terre classique des pieuses croyances, de la foi primitive et de la naïveté proverbiale. Je m'arrêtai un matin dans un fort modeste village, dont pour le moment je dois taire le nom. Curieuse comme un juge d'instruction et indiscreète comme un avocat général, la maîtresse de l'auberge, tout en préparant mon déjeuner, sut bien vite qui j'étais, ou j'allais, et pourquoi je venais dans une contrée où ne m'appelait nulle affaire appréciable pour elle. Les confidences suivaient à pas pressés les questions. Aussi me mit-elle en un tour de langue au courant de toutes les nouvelles de son endroit.

– Vous venez de Paris, me dit-elle ; on est très incrédule dans ce pays-là. Vous ne croyez pas aux miracles vous ?

Je me récriai, j'attestai que je croyais surtout aux choses incroyables, et je regrettai qu'elle ne connût pas la langue de Cicéron et de Virgile, afin de lui citer, en m'y ralliant sans réserve, le fameux aphorisme de saint Augustin : *Credo quia absurdum* ! Je crois parce que c'est absurde.

Eh bien, reprit-elle, il y a non loin d'ici un jeune homme, M. René X***, qui, sans avoir rien appris, en sait plus long que le recteur, le médecin et le notaire ensemble, et que tous les sorciers réunis. Il s'enferme tous les matins dans sa chambre ; on voit sa lampe à travers les rideaux, car il lui faut sa lampe, même quand il fait jour, et alors il écrit des choses que jamais personne n'a vues, mais qui sont superbes. Il vous annonce, des six mois à l'avance, le jour, l'heure, la minute où il tombera dans ses grands accès de sorcellerie. Une fois qu'il l'a dit ou écrit, il n'en sait plus rien, mais c'est vrai comme parole d'Évangile et infaillible comme décision du pape de Rome. Il guérit du premier coup ceux qui lui sont sympathiques, comme il les appelle, et ne s'occupe pas plus des autres que du chien de ma voisine.

Vous pensez bien que le médecin a voulu le soigner à sa manière. C'était une trop terrible maladie de guérir à sa barbe, et sans se faire payer, tous ses malades, qu'il ne guérissait pas, lui, pour leur argent. Il l'a donc drogué, en veux-tu, en voilà ! Mais tout cela n'a réussi qu'à lui donner des attaques de nerfs, qu'il n'avait pas tout d'abord. M. René l'a envoyé promener très-loin, et il est redevenu comme auparavant.

Alors M. le recteur a voulu s'en mêler à son tour. Ça ne pouvait être que le diable qui lui donnait le pouvoir de guérir ceux à qui le bon Dieu, afin de les éprouver ou de les châtier, envoie des maladies pour leur bien. Il a dit que M. René n'avait peut-être pas reçu un bon baptême, et qu'il fallait le rebaptiser. Mais ça n'y a rien fait. Il guérit toujours le monde, et toutes les nuits il écrit, il écrit !... Il n'y a pas un maître d'école pour le suivre !

J'abrège les détails. J'appris que le jeune René X*** avait vingt-cinq ans, que son père, le plus riche paysan du canton, lui avait fait donner, quoi que m'en eût dit mon hôtesse, ce que l'on est convenu d'appeler une bonne éducation, d'abord chez les jésuites de Vannes, puis au lycée de Rennes. Je devinai plus tard que les contradictions de cette éducation, mi-partie cléricale et mi-partie universitaire, avaient dû faire entrer en révolte cette nature de sensitive. Simple, mélancolique et rêveur, poussant la bonté jusqu'à l'excellence et doué d'un tempérament chez lequel le système nerveux prédominait sans contrepoids, il était revenu au

logis paternel et s'était livré avec une vive ardeur aux paisibles labeurs de l'agriculture. Mais comme il fallait un débouché au trop plein de cette imagination malade et inoccupée, chaque nuit il se levait avant l'aube, en proie à une fièvre d'inspiration qu'il ne pouvait maîtriser, et répandait à flots sur le papier les idées étranges qui germaient d'elles-mêmes, à son insu et souvent malgré lui, dans son cerveau.

Je le vis à l'œuvre. Ma bonne étoile voulut que je lui fusse sympathique, et il se livra à moi. Dans l'espace d'une heure, il couvrait invariablement son cahier de quinze à seize pages d'écriture, sans hésitation, sans rature, sans s'arrêter une seconde à chercher une idée, une phrase, un mot. C'était un robinet ouvert, d'où l'inspiration s'écoulait en jet toujours égal. Absolument muet pendant ces heures de travail acharné, les dents serrées et les lèvres contractées, la parole lui revenait à l'instant où la pendule sonnait la reprise des travaux champêtres. Il rentrait alors dans la vie de tout le monde, et tout ce qu'il venait de penser ou d'écrire pendant ces deux ou trois heures d'une autre existence s'effaçait peu à peu de sa mémoire, comme le rêve qui s'évanouit et disparaît à mesure que l'on s'éveille. Le lendemain, chassé de sa couche par une force invincible, il se remettait à l'ouvrage et continuait la phrase ou le mot commencé le jour précédent.

Il m'ouvrit une armoire dans laquelle s'accumulaient des cahiers chargés ainsi de son écriture.

– Qu'y a-t-il dans tout cela ? Lui demandais-je.

– Je l'ignore autant que vous, me répondit-il en souriant. Je maudis ces travaux forcés auxquels je suis condamné, à temps ou à perpétuité, mais vers lesquels une puissance irrésistible me pousse malgré moi. Quand un cahier est fini, j'éprouve une sorte de répugnance à le voir, et une voix que j'écoute me dit que je ne dois pas le lire. Il est probable que j'ai écrit là, sur moi-même, sur ma santé, des choses qui doivent rester cachées pour moi.

– Mais comment tout cela vous vient-il ?

– Je ne puis que vous renouveler la même réponse : Je l'ignore autant que vous. Parfois je sens que c'est en moi ; d'autres fois, j'entends qu'on me le dit. Alors, sans en avoir conscience et sans entendre le bruit de mes propres paroles, je le répète à ceux qui m'entourent ou bien je l'écris.

– Et que deviendront ces innombrables pattes de mouche, puisque vous éprouvez pour elles une sorte de répulsion insurmontable ?

– Je suppose que les rats ou bien l'humidité en verront la fin.

– Puisque vous faites si bon marché des fruits de votre cerveau, voulez-vous me les confier ?

– Prenez tout, me dit-il, et que je n'en entende jamais parler !

Je sautai comme un avare sur ce trésor littéraire qui me tombait du ciel, et je l'emportai.

Cela constituait dix-sept mille pages environ, écrites en quatre années de temps. Il s'y trouvait, entre autres choses, une centaine de nouvelles et de romans, soit à l'état de plan, soit écrits en entier ; un traité d'hygiène ; l'histoire de sa vie, de sa maladie, de son développement intellectuel ; un traité de métaphysique ; un traité de religion naturelle ; une sorte de Genèse nouvelle sous le titre de *la Plante*... le tout bizarrement mélangé de formules et de recettes de toutes sortes et d'un imprévu merveilleux : la manière de faire croître à peu près partout les truffes, à côté d'un procédé infailible pour enlever les cors et œils-de-perdrix ; le secret de guérir les maladies de poitrine, à côté d'un opiat souverain pour empêcher les névralgies dans les dents, les aphtes dans la bouche, le déchaussement des gencives ; un procédé pour rendre à la santé tous les vers à soie du monde, non loin d'une pommade pour prévenir la chute des cheveux, d'une autre pour les empêcher de blanchir ; un remède préventif contre la rage, un autre pour la guérir, tout surpris de coudoyer une préparation destinée à donner aux mains, aux bras, aux épaules des dames un velouté inconnu jusqu'à ce jour ; plusieurs spécifiques contre le choléra ; la manière de faire fortune en extrayant le sucre du potiron ou l'aluminium de la terre glaise, tout auprès d'une liqueur nouvelle, d'une confiture inédite, d'un fromage exquis...

Il y avait bien un millier de secrets de ce genre, provoqués sans doute par les besoins, les conversations, les accidents du jour, et écrits le lendemain.

Et souvent à la suite quelques lignes comme celles-ci :

- Ces choses me sont révélées, à moi simple d'esprit et d'instruction, parce que, n'en sachant rien, n'ayant pas à leur égard d'idées préconçues, je suis plus apte à m'assimiler les idées des autres...

Les êtres supérieurs, partis les premiers, épurés encore par la transformation, viennent m'envelopper et me dire :

– On vous donne tout ce qui ne s'apprend pas et qui peut éclairer le monde où nous avons en partant laissé notre empreinte ineffaçable. Mais il faut réserver sa part au travail personnel, sans empiéter sur la science acquise, ni sur le labeur que chacun doit et peut faire... Tout travail doit être collectif. Il faudrait qu'un chimiste expérimentât ces instructions ; il me soumettrait ses objections, ainsi que les résultats de ses premières tentatives. Je le dirigerais, je complérais, je rectifierais ce que j'ai écrit d'abord, et nous arriverions presque toujours à découvrir ce que nous aurions cherché.

Je ne suis, par malheur, chimiste, médecin, parfumeur ni liquoriste. Je voulais cependant mettre à l'épreuve sa science médicale, et pour cela, il fallait m'offrir moi-même comme sujet à ses expériences.

Le soleil lui-même a des taches. Je puis donc avouer les miennes, surtout après qu'elles ont disparu.

J'en avais une au beau milieu de la joue droite, terreuse et de la grandeur d'une pièce de cinquante centimes. Je possédais en outre un kyste, déjà de la grosseur d'un grain de blé, à la naissance des cils et sur la paupière supérieure. J'appelai l'attention de mon sorcier breton sur ces deux imperfections de mon individu.

– Je ne vois rien aujourd'hui, me répondit-il.

Mais demain, il y aura peut-être quelque chose pour vous sur mon cahier.

Le lendemain, en effet, je lus ce qui suit entre deux alinéas d'un roman qui portait ce titre : *les Ressuscités du siècle* :

« Je ne suis pas un *homme*, mais une *âme*, qui s'éveille au cri de la souffrance et qui ne se souvient plus après que le soulagement est arrivé.

Prenez une petite bouteille dans laquelle vous introduirez jusqu'à moitié de sa hauteur des pétales de roses de trois mois. Remplissez avec d'excellente huile d'olive. Laissez infuser pendant quarante-huit heures. Décantez et versez dans un flacon bouché à l'émeri. Matin et soir, mettez sur la tache, et laissez-y sécher une goutte de cette huile, que vous pourrez fixer sur la joue pour la nuit avec une petite compresse.

Ce serait excellent pour tout le monde, l'hiver, sur les lèvres.

Si cela ne suffit pas, au bout d'un mois, mettez de la teinture de benjoin dans de l'eau filtrée, dans la proportion de deux gouttes de benjoin pour une cuillerée à café d'eau. Vous l'emploierez comme le premier remède, et vous serez guéris.

Pour le kyste sur la paupière, vous l'écorcherez chaque matin avec l'ongle, au vif, si c'est possible, et vous y mettrez avec la pointe d'un cure-dent une goutte d'extrait de benjoin, dans lequel vous aurez fait dissoudre un atome d'alun en poudre. »

Je puis attester que j'ai fait ces deux remèdes et qu'ils ont parfaitement réussi.

Quant à la partie littéraire, le public est le seul juge en ces sortes de choses. J'ai choisi comme essai, dans cet immense fouillis, une simple idylle, œuvre de fantaisie, étrange, impossible, complètement en dehors du monde réel, et dans laquelle sont jetées, sous une forme plus ou moins légère, les bases d'une nouvelle cosmogonie tout entière.

Dans ses cahiers, cette étude portait ce titre : *l'Unité*, et était précédée de cette épigraphe :

Le titre m'a paru obscur et le vers mal fait. J'ai remplacé celui-ci par douze syllabes de Lamartine, qui expriment la même idée dans un langage plus harmonieux. Quant au titre, après avoir hésité entre *Un roman de l'autre monde* et *le Roman de l'avenir*, je me suis décidé pour ce dernier.

En somme, mon jeune Breton est-il un révélateur ou un fou ?... Ces deux extrêmes se touchent de bien près, et je ne m'attribue pas l'autorité nécessaire pour en décider.

Chapitre I

*Le monde en s'éclairant s'élève à
l'unité*
Lamartine

Pendant les dernières années de la monarchie du droit divin, le comte Timoléon de Villeblanche, l'un des plus riches propriétaires de la Normandie, exerçait autour de lui cette implacable tyrannie que les lois d'alors, imposées par les maîtres et subies par les sujets, permettaient aux seigneurs de faire peser sur leurs domaines.

S'abandonnant sans nul frein à toutes ces débauches dont la royauté elle-même avait multiplié naguère les scandaleux exemples, Timoléon prolongea aussi longtemps qu'il le put sa jeunesse dissipée. Puis, après qu'il eut follement dépensé toutes ses forces vives, toute la poésie de son cœur, toute la candeur de son âme avec des créatures indignes, après qu'il eut laissé des créanciers sans nombre prendre hypothèque sur les possessions que lui avaient léguées ses ancêtres, il songea qu'il était temps de faire une fin et de se donner un héritier de son nom.

C'était l'usage alors, parmi les gentilshommes ruinés, de trafiquer de leur titre et d'admettre à l'honneur de leur couche les filles de quelques-uns de ces traitants enrichis dans les bas-fonds de la maltôte, qui souvent, laquais avant d'être commis, sortaient du peuple dont ils avaient ensuite épuisé la bourse et sucé le sang, les sueurs et jusqu'au pus, comme disait Saint-Simon, pour élever le prodigieux édifice de leurs fortunes scandaleuses. Ces hymens mal assortis rajeunissaient un peu la sève des vieilles races énervées qui, sans ces croisements bizarres, eussent disparu peu à peu et se fussent éteintes d'elles-mêmes. Mais s'il était plus jeune et plus vivace, ce sang apportait avec lui d'autres souillures et ne pouvait leur rendre la pureté qu'elles avaient dès longtemps perdue. Ce qui sortait de pareilles unions, où la décrépitude matérielle se greffait sur une dégénérescence morale prématurée, se trouvait condamné même avant que de naître.

A quarante-huit ans, Timoléon fit de l'héritière d'un fermier général une comtesse qui ne comptait que le tiers de l'âge de son époux et qui se vendit en mariage pour un titre, comme lui prostituait le nom de ses ancêtres pour quelques millions.

On était aux premiers jours de l'an de grâce 1789. La France entière entraînait en fermentation, et la bourgeoisie d'un côté, la noblesse aidée du clergé de l'autre se préparaient à la lutte suprême des états généraux. Des réunions préparatoires se tenaient en tous lieux, et dans les conciliabules de la noblesse, le comte de Villeblanche se distinguait entre tous par la violence des mesures qu'il préconisait.

Chacun sait comment les ordres rivaux réunis à Versailles hésitaient et perdaient, le temps en vaines discussions, lorsqu'un acteur inconnu jusqu'alors, le peuple, se précipita sur la scène pour hâter le dénouement. La Bastille fut renversée, et le 14 juillet rendit inévitable l'immense hécatombe de la nuit du 4 août.

La noblesse de la province ne comprit pas ces terribles avertissements ; elle ne vit pas l'impérieuse nécessité de ces sacrifices aussi tardifs qu'incomplets, et prétendit résister. Jacques Bonhomme bondit alors sur son bâton ferré pour se ruer sur les châteaux, du haut desquels était descendue pendant tant de siècles une tyrannie devenue plus irritante à mesure que l'intelligence humaine, moins obscurcie par les ténèbres du passé qui se dissipaient peu à peu, entrevoyait un ordre de choses plus conforme à l'Évangile de Dieu.

Le château du comte fut pillé, incendié, et lui et sa jeune épouse se sauvèrent à grand-peine au milieu des débris fumants de cette antique demeure.

Il émigra, ses biens furent confisqués, vendus, et, à son tour, l'orgueilleux gentilhomme

connut la misère, après l'avoir si longtemps éternisée sur ses malheureux tenanciers.

La nécessité du travail vint peser sur lui de tout son poids. C'était, la rédemption : ses préjugés ne lui permirent d'y voir que la déchéance. Mais ou courir assez loin cacher tant de honte ? Il se joignit à quelques autres gentilshommes, et ils se résolurent à aller fonder dans les Indes une sorte de nouvelle France suivant leurs idées.

La fille du maltôtier lui avait apporté en dot, avec ses millions, la vanité, l'orgueil mélangé de bassesse, et toutes les mauvaises passions des enrichis et des parvenus. La fureur et la haine dans le cœur, ils se mirent à l'œuvre. Ils avaient, on ne sait comment, appris l'un et l'autre à dessiner dans leur patrie ; ils utilisèrent ce talent, dont ils rougissaient presque, à composer des dessins de châles, qui se virent recherchés. Une certaine aisance vint récompenser leurs efforts, mais sans qu'ils cessassent de trouver amer ce pain gagné à la sueur de leur visage.

Il y avait une année environ qu'ils vivaient ainsi, lorsque la jeune comtesse mit au monde un fils.

On accueillit presque avec désespoir la naissance de cet enfant. Au lieu des honneurs, de la fortune, des immunités sociales qui eussent dû être son partage, ils n'avaient à lui léguer qu'un nom et un vain titre, comme pour entretenir dans son cœur le regret d'un passé si beau pour les privilégiés d'alors, et pour y attiser, toujours vivace, sa haine contre ceux qui, au prix de leur renommée, livrée aux calomnies des clubs et du forum, au prix même de leur vie, offerte en holocauste sur l'échafaud des révolutions, avaient semé pour les jeunes générations les riches moissons de l'avenir.

Ne vivant plus que du salaire du peuple, il faudrait donc que leur enfant devînt peuple à son tour. Avoir méprisé et persécuté les manants, parce qu'ils avaient les mains rudes du travailleur, et mendier à son tour comme une aumône le travail qui fait vivre !... On avait nié que les âmes des vilains fussent sœurs des âmes des gentilshommes ; on avait mis en doute si le Créateur en avait concédé une à la femme ; et voilà que femmes, nobles et manants, tous et toutes se courbaient sous le niveau égalitaire du labeur quotidien !... Étions-nous donc décidément égaux devant Dieu, comme l'infâme loi nouvelle prétendait que nous devions l'être tous devant l'impartiale justice des hommes ?...

La mort enleva au jeune Francis de Villeblanche sa mère avant qu'il eût dépassé les limites de l'enfance. Usé par la douleur, les déceptions, les dégoûts d'une existence à laquelle les faux enseignements de sa jeunesse l'avaient si peu préparé, le Comte Timoléon suivit de près sa femme dans la tombe. Francis avait alors douze ans. Il fut recueilli par un ami de son père, qui le lui recommanda en mourant.

Mais ces intelligences étroites, obstruées par d'ineptes préjugés traditionnels, ne pouvaient rien comprendre aux dures leçons que leur prodiguait la Providence. Le nouveau protecteur du jeune comte continua l'œuvre de perversion commencée par le vieil émigré ; il crut remplir la promesse faite à son ami en inculquant de plus en plus dans le cœur de son protégé des sentiments de haine contre ce peuple parricide, qui avait décapité la France en chassant de son sein tous ceux qui, suivant eux, avaient fait jusqu'alors la gloire et la prospérité de la patrie.

La religion qui fut enseignée à l'orphelin pour compléter son bagage d'idées acquises n'était pas faite pour relaxer ce caractère que tant de circonstances funestes abaissaient. Pour lui, Dieu était le monarque absolu du ciel, représenté parmi nous par les papes et les rois, ces monarques absolus de la terre. Il fallait trembler devant les uns et les autres, et obéir.

Francis de Villeblanche fut donc fatalement une âme dévoyée, moins encore peut-être par suite de son éducation présente que par le fatal héritage de celles qu'avaient subies dans le passé les auteurs de ses jours. Combinées toutes ensemble, elles faisaient circuler dans ses veines un fluide dangereux et qui ne pouvait, plus mettre au service de sa volonté indécise qu'un cœur affaibli, un esprit vicié, impropres l'un et l'autre à supporter les luttes de l'existence.

Pétri de fiel par les hommes, après avoir été pétri d'amour par Dieu, ce pauvre être marchait à

l'aventure, un bandeau sur les yeux.

Toutefois, ce n'était pas absolument en vain que cinquante années, deux générations, le séparaient de son père et de celui qui avait pris sa place pour le diriger et l'instruire. Le temps toujours marche, traînant à sa suite le progrès, qui se fait partout et toujours, et les idées qui flottaient dans l'air n'étaient plus celles qui dominaient sans conteste, alors que le comte Timoléon avait amassé la somme modeste de connaissances sur laquelle il devait vivre.

Anxieux et plein de doutes, il voulut tuer en lui ces pensées importunes, mais sans pouvoir y réussir. Vainement ses instincts mal dirigés entraient en révolte contre les enseignements du siècle. À son insu, il avait marché un pas en avant, et une sorte d'aurore encore bien confuse jetait ses premières lueurs dans son esprit, qui regrettait les ténèbres d'autrefois. La jeunesse faisait son œuvre inévitable. Le sentiment de la justice et de la vérité bégayait en lui ses premières paroles, mais sans pouvoir faire entendre encore sa voix hésitante.

Plus tard, quand l'indemnité accordée aux émigrés vint lui rendre une partie de la fortune de ses ancêtres, obéissant encore à ses sentiments de rancune contre sa patrie, il résolut de n'y jamais rentrer, et, puisque la destinée avait abandonné son berceau aux hasards de l'exil, de passer errant sur la terre, pour ne connaître de foyer que celui que l'hospitalité ouvrirait devant ses pas.

Après avoir visité plusieurs colonies anglaises, il débarqua un jour à la Havane. La froideur des Anglais l'avait fait fuir : les mœurs des Espagnols s'identifiaient mieux avec sa nature toute française ; elles le fixèrent et le firent rester.

Étranger en tous lieux, sans famille, sans affection en ce monde, il n'avait encore connu que l'amour de soi-même. Un autre sentiment allait bientôt faire plier son âme orgueilleuse.

Il oubliait son cœur auprès d'une jeune fille qui ne se montrait pas indifférente à ses soins assidus, lorsqu'il apprit, non sans effroi, que du sang nègre, du sang d'esclave coulait dans ses veines. Certains signes, qui échappaient aux yeux d'un Européen, ne pouvaient tromper les regards soupçonneux des créoles, et Clara eût vainement voulu nier sa tache originelle.

Rougissant de honte à la seule pensée d'une alliance avec cette race avilie à laquelle on accorde à peine de faire partie de la grande famille humaine, Francis crut pouvoir s'en tirer par une séduction. Mais Clara sut lui inspirer le respect dont elle était digne. Les obstacles irritèrent sa passion : il l'épousa.

Le comte de Villeblanche résolut d'élever jusqu'à lui cette femme dont il faisait la compagne de toute sa vie. Il savait peu de choses ; il s'instruisit pour elle, et, dans cette sorte d'enseignement mutuel, Francis émerveillé apprit plus qu'il n'enseigna, tant l'admirable bon sens de celle qu'il aimait ouvrit devant lui d'aperçus nouveaux et sut faire évanouir de vieux préjugés. Qu'est-ce que l'instruction apprise dans des livres qu'il suffit d'opposer les uns aux autres pour les réduire au néant, d'où ils sortent, auprès de cette conversation intime de tout son être avec une âme restée droite et pure malgré les fausses doctrines du monde et sa morale complaisante ?

Un fils naquit de cette bizarre mésalliance. Issu de gentilhomme et de peuple, de caste patricienne et de race esclave, cet enfant était beau comme ceux des civilisations antiques, alors que, toute la terre appartenant à tous, chacun s'en appropriait les fruits à proportion de sa part de travail dans l'œuvre commune, et avant que tant de causes de dégénérescence ne fussent venues fondre sur l'humanité condamnée, par sa faute, à traverser de longues périodes de barbarie.

Francis poursuivit avec l'enfant l'œuvre commencée avec la mère. Mais, incapable de répudier encore ce triste cortège de préjugés haineux que vingt générations successives avaient accumulé derrière lui, un de ses enseignements fut le mépris et l'horreur de ces manants qui, par leurs crimes, avaient fait maudire au loin le nom de Français. Il ne pouvait comprendre que le peuple n'avait été que le sanglant exécuteur de la justice de Dieu, le grand libérateur qui s'avance pour la réalisation de ses desseins, en écrasant sous son pas souverain

les derniers restes du servage, ce legs fatal de la vieille société païenne, pour faire resplendir à sa place l'égalité sainte, et la liberté, sa sœur.

Vainement il lui donna le nom que portaient jadis tous les aînés de la famille. Le jeune Timoléon avait dans les veines une goutte de sang populaire. Il vit pleurer sa mère, éloquente et douloureuse protestation contre des principes qui révoltaient sa droiture. Aussi se hâta-t-il de s'instruire, pour essayer de combattre plus tard dans l'esprit de son père cette injuste prévention contre la classe opprimée à laquelle elle avait appartenu, et pour faire régner entre eux l'harmonie détruite, en les rappelant au sentiment de l'unité.

Hélas ! Cette surexcitation intellectuelle lui devint funeste, et il s'endormit dans la mort.

Rien ne saurait peindre le désespoir mélangé de remords de ce père qui avait voulu secouer loin de son fils le reste de poussière qui le souillait encore, afin de l'élever au-dessus des autres hommes. Mais Dieu le punit dans son orgueil, trouvant qu'entre ses mains inhabiles l'enfant s'égarait.

Ce fut sans doute sous l'inspiration de ce pauvre petit ange envolé que Francis jura, si un autre enfant lui était donné, de le laisser libre, entièrement libre de converser avec la nature et avec Dieu, qui toujours parlent en nous lorsque nos sophismes ne leur imposent pas silence ; libre de se former lui-même, en obéissant à toutes ses attractions, en développant toutes ses aptitudes. Peut-être alors Dieu serait-il content, et, pour le récompenser de son impuissance raisonnée, lui laisserait-il pour soutien de ses vieux ans cet enfant qui serait toute sa joie et tout son bonheur.

L'enfant naquit, et une voix intérieure sembla lui commander de le nommer Paul, comme si ce dût être un prophète, un apôtre qui, dans la sphère d'action où la Providence lui permettrait de se mouvoir, serait appelé un jour à expliquer la loi de Dieu à ses frères qui n'auraient pas compris leur mission ici-bas.

Quand Paul vint au monde, la tombe de Clara s'ouvrit, auprès de celle toute fraîche encore que recouvrait une pelouse à peine verte, et dans laquelle reposait ce fils qui lui avait montré la route et était parti le premier.

– Francis, dit-elle en exhalant son dernier souffle, Dieu nous partage nos bonheurs, lorsqu'il t'envoie celui-ci et qu'il m'appelle auprès de l'autre. Mais il nous réunira dans une patrie meilleure où rien ne nous séparera plus !

Le sentiment humain se révolte, à voir mourir la jeune mère qui vient de placer un doux enfant entre les bras de son époux. Qui donne la vie devrait vivre, et il y a quelque chose d'horrible à penser que ce petit être creuse, en naissant, la tombe de qui lui a tressé son berceau. Il a donc double mission à remplir, il tient double place au foyer paternel. Alors surtout, il participe bien plus des affinités maternelles, parce que pour dernier cadeau la pauvre âme en partant lui a donné d'un seul coup pour toute sa vie, et comme en faisceau, ces mille riens dans lesquels l'amour maternel s'émiette pour laisser tomber ces trésors d'affection qui s'épanchent comme d'une corne d'abondance toujours vidée et toujours renouvelée dans son cœur.

Chez Clara, l'instinct de la liberté protestait pour réagir énergiquement contre l'esclavage qui avait pesé sur ceux qui lui avaient transmis à leur tour le flambeau de la vie. Belle de la beauté virile de ces femmes qui tiennent de plus près que nous à la nature, et dont le sang n'a pas été abâtardi par notre civilisation incomplète, c'était, une de ces natures d'élite assez fortes dans leur pureté pour que le mal passe auprès d'elles sans les atteindre. Régénérée et sanctifiée à la fois par les souffrances antérieures de plusieurs générations de martyrs, elle n'avait légué à son fils que sa soif d'indépendance, son inflexible rectitude de cœur et d'esprit, sans nul alliage impur qui pût faire dévier son âme du droit chemin.

Joignant à la virilité, à l'enthousiasme, à la beauté plébéienne de sa mère toute la grâce et la distinction patricienne, avec tout l'esprit français, celui-ci vécut seul avec son père, qui n'eut plus dans ce monde que son enfant et deux tombes, – une espérance et deux souvenirs. Fidèle

à la promesse qu'il s'était faite à lui-même, il laissa Paul libre de toute contrainte, dirigeant ses plaisirs, ses études, ses pensées, mais sans s'imposer à lui dogmatiquement par cette seule raison qu'il était son père, et au nom de cette prétendue supériorité de l'âge qui, le plus souvent, n'est que routine et haine aveugle de toutes les conquêtes faites depuis que les jours de la jeunesse sont envolés.

Le spectacle de la nature fit naître et grandir en lui l'idée de Dieu, et sans embrouiller cette idée si simple au milieu de dogmes incohérents, Francis ne lui prescrivit pas d'appeler l'Éternel d'un nom exclusif, afin de pouvoir traiter en ennemis ses frères de la grande famille humaine auxquels, grâce à certains hasards de géographie ou de chronologie, on avait enseigné à l'appeler d'un autre nom en enveloppant leurs croyances de dogmes différents. Il lui exposait les opinions si diverses des hommes de tous les siècles et de tous les pays sur toutes choses, lui laissant le soin de faire un tri dans tout cela, ou bien encore de répudier tout cet immense héritage d'erreurs contradictoires, pour s'élever jusqu'à la perception de la vérité une, éternelle et vraie, écrite par une main divine dans le livre de la conscience humaine.

Chapitre II

Lorsque Paul de Villeblanche fut arrivé à l'âge où l'aîné était mort, son corps parut fléchir un instant sous le poids des fruits trop hâtifs de sa jeune intelligence. Il s'affaiblit, s'étiola, comme si, subissant quelque mystérieuse influence, il eût eu besoin, pour raffermir son existence hésitante, d'aller respirer l'air au milieu duquel ses ancêtres paternels avaient vécu.

Il quitta donc avec son père ces pays lointains dont le hasard avait fait leur patrie, pour rentrer au sein de la patrie véritable où il semblait qu'ils eussent dû naître, vivre et mourir.

Le comte Francis éprouva une tristesse poignante à la vue de cette antique Neustrie qu'il ne connaissait que par les récits que lui avait faits le vieil ami auquel son père l'avait confié, qui lui-même, ne voyait la terre natale qu'à travers le prisme de ses regrets et de ses souvenirs de jeunesse.

Au lieu de ces châteaux, asiles et repaires en même temps, qui couronnaient jadis tous les sommets, et dont la main défiante des hommes avait su rendre l'accès plus difficile encore, il n'existait plus que quelques ruines, autour desquelles s'élevaient des villages populeux, dont les toits ardoisés étaient dominés par les hautes cheminées de quelques usines qui, en centuplant les forces du travail, multipliaient au loin la richesse et la vie. Les chemins creux d'autrefois, pleins de surprises et d'aventures, avaient cédé la place à ces routes droites et unies qui rapprochent les hommes en diminuant les distances et en supprimant les obstacles qui les séparaient.

Le comte de Villeblanche n'avait jamais possédé un esprit fort poétique. Il trouva néanmoins tout cela prosaïque et vulgaire, et se prit à regretter tout bas les mesures effondrées du bon vieux temps, les haillons si pittoresques des vilains attachés à la glèbe, et l'aspect sombre et couvert du pays, tel qu'on le lui avait décrit alors que rien ne faisait croire qu'il dût jamais venir y terminer son existence.

Mais les esprits étaient bien plus changés encore que les choses du monde matériel. On était en 1845. Bien des révolutions avaient passé sur la France, et d'autres s'avançaient encore. Politique, économie sociale, arts, littérature, tout avait subi la sienne. Entraîné par un tourbillon vertigineux, tout disparaissait, plus éphémère que les modes au siècle précédent, et il semblait que nul ne pût suivre, dans leur course échevelée, les idées humaines lancées à toute vapeur sur des voies nouvelles et inexplorées qui ne pouvaient aboutir qu'à des abîmes !...

Bien qu'il ne prisât guère toutes ces excentricités folles, dont le temps ferait peut-être un jour des vérités, le pauvre père s'était imposé la loi de ne jamais les dénigrer hautement devant son fils, afin de lui laisser le droit de les juger dans toute son indépendance, de répudier, dans le passé ainsi que dans le présent, tout ce qui lui semblerait incomplet ou faux, et de se faire à lui-même, sur toutes choses, ses croyances et ses convictions.

Il y eut, dans les premiers jours, bien des luttes en lui. Parfois, épouvanté par la logique inflexible de cet enfant, il entraît sourdement en révolte contre son œuvre encore incomplète, et se surprenait tout prêt à vouloir substituer ses vieilles idées à celles que Paul n'adoptait qu'après les avoir passées au creuset de l'étude et de la réflexion. Il s'arrêtait, car il lui semblait alors qu'une main légère, mais forte cependant, forte du sentiment qui l'animait, une main de femme, ou d'enfant peut-être, venait s'appuyer sur son bras, et qu'une voix intérieure murmurait à son cœur ces paroles mystérieuses :

– Prends garde !... L'enfant grandit, se développe et devient homme. La nature est la grande institutrice : il l'observe, il l'écoute, il obéit, à ses enseignements infaillibles. Laisse-le agir, et respecte sa liberté.

Alors il se taisait, et gardait pour lui seul toute sa tristesse.

– Je mènerai jusqu’au bout mon sacrifice ! Se disait-il. Là-bas, j’ai laissé l’oubli des choses détruites ; ici, j’en retrouve le souvenir, vivace et poignant. Tout me choque et me froisse, je suis comme un homme qui se serait endormi pendant cinquante années, et qui, au réveil, ne reconnaîtrait rien ni personne autour de lui. Je vois le peuple qui monte comme une marée envahissante, et qui nous fait descendre à proportion de ce qu’il s’élève. Que dois-je dire ? Blasphémer le peuple ?... Mais c’est peut-être blasphémer la mémoire de la mère de Paul, qui en est sortie, de la mienne, qui y touchait presque !... Non, non !... La paternité vit d’abnégation, la maternité bien plus encore. Je veux résumer en moi ces deux tendresses pour le rendre heureux. Sa vie, son bonheur seront ma récompense.

Ainsi, l’amour paternel lui faisait accomplir sur lui-même un progrès immense, et travailler à son insu à sa réhabilitation aux yeux de Dieu. Autrefois, il avait voulu tuer la pensée dans son cerveau, maintenant il la laissait reprendre sur lui toute sa puissance. S’il ne pouvait pas suivre Paul dans les régions sublimes où l’entraînait son vol hardi, du moins il comprenait déjà que l’œuvre du père n’est pas d’imposer à son fils toutes ses convictions, pour lui dire ensuite : Tu n’iras pas plus loin !

Comment l’humanité s’avancerait-elle dans les larges voies que le Très-Haut lui commande d’ouvrir devant elle, si jamais le fils ne devait marcher un pas en avant de son père ?

Le comte Francis avait fait restaurer une vieille tour qui avait dû à la solidité de sa construction de survivre au désastre du château de Villeblanche, et il s’y était établi avec Paul. Là, ils vivaient seuls, graves, austères, mais sans connaître l’ennui. Paul pensait tout haut devant son père, dont il refaisait en quelque sorte l’éducation, en redressant ses antiques préjugés de race.

Un jour, Francis lui montrait du doigt, vers l’extrémité du parc, un bâtiment isolé, carré, percé à l’intérieur d’une grande quantité de trous qui avaient abrité jadis les amours sans cesse renaissants de nombreuses familles de pigeons.

– Regarde, lui disait-il, autrefois nous seuls avons le droit d’élever des colombiers, et la chasse était un passe-temps que nul n’osait disputer aux gentilshommes. La terre, les animaux, les hommes mêmes, tout était à nous, tout appartenait aux seigneurs, et nous étions de petits rois absolus sur nos domaines. C’était un beau temps que celui-là !

– Oui, je sais, mon père, lui répondit Paul, que le colombier à pied, garni de boulines du rez-de-chaussée jusqu’au faite, était un privilège de noblesse, tandis que les anoblis ne pouvaient élever qu’une simple fuie, pourvue de cinq cents boulines seulement, établie sur piliers ou au-dessus d’un bâtiment de servitude, étable ou cellier. Le colombier à pied était seul surmonté de la girouette seigneuriale, et ne devait pas être percé de moins de deux mille boulines, c’est-à-dire qu’il abritait deux mille couples de pigeons faisant éclore chacun trois ou quatre couvées par an. Ces nuées de volatiles s’abattaient sur les terres des manants, auxquels on n’accordait pas même le droit de défendre contre eux les fruits de leur rude labeur, et, sans parler de la dîme, des tailles, de la corvée, des droits seigneuriaux, de la gabelle, de la maltôte et du reste, tout cela maintenait aussi dans une incurable misère cette France que tu vois aujourd’hui si prospère et si calme dans sa force.

Ne pouvant tuer nos pigeons, et poussés à bout par l’excès de leurs souffrances intolérables, nos sujets parfois, aux jours sombres des jacqueries, nous tuaient nous-mêmes à l’occasion, et il y avait à cela un peu de notre faute. Car à présent nos fermiers nous aiment, et tous voient en nous des amis auxquels ils viennent, au besoin, demander conseil, sachant que toi et moi nous sommes prêts à tout faire pour eux. Dans l’espoir de nous bien disposer en leur faveur, ils t’apportent un lièvre ou un couple de perdrix, pris au collet peut-être. Tu les grondes doucement, et tu acceptes avec reconnaissance le présent de contrebande qu’ils t’offrent avec bonheur. Cela n’est-il pas mieux ainsi, et la paix entre les hommes ne te semble-t-elle pas une grande et sainte chose ?

Ainsi causaient ce père et ce fils, celui-ci lisant à livre ouvert les vérités que Dieu avait écrites

dans sa conscience, et les faisant pénétrer peu à peu dans l'âme paternelle.

Le comte avait fini par accepter cette supériorité étrange. Concentré dans un sentiment unique, et étudiant avec admiration, presque avec terreur, le développement prodigieux que l'étude profonde de la nature opérait dans l'intelligence de son fils, il vécut longtemps renfermé dans sa tour solitaire, ne cherchant pas à renouer dans le pays des relations que son nom lui eût rendues facilement accessibles, fuyant plutôt la société de ses semblables, et paraissant se contenter des rapports bienveillants qu'il entretenait avec ceux qui travaillaient pour lui.

Mais, de son côté, Paul avait, dépassé déjà sa dix-huitième année ; de vagues aspirations surgissaient en lui, le printemps de la vie s'éveillait dans son cœur, et il était difficile que ce caractère impétueux et qui ne respirait, que pour la liberté, ne vînt pas se heurter bientôt aux écueils qui allaient se dresser sur sa route.

Quelques difficultés de voisinage, des contestations entre fermiers avaient, rapproché le comte de la marquise de Francueil, dont le château n'était guère qu'à deux kilomètres de sa demeure. D'un âge incertain, qui flottait entre quarante et cinquante-cinq ans, la marquise invoqua les souvenirs du passé, d'anciennes traditions de bon voisinage, et, s'ennuyant elle-même de sa solitude, sut faire oublier à Francis ses habitudes de sauvagerie raisonnée.

Fille d'un émigré rentré dans ses foyers à la suite de la Restauration, la marquise de Francueil avait toujours su se contenter, en fait d'idées, du modeste patrimoine de ses aïeux, sans en rien distraire ni sans y rien ajouter. Dévote depuis qu'elle paraissait avoir décidé franchi la quarantaine, sa religion se composait de pratiques extérieures, sa charité d'aumônes largement faites avec sa bourse, mais son cœur dédaignait d'y joindre son obole. Tout était calcul chez elle. Sans se dissimuler qu'elle avait beaucoup à se faire pardonner, elle comptait avec Dieu, faisait le bien en vue de la récompense promise, et savait jusqu'où devait aller sa libéralité pour que l'actif de ses bonnes œuvres dépassât son passif et fit pencher de son côté le plateau de la justice divine.

Ce cœur sans amour n'avait pu donner la vie. Restée veuve et sans enfants, elle songea, pour mettre le comble : à ses mérites, à se donner charge d'âme, à retirer de l'abîme sans fond du crime quelque pauvre fille fatalement prédestinée à la perdition, et elle se dit que si, d'une créature sur laquelle Satan avait jeté son dévolu, elle parvenait à faire une élue de Dieu, une vierge qui ne connût que l'hymen du céleste époux, elle grandirait d'autant aux yeux du souverain juge. Par reconnaissance, cette sainte, qui lui devrait sa sainteté, prierait de toutes ses forces pour sa bienfaitrice, et cela ne pouvait manquer d'ajouter grandement, à ses chances de salut éternel.

La religion est le guide suprême que notre âme consulte pour arriver au progrès sur nous-mêmes. Madame de Francueil ne pouvait le comprendre ainsi. Dans la naïveté de sa foi inintelligente, elle exposa au comte ses espérances de rachat par substitution et par procuration.

– La marquise, dit Paul, est de l'école de cette noble dame du règne de Louis XIV qui, ébranlée par la foudroyante éloquence de l'un des grands sermonnaires du temps, ne trouva rien de mieux, pour être agréable au Seigneur, que de faire jeûner ses gens, y trouvant à la fois économie en ce monde et profit dans l'autre.

Chacun ici-bas charitablement blâme son voisin, ou le raille. On devine qu'une pareille femme devait condamner bien haut le laisser-aller coupable du père de Paul, qui ne s'était pas hâté, sans attendre l'âge périlleux du discernement et de la raison, de lui imposer ses propres croyances religieuses, de même que, né à Pékin, on eut fait de lui un adepte de Khoung-Fou-Tseu, ou un sectateur de Mohammed s'il eût vu le jour à Constantinople. Aussi, à tout hasard, la marquise prémunissait-elle Émilie, sa fille adoptive, qui touchait presque encore à l'enfance et n'avait que quinze ans à peine, contre les dangers possibles d'un pareil voisinage. Elle lui enseignait à redouter les opinions subversives de Paul, que la jeune fille ne connaissait pas

encore, mais qu'elle n'était pas éloignée de considérer comme l'antéchrist, et qu'elle rêvait volontiers hideux, avec des cornes naissantes sur son front de damné.

De leur côté, les hôtes de Villeblanche jugeaient sévèrement l'égoïsme implacable de la marquise, et Paul plaignait du plus profond de son cœur cette enfant dont on disposait ainsi pour la condamner à une claustration perpétuelle ; pauvre fleur desséchée avant l'heure sous le souffle glacé de celle qui lui vendait ses bienfaits à si haut prix.

Mille bruits étranges couraient sur cette jeune fille qui devait servir à faire briller d'un si vif éclat l'ardente charité de la marquise. Celle-ci, disait-on, l'avait ramassée, tout enfant, traînant dans la fange des ruisseaux, sans asile, sans famille, sans nom parmi les humains. Ceux au milieu desquels on l'avait trouvée l'appelaient Fauvette. Fille de l'amour et du hasard sans doute, ou peut-être enfant volée, des bohémiens nomades, de misérables saltimbanques l'avaient associée à leur existence précaire, et lui avaient enseigné à vivre comme ils vivaient eux-mêmes, sans religion, sans frein moral, sans respect pour les lois de Dieu ni pour celles des hommes.

C'était l'enfant de la nature, une sauvage qui, pétrie d'indépendance et de liberté, se révoltait contre toute contrainte, de quelque genre que fût cette contrainte, matérielle ou morale, défendant avec entêtement, avec fureur, un passé qu'on lui reprochait à l'égal d'un crime, mais qui se présentait à sa pensée rempli de séductions et de souvenirs de bonheur, discutant, pour le repousser instinctivement, tout ce qu'on voulait mettre à la place de ses habitudes, de ses plaisirs, de ses espérances d'autrefois.

Ce passé funeste pesait sur elle d'un poids énorme, et rendait pénible l'œuvre de régénération entreprise par madame de Francueil. On eût dit qu'elle avait besoin, pour vivre, d'air pur, de mouvement, d'expansion, de courses folles jusqu'au sommet des collines, qui semblent nous rapprocher du ciel, ou sur le bord des ruisseaux qui, sans entraves, roulent leurs ondes vers l'océan avec un doux murmure.

Parfois, elle trompait, la surveillance des femmes de chambre de la marquise, dont, malgré tout, sa grâce mutine et sa spirituelle espièglerie avaient su bien souvent se faire des complices. Sa poitrine alors respirait à pleins poumons l'atmosphère embaumée des prairies émaillées de fleurs et des champs immenses ; elle allait au hasard devant elle, entrant, lorsque la faim lui faisait sentir ses aiguillons, dans la première chaumière qui se trouvait sur son passage ; elle s'asseyait bravement à la table des paysans, trempant avec eux sa cuiller dans la gamelle commune, et payant son écot avec les saillies d'un esprit que cette heure de liberté jetait en délire.

Il lui arrivait même de prendre où elle le trouvait ce dont elle avait besoin, de froisser entre ses mains des épis de blé ou de cueillir le fruit que convoitait son appétit trop excité, sans s'inquiéter du nom du propriétaire. N'avait-elle pas lu dans le Saint Livre que les oiseaux du ciel ne sèment ni ne récoltent, mais qu'ils vivent de toutes les choses que Dieu fait croître pour eux sur la terre ?...

Comme il n'y avait point de bornes dans son cœur, elle n'avait jamais bien pu comprendre que les hommes en eussent mis dans leurs champs, et quiconque avait faim lui paraissait avoir aussi le droit de manger.

L'imposant cortège d'imperfections que chacun, dans un but charitable sans doute, reprochait impitoyablement à l'orpheline venait se briser contre la patience inaltérable, la placidité calculée, l'entêtement inflexible et systématique de madame de Francueil. La marquise avait dit qu'elle sauverait cette âme, et elle était bien décidée à la sauver malgré elle. Nul ne lui avait jamais surpris un mouvement de colère contre cette révoltée. On eût dit même, à voir cette persévérance souvent si mal récompensée, qu'elle triomphait en secret des défauts sans nombre de cette pauvre enfant, parce que ses mérites croissaient en proportion des difficultés de la tâche, et que le Dieu juste ne manquerait pas de lui tenir compte un jour de cette charité à outrance que rien n'avait pu décourager.

Qu'allait-il arriver le jour où Paul et Émilie, ces deux êtres jeunes et purs, se rencontreraient, errants dans toute leur liberté, sous cette voûte céleste qui nous fait concevoir l'immensité de la création ? Ce choc allait-il faire jaillir la lumière, ou les plongerait-il dans les ténèbres ?... Francis n'envisageait pas cette éventualité sans un certain effroi. Quant à la marquise, elle s'endormait au sein d'une sécurité complète. Elle était assurée des bons principes inculqués par elle à sa protégée, et d'ailleurs de pieuses calomnies avaient, à son avis, suffisamment armé Émilie contre le fils du comte de Villeblanche. Aussi, pour des motifs différents, laissaient-ils l'un et l'autre à la Providence le soin d'arranger comme il lui plairait les événements qui allaient survenir.

Chapitre III

C'était par une de ces belles matinées de juin où l'on se sent heureux de vivre, tant le ciel est bleu sur nos têtes, tant l'atmosphère est pure autour de nous, tant la terre est splendide sous cette parure de noces que la nature jette au printemps sur ses épaules pour fêter la grande fête des amours, ce jubilé de toutes les années.

Paul promenait au hasard ses pas et ses pensées au milieu des champs et des prés que bientôt la faux impitoyable allait dépouiller de leurs richesses éphémères, mais incessamment renaissantes.

Il abordait tous les paysans qu'il rencontrait, pour échanger quelques paroles bienveillantes avec eux. Comme les quakers, dont quelques-uns avaient été les amis de son enfance, il avait conservé l'habitude de tutoyer familièrement ceux qui lui étaient sympathiques, réservant pour les autres les formules cérémonieuses.

– Que c'est beau, un champ de blé ! s'écria-t-il en s'adressant à l'un des fermiers de son père qui se trouva sur son passage.

Le villageois hochait la tête d'un air mécontent.

– La récolte sera mauvaise, cette année, monsieur Paul ! L'herbe dévore les blés. Nous semons à l'automne du blé de choix, et je crois que le diable vient la nuit semer un tas de saletés qui ruinent tout !

– Le diable ne sème rien, et pour cause ! reprit Paul en souriant. Si tu avais donné un coup de charrue de plus à ta terre avant de l'ensemencer, ces plantes, levées après les premières pluies d'automne et enfouies dans le sol, eussent fait un engrais vert destiné à enrichir ton champ, au lieu de l'appauvrir. Celles qui eussent résisté pouvaient être arrachées par tes filles et tes garçons, qui prennent le plus long pour aller à l'école, et qui n'y vont pas toujours. Ta vache eût converti tout cela en lait et en beurre que ta femme eût été vendre au marché.

Mais puisque, par ton incurie, elles ont si bien prospéré cette année, comment n'admires-tu pas, sur le tapis vert des épis, ces nielles d'un rose si suave, ces ponceaux à la couleur écarlate, ces bluets qui semblent des étoiles d'azur ? Vois-tu ces papillons, fleurs animées, qui viennent raconter de jolies choses que j'entends, moi, aux fleurs de la terre, qui regrettent de ne pouvoir les suivre dans les airs, mais qui, du moins, y répandent les parfums de leurs corolles ? La graine succédera aux fleurs ; cette graine que tu maudis, et que dévoreront tes auxiliaires, ces travailleurs infatigables dont tu méconnaissais les services, les petits oiseaux du bon Dieu qui chantent autour de nos maisons, comme pour nous remercier de faire pour eux la nature riche et belle, au lieu de la laisser inculte et misérable.

– Vos papillons, c'est d'anciennes chenilles, interrompit le paysan. Vos belles fleurs, c'est de mauvaises herbes pour l'an qui vient, et vos rossignols, qui piaillent toute la nuit au lieu de dormir comme toute honnête bête doit le faire, nous empêcheraient, de fermer l'œil, si nous n'étions pas harassés de fatigue.

Ils se serrèrent la main et continuèrent leur route en sens opposé.

– Ils ont des yeux qui ne voient pas, des oreilles qui n'entendent pas, des pieds qui ne marchent pas, se dit Paul en descendant vers les prés humides. C'est à nous de guérir patiemment ces paralytiques, ces sourds et ces aveugles intellectuels. Il faut labourer profondément ces esprits laissés en jachère morte. La récolte sera lente, et la moisson tardive ; les plantes adventices étoufferont longtemps encore la bonne semence. Mais tout arrivera à son heure !

Dans la prairie, les fleurs sentaient qu'elles étaient là sur leur terrain ; aussi s'en donnaient-elles à cœur joie. Ce n'étaient que blanches pâquerettes aux pétales prophétiques, sauges pourprées, orchis aux formes bizarres ; le tout illustré de scarabées à faire paraître ternes et vulgaires les écrins du plus riche bijoutier. En approchant de la petite rivière dont, l'onde

murmurait en coulant sur un lit de cailloux aux couleurs variées, c'étaient les reines-des-prés à la tige élancée, les bleus myosotis, les menthes à l'odeur enivrante, et de gracieuses libellules qui, d'un vol saccadé, se poursuivaient au milieu de tout cela.

Il était impossible de rêver un cadre plus charmant pour la suave apparition qui vint tout à coup frapper ses regards.

Abritée sous un saule au feuillage argenté, une jeune fille, presque une enfant, était assise sur le bord du ruisseau. Son large chapeau de paille était à demi renversé à ses pieds, et une ample moisson de fleurs champêtres s'en échappait pour joncher le sol autour d'elle. Avec des brins de jonc, elle tressait sur un cercle d'osier une couronne de pâquerettes, de myosotis et de bluets entrelacés. Lorsque son œuvre fut terminée à son gré, elle agita sur sa tête les boucles de sa blonde chevelure, et posa sur son front cette couronne. Elle se pencha sur le ruisseau pour se mirer, puis se rejeta en arrière en poussant un cri de joie et en frappant ses deux mains l'une contre l'autre, comme pour s'applaudir d'être si jolie.

Paul s'arrêta pour contempler en silence, immobile et muet d'admiration, ce frais visage qui reflétait une satisfaction si grande, ces lèvres entr'ouvertes par le rire si franc de l'enfance, ces cheveux aussi blonds que les épis murs, ces yeux aussi bleus et aussi purs que les bluets des champs, les myosotis du ruisseau et l'azur du ciel. Il devina que c'était elle, la victime que madame de Francueil voulait envoyer au ciel par les routes sombres et pleines de ronces de la vie conventuelle. Seulement, on lui avait parlé d'un démon, et il se trouvait en présence d'un ange.

Alors, comme si une voix d'en haut eut parlé à son cœur, comme si une force irrésistible l'eût poussé en avant, il marcha vers la jeune fille.

Au bruit de ses pas, Émilie se releva vivement, rougissante et confuse, mais sans songer à éviter sa rencontre. Les saules l'entouraient, et l'occasion était belle pour imiter la fuite provocante de la Galathée du poète ; mais toute idée de coquetterie était bien éloignée du cœur de cette naïve enfant.

Émilie, elle aussi, avait bien souvent entendu parler de Paul de Villeblanche. La fausse science des hommes, l'ignorance de la vraie science de Dieu épaississaient leurs ténèbres autour de cette âme, évidemment perverse, dont la crainte de l'enfer ne venait pas refréner les mauvais instincts, pour la maintenir dans les sentiers de la vertu. Elle était dévolue à Satan, cette âme, et d'avance on la dévouait aux feux éternels...

Pourquoi donc, quand on lui avait dépeint un monstre, reconnut-elle Paul de Villeblanche dans ce beau jeune homme qui était là-devant elle et qui, lui souriant avec cette ineffable bienveillance que devait avoir son ange gardien lorsqu'il la berçait le soir dans ses bras pour éloigner de son sommeil les rêves dangereux, tendait vers elle ses deux mains qui invinciblement appelaient les siennes ?

Elle demeurait comme fascinée sous son regard. Dans l'espérance de se soustraire à cette étrange et mystérieuse attraction qui lui faisait oublier ses mains dans celles d'un jeune homme qui était encore un inconnu pour elle, l'orpheline essaya de parler, afin que le bruit de sa voix rompit le charme qui lui enlevait jusqu'à l'exercice de sa volonté.

– Vous êtes monsieur le comte de Villeblanche ? lui dit-elle.

– Quels sont ces mots, ces titres et ces vaines formules ? répondit Paul. Nous sommes tous les deux de la même famille ; c'est un frère et une sœur qui se retrouvent après une longue absence, et qui renouent de prime-saut l'affection d'autrefois, un instant oublié. Dis, Émilie, ma sœur, ne veux-tu pas qu'il en soit ainsi ? Tu es seule, bien seule et bien isolée dans cette demeure que la marquise croit t'avoir faite si hospitalière. Tu souffres, je le sens en moi, et la solitude pèse à ton cœur qui aspire à s'épancher dans un cœur qui le comprend. Moi aussi, parfois, à côté du meilleur des pères, je sens comme un vide immense qui se creuse en moi, et que rien ne peut remplir. Qui sait si de nos deux souffrances nous ne ferons pas un seul bonheur !

– Eh bien ! Oui, s'écria-t-elle en redressant sa tête d'un air mutin. Oui, c'est ainsi que je parlais autrefois à tout le monde ; je veux redevenir cette révoltée, cette sauvage que la marquise s'est donné tant de peine à civiliser. Cela va peut-être me coûter un peu dans le commencement, de... te tutoyer comme cela, moi qui ne vous vois que pour la première fois. Mais je m'y ferai bien vite, allez ! Là-bas, chez la marquise, on est bien bon pour moi, car on ne me doit rien, et beaucoup seraient heureuses à ma place. Mais ils ne vivent que de l'autre côté de la tombe, et j'ai besoin de vivre dès à présent. Mais leur affection est froide et morte, comme eux, et j'ai besoin de me sentir aimée des vivants.

– Écoute-moi donc, ma sœur, car je t'enseignerai la résurrection et la vie, la vie immense, éternelle, qui se dégage incessamment du sein de Dieu, et que Dieu lui-même ne saurait anéantir. Là s'arrête sa toute-puissance.

– Et, bien vrai, tu seras mon frère, et tu m'aimeras comme ta sœur ?

– Comme la plus chérie des sœurs, je te le promets.

– Tu ne me connais pas, cependant, et tu as sans doute entendu dire bien du mal de moi, car chacun en dit, dans le pays, même ceux qui me répètent sans cesse qu'ils m'aiment aussi, et qu'ils ne veulent que mon bonheur.

– La langue des hommes manque de ces nuances infinies qu'emploie la nature pour tout peindre et pour tout faire comprendre. Aimer !... c'est un bien petit mot pour exprimer tout un monde de sentiments sublimes, et aussi de sensations vulgaires et matérielles. Va, il y a bien des manières d'aimer, je t'apprendrai cela un jour.

– Est-il donc besoin que l'amitié se démontre et s'apprenne comme une leçon ? Quand j'étais toute petite enfant, et libre, ceux qui m'entouraient m'aimaient, et moi aussi, je les aimais. Je ne couchais pas alors dans de bons lits, comme aujourd'hui ; je n'étais pas chaudement habillée, et je ne mangeais pas toujours à toute ma faim. Eh bien ! J'étais heureuse, malgré tout, et maintenant, je suis triste ! Pourquoi cela ?...

– Parce que tu aimais et que tu étais aimée, pauvre enfant ; tandis qu'à présent, on t'impose la reconnaissance sans daigner t'inspirer l'affection.

– Peut-être bien ! Mais tout cela se brouille et se confond dans ma tête ; j'ignore d'où je viens et où je vais, ce que je pense et ce que je ressens. Aussi je veux te raconter d'abord tout ce que je sais de moi-même, pour que tu m'aides à me comprendre et pour que tu me dises, bien vrai, si je suis aussi mauvaise qu'ils le prétendent tous. Si tu ne m'abandonnes pas après cela, tu sauras au moins qui tu aimes, et pourquoi tu m'aimes. C'est la première fois que j'aurai été heureuse de faire ma confession.

– Il ne faut médire de rien ni de personne, pas même de la confession, reprit Paul en souriant. La confession, c'est l'expansion de l'âme, comme l'amour est l'expansion du cœur, comme l'imagination est l'expansion de l'esprit. L'aumône n'est que l'expansion de la fortune. Le trop plein de nous-mêmes, nous le déversons sur les autres, afin que notre richesse aille au secours de leur dénuement, et qu'ainsi tout tende vers l'égalité.

– La marquise et ceux dont elle m'entoure me disent des choses comme celles-là. Mais d'où vient qu'elles m'irritent dans leur bouche et me donnent envie de leur résister, tandis que, toi, tu me les fais aimer ? Pourquoi cela, dis ?...

– Pourquoi ?... C'est le mot providentiel que la nature fait répéter incessamment aux enfants, pour leur indiquer que la vie tout entière est une étude, qu'il nous faut apprendre, apprendre sans cesse ni relâche, que la science est le devoir de l'homme, et que l'ignorance est maudite de Dieu. Pourquoi je t'inspire la foi, et pourquoi tu doutes auprès d'eux, je ne te le dirai pas, je veux que, de toi-même, tu le devines avant peu. Trouver, c'est la récompense d'avoir cherché, et tout ce que nous pouvons faire nous-mêmes il ne faut pas le demander aux autres.

De toutes les connaissances qui sollicitent notre curiosité, la première et la plus importante, après celle de Dieu, est la connaissance de nous-mêmes, et ensuite celle de nos frères auprès desquels nous devons vivre. De là ce besoin d'épancher notre cœur, de leur parler de nous, de

les interroger sur ce qui les touche et les intéresse.

La concentration est comme un mensonge continu qui cherche à tromper les autres sur nous-mêmes. Sois sûre que l'être concentré souffre de sa solitude intérieure, et qu'à le connaître mieux, quelque circonstance fâcheuse de son éducation expliquerait ce besoin de mystère, cette sorte de pudeur qui lui fait éviter les confidences réciproques. Celui qui vit en lui-même vit en dehors des autres ; c'est une force perdue qui pourrait être utilisée par sa participation, soit d'enthousiasme, soit d'action.

Aussi l'âme procède-t-elle d'expansion, c'est la loi naturelle, la loi fraternelle. Associés tous pour une œuvre commune, il faut que nous communiquions nos sentiments et nos pensées à ceux qui nous entourent. Pour nous y encourager, Dieu a placé auprès de nous la compagne de notre vie, la femme, qui vit en nous et dans laquelle nous vivons, afin que de deux que nous étions nous devenions un, et que de cette unité il en surgisse une autre, qui continue notre œuvre. La première expansion prend sa source dans les entraînements du cœur.

– C'est égal, reprit Émilie, cela me semble toujours révoltant d'aller m'agenouiller pour dire du mal de moi à un homme qui m'effraye, me gronde, me parle de Dieu et de ses vengeances, de la mort et de l'enfer, qui nous attend presque tous.

– Dans l'avenir, pour ces âmes élevées et fortes que le sentiment du devoir fait progresser suivant une ligne droite, la confession redeviendra ce qu'elle était à l'origine, l'expansion vers Dieu, directe et sans intermédiaire, en vue de leur perfectionnement et pour arriver à la connaissance de leur être intérieur, pour le faire comparaître incessamment devant la conscience, incorruptible tribunal où préside l'âme, assistée du cœur et de l'esprit, qui, suivant qu'ils obéissent à sa direction ou qu'ils se révoltent contre elle, nous conduisent au bien ou nous rendent coupables.

Mais dans les siècles plus qu'à demi-barbares du passé, l'homme étant devenu trop faible pour pouvoir se redresser seul, on en a choisi quelques-uns destinés à devenir les confidents secrets de leurs frères, les conseillers du genre humain.

– Alors, si je devenais éclairée et savante, je saurais me conduire moi-même, et je traiterais de mes affaires directement avec Dieu et sans culte extérieur ?

– Tu aurais alors la vraie religion, celle qu'a devinée le bon sens populaire, lorsqu'il dit qu'il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints. A quoi bon ces prières machinalement répétées à heure fixe et dans un certain lieu plutôt que dans tout autre, quand, chacune de nos actions étant accomplie en vue de seconder ses desseins, notre vie tout entière ne sera qu'une prière continue ? Les enfants ne prient pas leur père, ils lui obéissent, et il est satisfait de tout acte juste et profitable exécuté par eux dans le but de lui plaire. Dieu, qui connaît mieux que nous ce qu'il nous faut, n'a pas besoin de nos genuflexions. Faire le bien, voilà la seule prière qui compte, et dont il tiendra compte.

– Et c'est aussi bien plus facile, répartit Émilie, car tout ce qu'ils me font faire m'ennuie, au lieu que quand j'ai pu secourir quelqu'un, rendre quelque service et me sentir utile aux autres, je suis tout heureuse et toute fière.

– Suis toujours ton premier mouvement, s'il en est ainsi, car la voix de Dieu parle en toi, et ils ne l'ont pas étouffée encore. La vraie, la seule religion est l'étude et la connaissance de nous-mêmes, le perfectionnement de notre âme, son ardente aspiration vers l'Éternel ; c'est le dernier pas vers le monde supérieur où nous attend la réalisation du bonheur promis.

Ouvre tout ton cœur à Dieu pour le bien recevoir, et tu auras eu le meilleur sentiment de reconnaissance envers le divin Maître.

Que les religions des hommes s'oublient, mais que les âmes s'unissent et se comprennent. Citoyens des mondes, peuples de frères, élargissez vos rangs pour qu'il y passe l'unité qui dans sa marche harmonieuse et triomphante entraîne tous les cœurs, toutes les âmes, tous les esprits.

Avec leurs dogmes inconciliables, les religions ont été jusqu'ici le plus terrible ferment de

discorde, non-seulement entre les peuples, mais entre les enfants d'une même patrie. Négligeons-les pour revenir à la nature ; consultons-la pour devenir meilleurs. L'être primitif est candide et simple, partant plus heureux. Rapprochons-nous de lui le plus possible en sondant notre cœur, que l'éducation, les préjuges, les idées préconçues que l'on nous impose ont fait dévier de sa route.

« Aime Dieu, aime ton frère comme toi-même, » toute la religion est contenue dans cette simple ligne. Le reste est inutile, nuisible même, puisqu'il enfante les haines, les guerres, les dissensions, et nous éloigne de l'accomplissement de nos destinées.

– Je suis bien près de penser ainsi, Paul, car aussi loin que mes souvenirs puissent se reporter, j'ai toujours tout aimé, et il me semble que j'ai toujours vécu suivant cette maxime, donnant et recevant, ne songeant guère que quelque chose fût à moi, et que je n'eusse pas quelque droit sur ce qui était aux autres. Depuis, on m'a appris qu'il y avait du mérite à donner pour plaire à Dieu, de la honte à recevoir, du crime et prendre. Puis toutes ces idées nouvelles sont venues se confondre avec celles que l'on avait laissé pousser toutes seules en moi : si bien que je ne sais plus trop où j'en suis, et que tout cela me rend triste et malheureuse. On dirait un écheveau embrouillé dans ma pauvre cervelle ; et comme on me répète sans cesse qu'il ne faut pas penser, ni raisonner, mais obéir et croire, je n'y comprends plus rien du tout, et j'ai frayeur de devenir folle.

Puis j'ai peur de moi, qu'ils disent si mauvaise et qu'ils réprimandent tout le long du jour. Tiens, je sais que je vais être grondée en rentrant, pour être sortie seule et sans que personne sache où je suis allée... Mais j'étouffe dans leurs beaux appartements dorés, je suis irritée contre ces femmes de chambre qui ne me perdent pas plus de vue que si j'étais un trésor que les larrons menacent de toutes parts... Laissez-moi rire à mon aise, si j'en ai envie, et pleurer tant que je veux, si cela me fait plaisir. J'ai besoin d'être à moi, d'être libre, de courir où je veux, d'être sous le ciel bleu, dans les champs, au milieu des fleurs, des oiseaux !...

Pauvres oiseaux ! Ils ont des ailes et ils chantent !... Sais-tu comment m'appelaient mes amies d'autrefois ? Fauvette ! Mais la marquise a trouvé que le nom d'un oiseau du bon Dieu n'était pas un nom de chrétienne, et elle m'a débaptisée pour m'appeler Émilie. Quand je pense qu'elle eût pu me nommer Dozithée, comme la sœur qui apprend à lire aux petites filles !... Te figures-tu, si j'avais eu nom Dozithée !...

Elle poussa un joyeux éclat de rire et reprit un instant après, d'un ton sérieux et presque triste :

Chapitre IV

– Mon père, à ce qu’il paraît, était un homme du nord de l’Allemagne. Madame de Francueil dit que c’est pour cela que je suis blonde, quoique ma mère fût des environs de Naples et que je sois née en Italie.

C’était un pauvre musicien ambulancier, il jouait du hautbois, et quand nous traversions quelque forêt ou nous nous arrêtions pour prendre nos repas, les jours où nous mangions, je me rappelle qu’il ne manquait jamais de nous faire entendre quelque un de ses plus beaux airs, qui nous réjouissait tous, nous apaisait et nous rendait meilleurs. Appuyé contre un chêne et la tête nue, il jouait pour nous, pour la nature, et pour Dieu qui nous écoutait. Lorsque le dîner avait été insuffisant, il jouait plus longtemps et ne cessait qu’après que le dernier de nous était endormi sur son lit de mousse il me suffit de fermer les yeux pour voir encore sa physionomie intelligente et douce, sur laquelle l’habitude de la souffrance avait répandu une teinte de mélancolie qui lui donnait un charme profond.

Le hasard de ses pérégrinations le conduisit sans doute en Italie ; je ne sais pas bien. Ah ! Mon frère, quelle terre bénie entre toutes, et comme je la revois aussi dans mes rêves ! C’est la contrée où chante la mélodie, où l’oranger, en même temps qu’il mûrit ses fruits d’or, secoue à ses pieds la neige odorante de ses pétales, la seule neige qu’elle connaisse ; c’est le pays du beau ciel bleu, du soleil resplendissant, des fleurs étincelantes, et tout cela forme un ensemble au milieu duquel on laisse couler ses jours, sans souci de la vie ni des difficultés du lendemain.

Ma mère et lui, lorsque je naquis, étaient les chefs d’une troupe de ces pauvres chanteurs nomades qui se donnent la mission d’aller vulgariser et faire répéter en tous lieux les plus beaux refrains des grands maîtres inspirés. Te dire quelles furent mes premières années, c’est ce que je ne saurais faire. Nous vivions sur les routes, nous nichions au milieu des buissons, abrités sous les grands arbres, avec la voûte céleste et ses millions d’étoiles sur nos têtes. C’était misérable, si tu veux, mais c’était beau cependant. Toute petite, j’appartenais à tout le monde : on me roulait dans une couverture, j’étais un paquet de plus parmi notre mince bagage, et quand c’était le jour, les uns ou les autres me berçaient en marchant. Puis, joyeuse comme l’oiseau dont je portais le nom, je m’éveillais pour chanter au milieu de ceux qui chantaient toujours.

Ma mère jouait de la harpe, que mon père portait sur son dos, pour lui éviter toute fatigue. C’est seulement à cette attention que je pouvais reconnaître qu’il était mon père. Car tous les autres membres de la pauvre colonie m’aimaient d’une égale passion. J’étais l’amusement et la joie de tous et de chacun, l’oiseau voltigeant, la fauvette babillarde, qui se perchait indifféremment sur le bras, sur l’épaule ou sur les genoux de tous ces braves compagnons. Car vois-tu, Paul, la misère librement acceptée, la misère qui a foi dans la providence du bon Dieu, est souvent plus gaie que la richesse inquiète et effarée de ceux au milieu desquels je vis. Oublieux de la veille, insoucieux du lendemain, nous allions sans crainte, riant et chantant, au lieu que la marquise ne songe qu’à la damnation éternelle, dont la crainte tient son front toujours pâle et courbé. Il me semble qu’il faut qu’elle ait commis bien des crimes, ou qu’elle croie Dieu bien féroce, pour avoir aussi grande peur de la justice divine.

– C’est que vous marchiez appuyés les uns sur les autres, reprit Paul ; vous agissiez en communion d’idées, vous vous soulagiez à chaque heure, et le courage stoïque de quelques-uns vous soutenait tous. Vous pratiquiez la fraternité dans le malheur comme bien peu de riches le font dans la joie, et le Très-Haut, qui les châtie en leur envoyant les âcres soucis de la vie, vous récompensait en vous accordant l’heureuse insouciance des enfants.

Chacun de nous n’est qu’un bien petit chiffre perdu dans une immense universalité. Impuissant par lui-même, il prend à l’homme disparu la quintessence déposée de son

intelligence, qu'il ajoute à la sienne ; c'est ainsi que se forment les grandes œuvres et que se perpétue le progrès, aidé des hommes d'autrefois et associé aux hommes du présent.

Il souffre plus et jouit moins lorsqu'il est seul, car Dieu a voulu que le fardeau des douleurs fût diminué, et que le bonheur, au contraire, fût doublé par le partage. Les plus rudes labeurs deviennent plaisir dès qu'ils sont exécutés en troupes nombreuses, tandis que le plaisir goûté dans l'isolement fatigue vite. Le nombre en toutes choses fait l'harmonie qui naît des dissonances mêmes. Tout se fond dans l'ensemble pour accepter la suprématie de la tonique unitaire.

– C'est vrai ce que tu me dis là, Paul, et maintenant que je vis seule, au sein du luxe, je comprends pourquoi j'étais contente au milieu de cette petite phalange aimée.

Le plumage de la pauvre Fauvette n'était pas assez brillant : on le fit étinceler de paillettes. Le costume resplendissant que je portai alors était le résultat d'une collecte faite parmi la troupe, et chacun se montra heureux d'avoir contribué à me faire si belle. Alors on était fier de ma beauté, c'était le cadeau de Dieu, et les caresses que me prodiguait parfois notre cercle d'auditeurs, chacun semblait en prendre sa part. Aujourd'hui, la marquise m'enlaidit avec des couleurs sombres ; la beauté, pour elle, vient de Satan et conduit tout droit à la damnation éternelle. Tiens, la frayeur me saisit à ces pensées de feu inextinguible, et dans ces vastes appartements, je grelotte de froid auprès du foyer où la flamme même semble morte et glacée comme tout le reste.

Quel hasard avait fait se rencontrer mon père et ma mère, comment ils s'étaient aimés et mariés, c'est ce que je n'ai jamais su. Elle évitait de s'appesantir sur un sujet qui lui était douloureux peut-être, en lui rappelant des souvenirs qu'elle cherchait à oublier.

Je sais seulement qu'elle était belle et qu'elle adorait mon père, qui le lui rendait bien. Souvent, au détour des chemins, elle s'agenouillait aux pieds de la statue de la Madone, qui portait, elle aussi, son enfant sur son cœur ; et alors ces deux mères et ces deux enfants se confondaient dans ma pensée, et, en commençant à aimer, je commençais à apprendre à prier.

Ah ! J'étais pieuse alors, et bonne, et aimant tout le monde, parce que tout le monde m'aimait ; meilleure et plus pieuse qu'à présent, que l'on prend tant de peine à m'expliquer l'exercice de la piété et de la bonté. Qu'est-ce que cette vertu qui a besoin d'être enseignée si péniblement et qui est si triste à pratiquer ? Ils ne sont arrivés qu'à me faire entrer en révolte contre tout ce qu'ils m'apprennent, et je doute de tout, grâce à eux. C'est barbare de faire naître des enfants pour les abreuver de larmes ! C'est injuste de peupler la terre de pauvres créatures qui ne demandaient pas à y venir, s'il doit y avoir après cela tant de réprouvés et si peu d'élu !... Mourir afin de pouvoir souffrir davantage !... Ah ! Paul ! Paul ! Défends-moi, j'ai peur !...

– Ne crains rien, pauvre sœur chérie, car tu es éternelle et la mort n'existe pas. C'est l'instant de repos après la journée faite et la tâche terminée ; puis c'est le réveil pour une œuvre nouvelle, plus utile et plus grande que celle qu'on vient d'accomplir.

– Éternelle, dis-tu ?... Comment le serais-je, puisque je suis née un jour ?... Et qu'est-ce qu'une éternité qui ne se perd pas dans la nuit du passé comme elle se confond dans les profondeurs de l'avenir ?...

– Rien ne peut se former de rien. Le néant ne pourrait enfanter que le néant, et cette vie que nous paraissions faire jaillir du choc de deux existences qui se rencontrent pour se renouveler en une seule appelée à leur succéder, cette vie préexiste de toute éternité ; car, pour la donner, il faut l'avoir prise quelque part.

Ce germe mystérieux, que cache aux regards le sein de la femme, contient déjà la vie, puisqu'il croît, grandit et se développe à son heure et se perfectionne chaque jour. L'âme déjà l'enveloppe comme une bienfaisante et lumineuse atmosphère ; elle est en lui et le fait exister en même temps.

Non, l'âme humaine n'a ni commencement ni fin. Elle ne meurt jamais et passe de monde en

monde, comme l'humanité passe et se transforme de générations en générations.

Ta vie aujourd'hui est incomplète, voilà tout. Tu es seule au milieu de ceux qui t'entourent ; ils te parlent une langue qui n'est pas la tienne, et ton isolement fait ton malheur.

Ils t'ont appris qu'au berceau du monde, Dieu avait dit qu'il n'était pas bon que l'homme fût seul et qu'il lui avait donné une compagne. C'est que, homme ou femme, nous ne pouvons rien, et que, pour être féconde, toute œuvre doit être collective.

Le monde est un vaste chantier dans lequel Dieu distribue à chacun sa besogne, nous dispensant notre tâche suivant nos forces. De cet immense frottement d'intelligences diverses, opposées, hostiles en apparence, la lumière jaillit, sans qu'elle s'éteigne à l'heure de notre dernier sommeil. Au contraire, la marche constante des générations qui se succèdent apporte une nouvelle pierre à l'édifice social ; la lumière devient plus brillante lorsqu'un enfant naît en apportant, pour continuer le progrès, le premier élément d'une intelligence toujours renouvelée. C'est la progression, c'est la purification continue de la partie morale de notre être qui fait marcher l'humanité.

– Mon âme alors ne m'appartient donc pas à moi seule, et j'en dois compte non-seulement à Dieu, mais à l'humanité tout entière ?

– N'en doute pas, car rien n'est isolé, tout se tient dans l'immense création de Dieu, et tu ne fais rien, pas plus que rien ne se fait, en bien comme en mal, sans que l'ensemble n'en ressente un contrecoup, qui, pour n'être pas sensible à nos perceptions grossières, n'en est pas moins réel autant qu'incontestable.

– Mais la marquise me répète sans cesse que nous naissons tous mauvais, que nous ne différons que par le plus ou le moins de propension vers le péché, et que l'existence tout entière est une lutte contre nos penchants, qui tous tendraient à l'éternelle damnation, si la religion qu'elle m'enseigne ne nous retenait sur le bord de l'abîme.

– Ne crois pas ces blasphémateurs. Dieu serait l'agent du mal, s'il n'avait pas placé en chacun de nous la boussole qui doit guider nos pas vers l'accomplissement de nos destinées, et si l'homme n'avait pas pu marcher dans sa voie jusqu'au jour où l'Église est venue corriger l'œuvre imparfaite et mal réussie de l'Éternel.

Lorsqu'une créature humaine naît ; en ce monde terrestre, il laisse échapper de ses mains l'âme qui doit la diriger. C'est le souffle de vie, qui est pur comme tout ce qui émane de lui. Dieu ne crée pas de monstres, car la justice est un des attributs de sa toute-puissance, et, la justice serait violée s'il donnait le jour à des êtres fatalement prédestinés au crime.

– Cependant il y en a de bien mauvais, tu ne peux le nier !

– Mille circonstances les poussent au mal, et ils deviennent ainsi coupables envers lui, envers eux-mêmes et envers leurs frères. Mais beaucoup de ces circonstances ne leur sont pas imputables, et il les portera, pour une bonne partie, à l'actif de ceux qui leur donnèrent le jour, comme aussi à l'actif de la génération tout entière au milieu de laquelle ils ont vécu.

L'unité humaine se compose d'une trinité véritable, de trois grands principes qui doivent réaliser l'harmonie par leur fusion parfaite, mais qui trop souvent demeurent en désaccord permanent.

A côté de l'âme, partie morale et d'essence divine, il y a le cœur, c'est-à-dire le sentiment, et l'esprit ou l'intelligence, qui représente l'enthousiasme.

L'intelligence, c'est la part du génie. Le cœur est la part de la vertu, et la matière animée par le souffle inspirateur est ce qui recouvre les sublimes dons de Dieu.

Les hommes ont l'intelligence inégalement développée pour comprendre les choses les plus élevées des sciences ou des arts. Mais l'impulsion supérieure, mais la force morale est toujours la même, chez tous, dans tous les siècles et sous toutes les latitudes. La morale n'est pas une chose qui ait été inventée ni promulguée par un de ces grands chercheurs de progrès et de bonheur qui se font les législateurs des peuples. Le code divin est de toute éternité gravé en nous en gros caractères, et notre conscience peut y lire à livre ouvert, si elle veut.

Il ne suffit pas de créer, ni d'enrichir pour la postérité les bibliothèques, les conservatoires ou les musées, pour aller au ciel; il faut que tout ce que Dieu a déposé en nous soit, ainsi que cela aura lieu plus tard dans des mondes plus élevés, également développé et mis en équilibre.

Chacun doit donc pratiquer sur soi-même une étude profonde et sonder son âme pour en faire sortir tout ce qu'il y a déposé, comme une mine aux filons d'or que notre existence tout entière doit se consumer à exploiter.

Il n'a pas dit à l'un de ses enfants : « Tu seras peintre, musicien, poète ! » Il a déposé en lui le germe, et, lui laissant le soin de le féconder, de le développer, il s'est contenté de dire : « Travaille, et tu deviendras grand parmi tes frères ! ». Rien ne se fait sans travail, c'est la loi qui régit le monde et qui est la suprême justice. Dieu condamne la paresse, puisque c'est un temps d'arrêt dans la création.

Vincent de Paul, cette intelligence du cœur aidée de l'intelligence de la raison, doit être plus avancé devant lui que certains hommes d'un génie plus vaste, qui, après avoir jeté dans le monde un lumineux éclair, ont dépensé dans des prodigalités dangereuses le trop plein de leur existence.

– Mais, objecta Émilie, sommes-nous les maîtres de ces circonstances qui décident bien souvent de tout notre avenir ? Sans cesse on me répète que nous ne sommes pas libres, et que Dieu donne, comme une faveur et à qui il veut, la grâce, qu'il ne doit à personne.

– Vaines excuses, répartit Paul, et bonnes tout au plus à endormir les remords de ces caractères effacés qui reculent devant la nécessité de tout effort généreux et puissant ! La liberté vient de Dieu, et ce sont les hommes qui ont fait les servitudes sans nombre qui nous enlacent. Pour que nous ayons quelque mérite à ses yeux, il s'est contenté de mettre en nous l'âme, cette directrice suprême. Mais il nous abandonne toute et entière liberté de lui conserver sa souveraineté sur les deux autres grandes puissances qui, avec elle, forment l'homme complet, ou d'abdiquer devant elles ; de développer ou d'amoindrir notre intelligence, qui secondera ensuite les desseins du Créateur ou qui les entreverra ; de rétrécir notre cœur aux proportions d'un froid et stérile égoïsme, ou bien de l'élargir, afin que l'immense charité de Dieu en fasse son asile et son temple.

Il a été plus loin encore, pour laisser peser sur nous une responsabilité plus grande. L'enfant sort innocent et pur des mains de Dieu, qui nous réserve notre part à côté de la sienne, et nous accepte comme collaborateurs dans l'œuvre glorieuse de la création. Ce qui est d'essence humaine, c'est la partie matérielle et terrestre de notre être, le corps, le sang héréditaire qui se perpétue de génération en génération. Si l'homme a permis que ce sang se viciât dans ses veines, s'il l'a corrompu par les excès d'une débauche contre laquelle l'âme le met en garde, il ne lègue plus qu'un fluide atrophié aux fils qui naissent de lui, et c'est son châtiment de les condamner à d'inévitables souffrances.

Notre corps est à nous, c'est notre œuvre ; nous sommes libres d'exercer ou de négliger nos facultés physiques, dans le but de mettre des organes énergiques et sains au service de notre intelligence.

Ce sang qui nous appartient, que nous pouvons souiller par notre inconduite ou purifier par le travail que nous accomplissons sur nous-mêmes, ce sang est l'auxiliaire de Dieu pour faire l'enveloppe, la machine, qui n'a le mouvement que grâce au souffle moralisateur qu'il se réserve, et qui nous fait monter ou descendre, suivant l'usage bon ou mauvais que nous aurons fait de notre libre arbitre.

Aussi sommes-nous, au physique non moins qu'au moral, solidaires avec nos aïeux, comme avec ceux qui naîtront de nous. C'est la loi providentielle, le frein qui doit nous retenir dans la voie étroite du devoir. Faites le bien, faites progresser le monde, et vous transmettez à vos descendants un héritage de bonheur dont ils vous remercieront, et dont vous reviendrez un jour prendre votre part, élargie encore par leur travail personnel. Faites le mal, et vous les vouez à la mort physique et morale, et vous êtes punis en eux et en vous-mêmes, vous êtes

punis même de votre vivant par le spectacle des tristesses qui sont sous vos yeux.

Qui sait si, dans l'immense rotation du monde, nos fils ne deviendront pas nos pères à leur tour, et s'ils ne nous restitueront pas intacte cette somme de misères que nous leur aurons laissée en partant ?

Ainsi s'établit la grande loi de la solidarité universelle. La justice divine serait blessée, si nos descendants souffraient seuls de nos fautes, et si nous n'en devons pas porter nous-mêmes le plus lourd de la peine.

Nous sommes, devant Dieu, frères et sœurs avec notre père et notre mère ; ils font, avant de nous engendrer, partie de ce tout mystérieux que l'on appelle l'humanité. Nous étions tous au même titre enfants d'une seule et même famille, avant qu'un lien plus puissant vint nous attacher plus fortement à eux. Ils ont déposé en nous le trésor de toutes les connaissances acquises par les ancêtres communs, auquel nous avons ajouté le fruit de nos propres réflexions. A moins donc de descendre et de faire reculer le progrès, nous sommes tenus de devenir supérieurs à eux, et il est de notre devoir de leur rendre un jour les enseignements qu'ils ont prodigués à notre jeunesse.

La fraternité, c'est l'âme universelle, c'est l'esprit de Dieu même qui plane, en la protégeant, sur la vie de tous les membres de la grande famille humaine.

– Rien de ce que tu me dis ne révolte ma raison, ami, interrompit Émilie, et j'aime mieux m'en prendre aux hommes qu'à Dieu du mal que je vois autour de moi. On me prêche maintenant le respect filial pour tout ce qui est au-dessus de moi par l'âge ou la position. Autrefois, j'aimais tout le monde fraternellement et sur le pied de l'égalité. J'avais peut-être raison, et, à tout prendre, je crois que l'amour vaut mieux que le respect.

– Tout ce qui nous rapproche et tend à nous faire égaux est bon, répondit Paul. L'inégalité matérielle, comme toutes les autres, est un mauvais fruit de la liberté humaine, alors que, bien comprise, elle n'en devrait porter que de savoureux. Nous condamnons le plus grand nombre à végéter, faibles et chétifs, quand il ne dépendrait que de nous qu'ils restassent sains, robustes et forts. L'ignorance des masses rend l'inégalité sociale plus grande encore. C'est notre faute, à nous qui avons fait de l'instruction le privilège presque exclusif des riches, c'est-à-dire de ceux qui, disposant de toutes les facilités de l'existence, pourraient plus facilement se passer d'un large développement intellectuel et moral.

Nous sommes punis de notre faute, car la grossièreté brutale du peuple est un danger et une menace pour tous. En outre que d'êtres sublimes meurent sans s'être connus eux-mêmes, dont les nobles travaux eussent ajouté à la gloire du siècle qui les a vus naître, en lui faisant, pour le bonheur de la postérité, marcher un grand pas vers le riant avenir !

– Mais cette éducation, toi-même me le disais tout à l'heure, nous impose surtout un lourd bagage d'idées parfois fausses et extravagantes. La raison d'un enfant est facile à égarer. Comment alors être bien certain de savoir discerner toujours le bien d'avec le mal ?

– D'abord, c'est encore là une de nos libertés de ne pas livrer, pour les instruire, nos enfants aux hommes du passé, à nos ennemis, aux adversaires déclarés des principes pour le triomphe desquels nos pères sont morts, et sur lesquels nous vivons. Ensuite, le sentiment de la souffrance, en nous comme au-dehors de nous, est l'avertissement providentiel qui nous éclaire. Aucun mal ne peut venir de Dieu, dans le temps ni dans l'éternité. La douleur est notre œuvre, c'est la protestation de la nature pour nous indiquer que nous ne sommes plus dans les voies qu'elle assigne à l'activité humaine. Elle devient un moyen de salut, car c'est son excès même qui nous pousse en avant, incite notre paresseuse imagination et nous fait faire les grandes découvertes qui ajoutent au bien-être de ceux qui doivent passer sur ce globe après nous.

Chacun de nous est un des anneaux de cette chaîne sublime et mystérieuse qui relie tous les hommes entre eux, comme aussi avec la création tout entière, et qui, jamais ni nulle part, ne saurait être brisée. Le corps semble s'anéantir après que la mort à frappé ; mais le lien

invisible persiste et rattache cette génération à une autre qui va dans un monde supérieur ou inférieur refaire et continuer notre œuvre un instant interrompue.

À la mort, les organes usés ont besoin de repos, et le corps rend à la terre les éléments dont se constituent à l'infini les êtres qui se succèdent. Mais la vie renaît de la mort. Quand le souffle a fui ce cadavre immobile et froid, c'est pour aller redonner le mouvement, sur une autre planète, à quelque créature nouvelle qui doit apporter sa part au progrès qui se fait en nous, en dehors de nous, et par nous, dans cette succession de vies différentes.

Nous partons, emportant avec nous le souvenir des connaissances acquises ici-bas ; le monde où nous irons nous donnera les siennes, et nous les grouperons toutes en faisceau pour en former le progrès.

L'homme a d'immenses aspirations. Il agit comme si la vie s'ouvrait éternelle devant lui. Sans cette bienheureuse foi dans l'avenir, que rien n'ébranle, comment ferait-il de grandes choses ? C'est l'enseignement de Dieu qui lui dit que ce qu'il ne fait qu'ébaucher dans ce monde, il ira l'achever dans un autre.

La Providence, cette infatigable ouvrière, n'a jamais rien détruit. De ce qui, à nos yeux, semble s'anéantir, elle reprend jusqu'au moindre atome, pour reconstruire ailleurs un tout complet.

– En t'écoutant, Paul, on dirait qu'un bandeau tombe de mes yeux, et que je vois enfin la lumière après avoir longtemps erré dans les ténèbres. Tu m'enseignes des choses que l'on ne m'avait jamais dites, et cependant, je croirais presque que je les ai sues déjà, et que je n'ai qu'à m'en ressouvenir, tant elles me frappent et me pénètrent aisément.

Chapitre V

Paul reprit, après un instant de silence :

– Tous apportent en naissant, par la transmission des âmes, le germe des progrès antérieurement réalisés, et sont poussés et guidés en avant dans la voie de la marche unitaire.

Mais comme rien ne saurait se soustraire à la grande loi de la solidarité universelle, les souffrances physiques, juste châtement des fautes commises autrefois, affaiblissent les ressorts de l'âme ; elle manque de force pour se lier d'amour avec le cœur et avec l'esprit, Car, destinées à agir de concert, nos trois grandes puissances sont rapprochées et unies par la même loi d'attraction qui régit les mondes. Si l'équilibre est rompu, si le divorce est consommé entre elles, le souffle divin ne peut plus faire progresser le cœur, celui-ci ne peut plus faire progresser l'esprit, la matière domine et l'emporte, et l'anarchie remplace l'harmonie détruite.

L'homme, au contraire, demeure pur et toujours jeune, lorsqu'il sait conserver à son âme la suprématie directrice sur les instincts terrestres. Dieu, qui n'est que perfection, et, de qui la perfection seule peut découler, lui a libéralement octroyé tous les bons principes.

– Tu es libre ! Lui a-t-il dit. Fais le bien, et tu en seras récompensé en toi-même et dans tes enfants, que tu feras monter vers un avenir toujours meilleur. Fais le mal, et tu en seras puni en toi et dans tes enfants, qui mourront sous tes yeux pour aller repeupler des mondes inférieurs, peut-être. Toi-même, parce que tu es la cause de leur perte, tu descendras plus bas encore. Et tu seras longtemps errant dans l'immense univers, cherchant la route qui te rapproche de ces êtres chéris, et ne la trouvant pas, jusqu'à l'heure de la purification générale, c'est-à-dire jusqu'à ce que la loi d'unité soit accomplie par la connaissance et le perfectionnement de toi-même et des autres.

– Oui, j'aurais moins peur, si je pouvais croire, et si nul doute ne venait plus obséder ma pensée, reprit Émilie par un retour à ses terreurs d'enfant. Mais qui sait ?... Et qu'y a-t-il de certain au fond de tout cela ?...

– Est-ce la faute de Dieu et de la nature, si la puérité humaine a entouré ce passage suprême de circonstances lugubres qui font penser à l'anéantissement, quand c'est à la résurrection qu'il faut croire ? La mort n'est qu'une transformation de la vie qui se perpétue pour progresser. C'est le sommeil, puis le réveil, plus lumineux ou plus sombre, pour monter ou pour descendre, suivant la destinée que nous nous faisons nous-mêmes.

L'âme, immortelle et toujours active, passe d'une existence dans une autre, comme l'humanité passe et, se transforme de génération en génération. La vie est un voyage infini à travers l'infini des mondes. Nous apportons en naissant une mission à remplir. Il faut que nous laissions tomber, soit de nos mains, soit de notre cerveau, le grain de sable qui a sa place marquée dans le grand édifice social.

Mais tout homme ne dispose que d'une part d'intelligence qu'il lui est donné de développer par son travail. Arrivé au point culminant où il lui est accordé d'atteindre, il s'arrête un moment, puis il retourne à l'état primitif, à l'état d'enfant, moins cette intelligence même qui, chez l'un, grandit chaque jour, et chez le vieillard s'amointrit, s'éteint et disparaît. Alors, ayant tout donné et ne pouvant plus rien ajouter au bagage de son siècle, il part, mais pour aller recommencer ailleurs son œuvre de régénération, de sacrifice et de progrès ; il part, mais en laissant la place rajeunie à un autre qui, arrivant à l'âge viril, aura la puissance d'accomplir à son tour une mission plus grande et plus utile.

La mort n'est que le dévouement à l'espèce humaine. Comment marcheraient les sociétés, et quels progrès deviendraient possibles, si nous vivions toujours ?

– Pourtant, hasarda la jeune fille, il y aura un terme, une inévitable fin, si éloignée que tu la supposes.

– Pourquoi limiter l'éternité, après l'avoir admise en principe ? Ce qu'on appelle la fin du monde n'est qu'une figure. Il n'y a jamais eu de commencement, il n'y aura jamais de fin du monde ; tout vit, tout respire, tout est peuplé. Pour que le jugement dernier pût arriver, il faudrait un cataclysme général qui fit rentrer l'univers tout entier dans le néant. Dieu, qui a tout créé, ne peut détruire son œuvre. À quoi bon l'anéantissement de la vie ?

Pourquoi redouter un dénouement pareil, quand tant de distance nous sépare encore de l'harmonie qui nous est réservée ? Avant d'y arriver, bien des barrières doivent s'abaisser, et il faut que les hommes cessent de se détruire eux-mêmes et entre eux, soit physiquement, soit moralement.

La mort, sans doute, est inévitable. Mais mieux comprise dans l'avenir, cette mort qui nous épouvante ne sera plus que l'heure prévue, attendue peut-être, du départ pour fournir une nouvelle étape. L'un arrive, l'autre se met en route, et l'espérance essuie les pleurs qui coulent à l'instant des adieux. L'immensité, l'infini, l'éternité prolongent devant nos regards avides leurs perspectives, dont l'inconnu nous attire. Plus perfectionnés déjà, nous ferons un plus beau voyage, puis nous repartirons encore, et nous marcherons toujours pour nous élever sans cesse.

Car il dépend de nous que la mort soit la récompense du devoir accompli, ou le châtiment, quand l'œuvre commandée n'aura pas été faite.

– Sans doute, demanda Émilie, nous aurons plus peur de la mort à mesure que nous descendrons davantage, car alors elle brise tous les liens et nous éloigne de plus en plus de ceux que nous regrettons de quitter.

– L'affection ne s'attache qu'aux bons, reprit Paul ; ce sont ceux-là seuls que l'on désire retrouver. On oublie les autres pour n'avoir pas à les mépriser. Nos aspirations doivent tendre toutes à la vertu pour nous rapprocher des frères aimés partis les premiers, sachant qu'ils ont franchi quelques degrés de l'échelle qui de la terre monte au ciel.

La vie ressemble au chapelet que l'on t'enseigne à égrener entre tes doigts, pour occuper par de futiles pratiques l'existence inutile du couvent, alors que tant de choses indispensables devraient la remplir et l'ennoblir.

Fermé à ses deux extrémités, ce chapelet est rond comme la terre, et tourne comme elle. Nous brisons un des anneaux qui relient les grains entre eux : un premier grain s'échappe. Quelques frères le ramassent après nous, ou bien il se perd sur la route, si notre existence n'a pas mérité qu'une trace marque son passage. De là le repos ou la stagnation. Mais autant vaudrait n'être pas né, si nous ne laissons rien derrière nous qui témoigne que nous avons vécu.

D'autres grains tombent après celui-là, et le suivent. Ils germent ou s'anéantissent stérilement, et par là nous avançons ou nous reculons, mais sans nous arrêter jamais. Dieu est le mouvement et la vie ; le repos et l'anéantissement ne peuvent se comprendre après que l'on a compris Dieu lui-même.

Un jour enfin, après avoir tout semé, tout répandu sur la terre, il ne reste plus entre nos mains que le fil fragile qui bientôt va se briser aussi pour aller se nouer à l'autre fil mystérieux qui nous unit dans d'autres mondes à de nouvelles existences.

Voile, ma chère Émilie, l'emblème de cette vie dont, si peu qu'elle paraisse, il ne nous est pas permis de disposer follement. Dieu nous y attache par mille liens différents, car il nous confie une noble mission à poursuivre, et, pour que la force ne nous manque pas en chemin, il a rempli notre être tout entier de généreuses ambitions en vue de nous-mêmes, de nos fils et de nos frères, qui tous profitent de nos travaux, de notre gloire ou de notre génie. En vain d'amères déceptions se multiplient sous nos pas, nous marchons toujours, et il suffit de quelques moments heureux pour nous faire sourire aux espérances souvent décevantes du lendemain.

Ne croyons pas que ces illusions ne soient rien qu'un jouet de notre imagination, et qu'un temps viendra où nous n'en aurons plus. Une telle guérison serait la mort. Ces illusions nous

font croire dans ce monde, et espérer dans l'autre. Le vieillard affirme bien haut qu'il les a perdues toutes, mais il est encore riche d'espérances sans fin ; il se persuade que sa vie ne finira jamais, il s'apprête encore pour la lutte, il arrange son nid, comme si bientôt les vents contraires ne devaient pas l'emporter sur un lointain rivage.

– Mais, demanda l'orpheline, si l'avenir mérite d'éveiller notre sollicitude, à quoi bon un passé dont nous avons déjà perdu jusqu'à la plus légère souvenance, et comment peut-il payer le rachat de nos fautes en nous rendant meilleurs ou pires ?

– Qui sait ! répondit Paul. On ne comprend bien que ce que l'on ressent, ou ce dont on a l'intuition secrète par le mystère obscur de la transformation, de la transmission de la pensée dans les âmes qui se succèdent. Ainsi les riches d'aujourd'hui qui, sympathiquement, souffrent des souffrances du peuple, les ont connues jadis dans des existences antérieures. Cette charité leur sera comptée, et les fera monter.

Ceux dans les veines desquels coule le sang des générations autrefois heureuses refusent, de bonne foi peut-être, d'admettre ce long martyre du peuple, sur lequel leur esprit dédaigne de s'arrêter. Ils veulent l'ignorer, afin de pouvoir le nier, et de s'endormir en paix avec cette sourde-muette que l'on appelle la conscience. La faim, ils n'y croient pas, ayant toujours trop mangé. Les peines morales, les ruines, l'ambition déçue, les disgrâces subies existent seules à leurs yeux, et ils ne comptent les tortures de la misère qu'après les déceptions de leur vanité.

Ces torts de leur passé pèsent encore sur le présent pour compromettre l'avenir, et ils ont besoin de descendre pour expier ce coupable égoïsme.

– Vos prétendus misérables sont trop riches, disent-ils ; ils gagnent trop, ils sont trop instruits. Qui travaillera pour nous, quand leur intelligence dépassera la nôtre, peut-être, et quand la nécessité de conquérir, avec le salaire quotidien, le pain de chaque jour, ne les chassera plus au travail comme un maître implacable ?

Ainsi les chances sont les mêmes, et la part est mesurée égale entre tous les mortels. Les uns ont souffert déjà ; et, plus heureux maintenant, ils souffrent cependant encore des tortures de leurs frères. Cette compassion les élève aux yeux de Dieu, ils vont se rapprocher de lui. D'autres ont joui des biens de ce monde, ils ont repoussé la main qui se tendait vers eux pour mendier les miettes de leur festin ; ils ont prolongé, par leur faute, le règne de la misère et de l'ignorance ; ils sauront à leur tour ce que pèsent l'ignorance et la misère, puisqu'ils pouvaient, par des efforts intelligents, diminuer leur royaume, et qu'ils l'ont élargi au contraire.

Nous recueillons donc nous-mêmes les fruits de tout le bien et de tout le mal que nous avons fait. Nous sommes nos propres justiciers, et il n'est pas besoin que Dieu intervienne dans le détail et le menu de la vie de chacun de nous, il lui suffit d'avoir établi les choses de telle sorte que la justice règne par elle-même.

– Tu m'étonnes, Paul, et si je ne te comprends pas encore pleinement, je te crois et je suis heureuse de te croire, tandis que ce que me disent les autres, ma raison le repousse en même temps que mon cœur ne se décide à y ajouter foi.

– Ce que nous voyons se passer autour de nous est l'image de ce qui se passe dans le ciel. La satisfaction qu'éprouve le père de famille à dire à son fils : « Je suis content de toi ! » Et la joie que ce fils en ressent à son tour ressemblent à celle que le Père céleste éprouve et que le fils terrestre ressent, lorsque après notre portion de vie accomplie sur cette planète, il nous dit : « Tu as bien rempli ta mission ! »

Ne te méprends pas à ma pensée, lorsque je parais établir une distinction entre notre vie céleste et notre vie terrestre. Tout se tient, s'enchaîne, ne fait qu'un et se confond dans le sein de Dieu. Ceux qui se prétendent ses ministres le rapetissent à leur taille, lorsqu'ils nous le représentent, ennuyé sans doute de flotter au milieu du néant et du vide, créant, par une belle semaine de printemps, notre petit monde qui durera une heure et sur lequel chacun de nous ne vivra qu'une seconde. Et puis tout est fini, et il se repose !

A-t-il allumé dans nos cœurs cette ardeur d'immortalité pour nous anéantir si près de notre berceau, et n'ont-ils pas compris cette grande loi de l'attraction qui régit les mondes et nous-mêmes ? Ne nous appelle-t-elle pas vers ces astres sans nombre dont l'infini du ciel est peuplé plus loin que nos regards ni notre pensée ne peuvent s'étendre, et n'est-ce pas elle qui établit par tout l'univers un lien de solidarité et de fraternité que rien ne saurait rompre, rien, pas même la mort, qui n'existe pas et n'est que la transformation de la vie ?...

Dieu nous laisse le soin de conquérir notre place dans cette vaste patrie où doit s'exercer notre incessante activité. Aussi, ô ma sœur chérie, élargis ton âme, laisse croître les ailes à tes immenses aspirations, et garde-toi de douter de Dieu ni de toi-même. Quoi que tu oses rêver, sa puissance est plus grande que ton ambition, sa munificence plus infinie que tes désirs.

– Oui, tout cela serait bien beau, Paul ; mais on m'a enseigné tout le contraire. Comment démêler la vérité entre deux contradictions ?

– Le Très-Haut t'a donné le flambeau qui doit éclairer ton intelligence : la raison ! Consulte-la dans la naïveté de ton cœur : elle te guidera vers la vérité.

– La raison !... Ne m'ont-ils pas répété aussi qu'il fallait croire en dépit de ses révoltes, que la science était un piège, et que le doute même était un crime aux yeux de l'Éternel !

– Laisse les ténèbres aux hommes de ténèbres, et marche vers la lumière ! L'homme, sans la science, ne peut pas même vivre un seul jour ici-bas. Vois-tu, sur la terre à peine refroidie, inculte encombrée de végétaux sans fleurs, sans fruits et sans parfums, hérissée de forêts sans bornes et peuplée de monstrueux pachydermes, vois-tu ce pauvre petit être blanc, mou, nu, désarmé, qui grelotte et tremble exposé à toutes les intempéries des saisons, à toutes les insultes des animaux que la nature a si puissamment armés pour satisfaire à tous leurs besoins ? Ce sera cependant l'homme un jour, et il commandera aux animaux, aux éléments et à la nature tout entière.

C'est que les autres n'ont que l'instinct, et que lui a reçu le don suprême, l'intelligence ! Il est nu, mais il jettera sur ses épaules le velours et la soie, et il fera étinceler l'or et les diamants sur le front de sa compagne il est sans asile, mais il élèvera des temples et des palais qu'il décorera de tous les chefs-d'œuvre des arts. La foudre l'épouvante, mais il désarmera la foudre, et la chargera de porter de ses nouvelles aux deux extrémités des pôles. Les ténèbres l'entourent : il lui suffit d'une goutte d'huile pour allumer un soleil qui éclaire sa demeure, allonge sa vie de tout ce qu'il enlève au fardeau du sommeil, et alors il va déposer dans les bibliothèques et les musées le produit de ses veilles laborieuses.

Regarde, à côté du sauvage stupide et grossier qu'ils admirent, l'homme tel que l'ont fait la science et le progrès, et, de l'ignorant dont l'esprit rampe à terre, ou du savant qui cultive les nobles facultés qu'il tient de Dieu, décide lequel marche dans les voies qu'il nous a tracées, lequel sera plongé par lui dans l'enfer, et lequel aura place dans son paradis.

– L'enfer !... Toi-même, tu le vois, tu aboutis à cette pensée effroyable !... Faut-il donc toujours trembler, quand je voudrais tant pouvoir aimer !...

– Je te parle la langue qu'ils t'ont apprise, pauvre enfant, mais je ne donne pas à ces mots le sens qu'ils leur imposent.

Par les progrès que nous réalisons sur cette terre, nous préparons à ceux qui naîtront de nous une vie plus facile, de même que nous profitons des conquêtes de nos pères. Puis, notre œuvre accomplie, nous irons nous éveiller dans des mondes supérieurs ou inférieurs à celui-ci. La lutte y sera plus pénible, ou bien l'existence s'y présentera dans des conditions meilleures.

L'âme est libre d'aller retrouver pure le Père qui l'a créée pure, le cœur est libre de ne battre que pour des passions nobles et généreuses, l'esprit est libre, dans son enthousiasme et dans ses travaux, d'écouter la morale que lui apporte l'âme, et qui doit le faire avancer dans la voie du progrès, qui ne peut se faire durable et méritant qu'avec la liberté d'agir.

La liberté vient de Dieu, et y ramène ; aussi l'être intérieur est-il une véritable république, puisque les trois grandes puissances qui le gouvernent sont basées toutes sur la liberté.

L'âme est la liberté même. Sans elle, nous serions asservis à la matière, dont elle nous affranchit. Sans elle, le plus lourd esclavage serait celui de notre existence même. Elle nous arrache aux préoccupations matérielles, et nous ravit jusqu'aux pieds de l'Être Suprême.

Lorsque le souffle de vie a disparu, nous rendons à la terre tout ce que nous lui avons emprunté pour notre part collaboratrice. Mais ce qui est d'essence divine retourne vers Dieu, qui prononce alors son jugement redoutable :

- Tu as accompli mes desseins, dit-il ; c'est en t'étudiant toi-même que tu as fait progresser l'humanité, et ton passage sur cette terre n'a pas été stérile. Monte vers moi d'un degré dans l'échelle des êtres !

Toi, au contraire, tu as soufflé sur le flambeau que j'avais allumé en toi pour éclairer ta marche, et tu n'as écouté que la voix de tes instincts grossiers. Tu descendras !

Si la vie, sur cette terre, n'est souvent qu'un composé de doutes, de désillusions et de souffrances de toutes sortes, elle sera bien plus sombre encore dans les planètes inférieures, et nous y marcherons environnés de bien plus épaisses ténèbres.

Mais crois-le bien, chère sœur, ces flammes éternelles, ces démons grotesques, cet arsenal ridicule d'instruments de tortures matérielles entassés pour châtier une âme spirituelle, tous ces rêves grossiers d'imaginations en délire ne sont que pour nous faire mesurer la profondeur de la chute désespérée d'un être qui, créé pour le progrès, s'est laissé dévoyer jusqu'à le nier par ses actes en désaccord avec la loi de la création.

Dans ces mondes inférieurs, il se fait lentement, et ceux qui les habitent souffrent de leur impuissance. Ils sèment pour peu récolter. La terre ne saurait y faire un effort suffisant pour amener au jour les principes de vie qui sommeillent endormis dans son sein. C'est un long et douloureux enfantement, qui souvent avorte en chemin. Telle elle était, telle elle reste. Les mortels n'y sont pas en harmonie avec le sol qui les porte et les nourrit. Ce sont des mondes enfants, à l'état de création récente, qui tiennent encore au néant par bien des points.

- Oh ! oui, interrompit Émilie en frissonnant, je comprends le désespoir d'une pauvre créature qui, après avoir vécu relativement heureuse au milieu de plaisirs égoïstes et solitaires, achetés quelquefois au prix de la ruine imméritée des autres, se sentira descendre et, à l'heure de la mort, aura conscience que, par suite de ses fautes, elle doit aller habiter pendant des séries de siècles ces mondes où tout sera souffrance pour elle !

- Là, en effet, continua Paul, nous serons pétris d'éléments impurs qui nous livreront en proie à des misères sans nombre. Mais nulle faute n'est irréparable pour qui a l'éternité devant soi. Nous conserverons vivace et impérissable l'espérance en un avenir meilleur, avec notre liberté d'agir sur nous-mêmes au milieu de luttes plus difficiles et plus méritantes par suite, qui aideront à notre purification sur cette terre d'épreuves.

Les flammes à temps du purgatoire ne sont pas plus sérieuses. Si nous avons travaillé mollement à notre propre amélioration, si, sans nous être rendus coupables de grands crimes, nous avons, à l'égard de nos frères, des fautes légères à nous reprocher, Dieu nous fait descendre d'un degré, sur une planète où la civilisation n'a pas encore apporté le progrès, et sur laquelle le travail n'est aidé par aucun labour précédent. Notre félicité est retardée par notre faute, mais le terrain perdu est moins considérable, et nous pouvons tirer parti de ce temps d'expiation pour arriver à notre perfectionnement.

- Qu'est-ce donc que le paradis, demanda Émilie, et quand donc nous sera-t-il accordé d'aller nous y reposer dans le sein de Dieu ?

- Le paradis, c'est le terme de ce long et périlleux voyage que nous faisons en déposant à chaque étape notre petite part de progrès, réalisé en nous comme au-dehors de nous, ans l'ordre moral, intellectuel et matériel. C'est la dernière aspiration de l'être arrivé à l'unité par le complet épanouissement de toutes ses facultés développées par le libre arbitre, par le pouvoir constant sur lui-même, après une lutte plus terrible que celle d'un général sur les champs de bataille ; car celle-là n'est qu'accidentelle et enlève les suffrages des hommes,

tandis que l'autre est perpétuelle, et qui porte trop haut sa tête au-dessus de la foule obtient surtout d'elle, pour toute récompense, la ciguë de Socrate, la croix du sublime charpentier de Nazareth, ou le bûcher de Jeanne d'Arc.

L'intelligence, le cœur, le corps même, sont les auxiliaires de l'âme, et pour monter jusqu'à lui, Dieu veut que l'œuvre de perfectionnement s'accomplisse sur notre être tout entier. Il faut donc que nous en ayons fait sortir tout ce qu'ils contenaient, chacun suivant la puissance des germes déposés en lui. Dieu ne nous demande qu'à proportion de nos forces.

Si l'intelligence a été développée au détriment du moral, nous descendrons, pour avoir détérioré le principe divin de l'âme.

Si au contraire le moral a su se conserver pur en négligeant de cultiver l'intelligence, nous descendrons, mais beaucoup moins que si l'âme a été viciée.

Ce qui n'est pas basé sur la morale peut rencontrer des admirateurs et des adorateurs passagers. Mais, pour grandes qu'elles soient, ces choses trouvent au moment suprême, dans la conscience, un juge impitoyable. On se repent. Mais si ce tardif repentir peut racheter bien des fautes, ce serait se faire une étrange idée de la justice divine, que de croire qu'il suffise à nous faire absoudre.

– Cependant, Paul, interrompit la jeune fille, on m'enseigne qu'une prière, un acte rapide de contrition sincère peuvent nous ouvrir les portes du ciel et compenser tout un long passé de crimes.

– Cette complaisante théorie a pu être imaginée pour la consolation des puissants d'ici-bas, qui prétendent vivre à leur aise, pour se convertir à la vertu *in extremis*. Mais ne t'ai-je pas dit que la prière, c'était la vie elle-même, la satisfaction donnée à Dieu du devoir accompli par la connaissance de notre être intérieur ? Ce dernier progrès accompli, l'homme purifié, aussi parfait que la créature humaine peut le devenir, arrivera à l'unité, c'est-à-dire à la fraternité dans la liberté, c'est-à-dire au bonheur.

Peuples de tous les mondes et de toutes les religions, vous êtes tous appelés au même titre à l'œuvre de la régénération fraternelle. Le bonheur, cette paix avec soi-même, cette satisfaction intime, cette universelle harmonie en nous comme au-dehors de nous, c'est ce que les hommes ont appelé l'âge d'or, le paradis terrestre, l'Éden, qu'ils plaçaient au berceau de l'humanité, et qu'elle ne conquiert que dans sa virilité. Le paradis, c'est l'espérance dans l'avenir, et non le regret dans le passé.

Non, le paradis n'est pas perdu, il est devant nous et non derrière, et c'est à nous de le mériter par nos œuvres.

Enfin, si l'enfer est la dégénérescence de l'être, et le purgatoire son renouvellement progressif, le paradis est sa purification pour le faire arriver à l'unité par l'harmonie universelle.

Chapitre VI

– Je te comprends et je te crois, Paul, reprit Émilie, et je suis de ta religion, car ton Dieu est bon, et c'est lui qui t'a inspiré d'être bon pour moi, pauvre abandonnée qui cherche à croire, et qui ne peut pas toujours y réussir. Ma mère aussi devait être de cette religion-là. Si Dieu l'avait faite belle, elle était restée pure dans son cœur, et, sublime de courage, d'abnégation, de dévouement au milieu des difficultés de notre existence pleine de si étranges hasards, elle n'avait rien à elle qu'elle ne donnât aux autres.

On l'appelait Louisa : je ne lui ai point connu d'autre nom. Après qu'elle avait chanté en s'accompagnant sur sa harpe ; je parcourais les rangs de la foule pressée autour de nous. Avec ma jupe bleue pailletée qui me semblait brillante comme le firmament, je quêtai, et je faisais une ample moisson de pièces de monnaie et de sourires.

- Elle sera belle comme sa mère ! disait-on autour de moi. Ma Louisa chérie souriait à son tour du succès de sa petite Fauvette, elle me pressait avec attendrissement sur son cœur, et tous ces braves gens, qui nous aimaient, puisque, pauvres pour la plupart, ils se dépouillaient afin de remplir notre modeste escarcelle, tous frappaient des mains et applaudissaient l'amour de la mère, comme ils avaient applaudi la voix de leur cantatrice favorite. L'enthousiasme est bruyant parmi ces populations que le soleil brûle de ses rayons.

Faut-il te l'avouer, Paul ? J'étais heureuse que l'on trouvât que ma mère était belle, j'étais fière que l'on dit que sa Fauvette lui ressemblerait un jour. La marquise me répète sans cesse que de telles vanités sont des péchés, que je ne suis pas jolie, et que Dieu me punira de cet orgueil condamnable... Dis-moi, Paul, ajouta-t-elle en fixant sur lui son œil anxieux comme si elle eût voulu lui arracher le secret de sa pensée et se mirer tout entière dans son regard ; dis-moi, vrai, est-ce que je suis devenue laide comme elle le dit ?...

Paul demeura un instant interdit et troublé. La beauté de la jeune fille n'était pas ce qui l'avait frappé tout d'abord, un sentiment plus élevé l'avait attiré vers elle. Ébloui, il baissa les yeux sous l'éclat de ce regard limpide et pur qui savait l'art d'être si hardi tout en restant si chaste en même temps, et qui cherchait à lire par avance, dans l'expression de son visage, l'arrêt que ses lèvres allaient prononcer. Un sentiment inconnu s'éveilla dans son cœur, mais il reprit bien vite possession de lui-même.

– Rassure-toi, ma sœur lui dit-il, tu es vraie, simple et belle comme la nature, et quelle qu'ait été ta mère, tu n'as rien à lui envier. N'écoute pas ces blasphémateurs qui t'entourent. La beauté du corps en est la lumière et l'harmonie, c'est ce qui charme tout d'abord et nous fait aimer de ceux qui nous voient. La beauté de l'âme et celle de l'intelligence fixent ensuite et retiennent auprès de nous ceux qui, sans cela, n'eussent été que des amis d'un jour.

– Et Dieu ne nous en veut pas d'être jolie ?

– Bien au contraire, vraiment, car toute laideur le choque, est un crime, une faute tout au moins à ses yeux, ou vient d'une faute, et les portes de son paradis ne s'ouvriront devant nous que lorsque nous nous y présenterons ornés de toutes les perfections dont il a déposé en nous les principes féconds.

Les premiers hommes sortis de ses mains étaient sains, robustes, et doués d'une énergie sauvage. Ne fallait-il pas que les générations successives, pour qu'elles pussent subsister et se perpétuer, puisassent leur force dans un sang riche et généreux ? Mais c'était tout, et il devait nous laisser le soin de conquérir, par notre travail sur nous-mêmes, la beauté physique, récompense de nos efforts.

L'homme s'est donc perfectionné lui-même, et alors, pour abriter une âme plus noble, une intelligence plus élevée, des sentiments plus épurés, le Créateur nous a accordé de nous faire une enveloppe plus belle, afin qu'elle ne déparât pas ce qu'elle recouvrait.

La beauté, c'est la récompense que nous accordons la nature, pour nous remercier de l'avoir

comprise.

Puisque Dieu fait ruisseler à flots la beauté sur le front des jeunes filles, c'est une profanation de l'enfermer dans des costumes qui la travestissent en laideur. Il faut s'en orner et l'étaler resplendissante, pour faire honneur au suprême donateur.

Regarde ces haies d'aubépines en fleurs qui bordent nos chemins ; contemple, par une belle nuit d'été, la sublimité de la voûte azurée ; écoute le rossignol caché dans son vert boudoir de chèvrefeuilles odorants ; promène tes regards sur la terre ou sur les océans, sur les montagnes ou sur les plaines, sur les champs aux épis dorés ou sur les prairies verdoyantes ; tout cela est splendide, et la beauté déborde de toutes parts.

Est-ce que le bluet, est-ce que l'églantine n'ont pas revêtu leurs plus belles couleurs pour glorifier celui qui leur donne la lumière ? Est-ce que, pour lui plaire, la rose n'exhale pas par les airs sa suave haleine ? Amoureux de l'ombre et du mystère, l'humble et timide muguet des bois n'a-t-il pas pris cependant sa charmante parure, et le parfum qui s'en échappe n'est-il pas assez enivrant ? Si le Soleil, en baisant sa grappe de petites clochettes blanches lui a ravi un peu de sa fraîcheur et de ses douces senteurs, la rosée de la nuit viendra le rajeunir et lui redonner tout ce qu'il a perdu. L'une ne se fane et disparaît que pour faire place à une autre qui réclame à son tour son matin de vie et d'éclat. C'est la renaissance perpétuelle et continue, c'est l'immense rotation de la beauté et du rajeunissement incessant.

Et ce que la fleur fait avec tant de bonheur, tu veux que la jeune fille, qui a en plus l'intelligence, évite de le faire ? Tu veux qu'elle travaille à s'enlaidir pour plaire à Dieu, quand toute la nature se fait belle pour lui témoigner mieux sa reconnaissance ?

Vois cette autre fleur, la Marguerite du poète, qui, au sortir du temple saint, passe recueillie, les yeux baissés vers la terre, mais le cœur élevé vers le ciel. A son corsage, elle a mis sa sœur, la blanche fleur au cœur d'or, la discrète confidente d'amour, qu'elle effeuillera avant que ses pétales soient flétris. Elle ajoute à ses charmes naturels la grâce, l'éclat, le parfum de cette simple parure, et fière de leur beauté à toutes deux, elle les étale aux regards, sachant qu'elle fait admirer en elles Dieu dans ses œuvres.

Si elle ne l'aime pas plus, elle l'aime mieux que celle qui rougit de ses attraits et les cache ; elle les comprend mieux, et elle sera récompensée d'avoir su le faire comprendre aux autres.

Quand l'homme aura accompli jusqu'au dernier des desseins de l'Éternel, ce sera sa récompense d'avoir toutes les beautés, rayonnantes en lui comme au-dehors de lui. Ce sera le dernier mot du progrès, et il lui sera donné alors de se reposer dans le bonheur, n'ayant plus qu'à savourer les fruits qu'il aura fait mûrir.

– Oh ! Qui me dira ce qui se passe dans ces patries nouvelles où nous sommes attendus ! s'écria Émilie. Quels êtres les peuplent, quels hommes les habitent, quelle religion suivent-ils ?...

– Que t'importe cela, curieuse fille d'Ève, et pourquoi cette impatience de pénétrer avant l'heure les secrets de Dieu ? La certitude de les connaître est l'adoucissement ménagé à la dernière heure, pour convertir presque en joie l'amertume de la séparation suprême. Tu mourras, comme on s'embarque pour des terres lointaines que l'on désire visiter.

Les religions sont, comme toutes les choses de ce monde, soumises à la grande loi du progrès. Celle que l'on a enseignée à ta docile enfance est supérieure de beaucoup à toutes les autres. Mais crois-tu que Dieu n'ait rien de plus à nous apprendre sur lui-même ?

– Si du moins, insista-t-elle, on pouvait savoir laquelle de toutes ces brillantes étoiles sera un jour habitée par nous !... Oh ! Comme je m'appliquerais pour mériter d'arriver bien vite dans la plus belle et la plus heureuse, dans celle, sans doute, où l'on aime le plus et où l'on est le mieux aimée !... Mais quand ces points lumineux sont à des distances que notre esprit conçoit à peine, comment notre âme s'y transportera-t-elle, et avec quelle rapidité lui est-il donc accordé de voyager ?...

– Dans notre monde mixte et transitoire, reprit Paul, bien des choses sont pour nous des

mystères que nous comprendrons sans peine plus tard, et ce sera déjà le commencement du bonheur. Le souffle qui anime toute vie, cette chose inanalysable, cette part de Dieu, s'élance plus rapide que la lumière, et nous ne pouvons pas plus comprendre sa vitesse que nous ne pouvons mesurer les immensités qui nous séparent de ces millions d'étoiles.

– Au milieu des accidents de notre carrière aventureuse, reprit Émilie, nous comptons cependant parfois quelques-uns de ces jours qui sont comme les bornes milliaires que le voyageur laisse derrière lui sur la route poussiéreuse qui déroule au loin ses monotones perspectives, pour que, s'il jette un instant ses regards en arrière, il reprenne courage en mesurant l'espace déjà parcouru. Mais qu'est-ce que cette vie et qu'est-ce que cette terre, Paul, et qui sait où nous en sommes du pèlerinage que nous devons accomplir sous l'œil de Dieu ?

– Certes, reprit le jeune comte de Villeblanche, notre planète n'est pas la station la plus heureuse. Mais s'il en existe de supérieures à la nôtre, il en est d'inférieures aussi. Nous y expions des fautes légères, qui ne sont pas indignes de pardon, et qu'il ne tient qu'à nous de racheter plus ou moins rapidement par nos œuvres.

Ce n'est pas l'enfer, mais le purgatoire, car enfin tout n'est pas absolument mauvais ici-bas, et le cœur s'épanouit souvent et s'épanche pour déborder en rosée bienfaisante.

Déjà le temps présent ne connaît plus guère les pestes, les famines, et tous ces fléaux du passé qui, pour l'avenir, ne seront plus que le souvenir d'un mauvais rêve effacé. Déjà nous sommes moins mauvais qu'on ne l'était aux siècles écoulés, et nous deviendrons meilleurs encore, sans nul doute.

C'est par la succession des générations que l'humanité s'avance, marchant à chaque fois un pas de plus vers la lumière, parce qu'elles arrivent animées par des âmes toujours nativement pures après qu'elles sont retournées à Dieu, et qui demeurent imprégnées des progrès qu'elles ont traversés.

Par suite des conquêtes définitivement assurées, la terre que nous habitons méritera un jour de monter elle-même dans l'échelle des mondes. Un nouveau cataclysme arrivera, certaines essences végétales, certaines espèces animales, inférieures ou malfaisantes, disparaîtront comme d'autres ont disparu autrefois, pour faire place à des créations plus parfaites, et nous deviendrons, à notre tour, un monde dans lequel des êtres déjà éprouvés viendront chercher un plus grand perfectionnement.

Il dépend de nous de hâter par nos efforts l'avènement de cette période plus heureuse.

Mais notre globe ne possède pas en lui des éléments de purification assez puissants pour nous élever jusqu'à Dieu sans d'autres transitions. En sortant d'un milieu qui, presque à notre insu, fait trop souvent dévier notre âme de la ligne du devoir, il nous reste beaucoup à ajouter à nous-mêmes ; il nous faudra encore fournir plus d'une étape, et aller conquérir ailleurs le complément de notre nature avant de prendre place dans le séjour réservé aux élus.

Que de saints, pour nous, qui ont descendu peut-être, ou qui, tout au moins, ont eu besoin d'aller ajouter encore à leurs mérites en subissant de nouvelles épreuves avant d'arriver à la félicité suprême !

Toutefois, plus nous monterons, et plus la terre qui nous portera deviendra hospitalière. La lutte sera plus facile, les chocs violents seront plus facilement évités par nous, et, moins entravée, notre ascension deviendra de plus en plus rapide.

– Tu m'as dit, Paul, qu'il n'y aurait jamais de fin de monde ni de jugement dernier. Il y aura cependant une fin de ce monde ou nous sommes, après que nous aurons mérité de le quitter tous.

– Sans nul doute, car tout ce qui a commencé doit finir. Mais avant de mourir à son tour, c'est-à-dire avant de se transformer pour aller participer à de nouvelles créations plus parfaites, notre planète doit avoir réalisé tous les progrès qu'elle comporte. Alors plus de nationalités hostiles, de haines, de rivalités, de guerres entre les hommes. La loi d'amour,

d'association et de solidarité universelle les rapprochera tous, et ils ajouteront leur note juste dans le grand concert de l'harmonie universelle ; prodigieuse symphonie qui s'enrichit des dissonances mêmes, et qui, pour être complète, a besoin d'instruments nombreux et fortement contrastés, de timbres variés, de diapasons inégaux, de sonorités différentes.

Ne crois pas que, pour réaliser ce rêve, il soit besoin de ces dogmes infinis, bizarres et inconciliables derrière lesquels les fondateurs de religions ont obscurci l'idée de Dieu. Cherchons en nous-mêmes, fouillons dans les profondeurs de notre âme. Que l'esprit, ardent foyer d'enthousiasme, allume en elle ces flammes intérieures qui éclairent notre marche, dût-elle aboutir au martyr; que les entraînements irréfléchis du cœur soient contenus dans de sages limites par son frein moralisateur; que l'étude de toute notre existence nous donne la connaissance complète de nous-mêmes et de nos frères, de la nature et du Très-Haut; voilà la religion véritable, voilà le dernier mot du progrès; c'est ce qui, dans les mondes les plus avancés, doit constituer l'unité.

– Tes enseignements me font du bien, mon Paul, Dieu m'inspirait de la terreur, tu m'as appris à le comprendre et à l'aimer. La peur s'éteint en moi pour faire place à l'espérance. Non, ma mère ne sera pas éternellement brûlée, comme ils le disent tous, pour avoir vécu une vie de hasards. Dieu n'exigera d'elle que ce qu'elle pouvait donner dans la condition où il l'avait placée ; elle montera peu à peu vers lui, et quand nous l'aurons mérité toutes les deux, nous nous retrouverons, et nous nous aimerons pour n'en plus finir.

Paul nageait dans le ravissement. La jeune fille commençait à croire, et le souvenir de l'amour maternel faisait épanouir en elle l'amour filial, cette première affection d'où toutes les autres découlent à leur heure.

Chapitre VII

– Je t’ai dit que mon père et ma mère étaient les chefs de notre petite troupe, continua Émilie. On accuse les hommes d’être difficiles à conduire, et les femmes encore plus. J’ai toujours vu le contraire. Notre personnel s’est renouvelé bien souvent, sans qu’aucun des nouveaux venus n’ait jamais conspiré pour renverser à son profit l’autorité qu’ils avaient prise à l’origine, et que l’obéissance volontaire de tous avait sanctionnée.

– Sois bien assurée alors qu’ils avaient le plus de talent, et surtout qu’ils étaient les meilleurs, interrompit Paul. Chacun savait en outre qu’il était le maître de les quitter, et rien ne rend l’obéissance facile comme le pouvoir de s’y soustraire. Ceux qui savent s’imposer ainsi aux autres ont toujours quelque chose en eux qui justifie la supériorité qu’ils s’attribuent, en même temps que les caractères vulgaires se plaisent à se décharger sur autrui du soin de penser et de décider pour eux. L’instinct même de leur bien-être leur crie qu’ils ont intérêt à s’abandonner aux plus dignes, qui sauront les diriger, tandis que les autres les conduiraient droit à une ruine inévitable. L’ambition, comme toutes les passions que Dieu a mises en nous, est donc légitime et respectable ; c’est un ressort puissant qui nous pousse vers les grandes choses, et elle peut n’être qu’une des formes du dévouement, lorsque les moyens qu’elle emploie restent dignes du but auquel elle aspire.

– Je crois, reprit Émilie, que l’habitude de tendre la main est mauvaise, et qu’elle nous déprave. Il faut bien vivre ; et quand on a faim, on ne sait plus ce que l’on fait. Lorsqu’on ne nous donnait pas, nous prenions. Les autres m’envoyaient à la maraude, pensant bien que ma gentillesse désarmerait ceux chez lesquels j’allais cueillir un fruit que convoitait notre appétit, ou que l’on aurait pitié de mon enfance. Mon père entraînait alors dans de terribles colères ; non pas contre moi, car sa main ne m’a jamais donné que des caresses, mais contre ceux ; qui me rendaient coupable, sachant à peine eux-mêmes qu’ils faisaient le mal. Car sans doute, des leurs premières années, le besoin et les mauvais enseignements avaient étouffé en eux les protestations de la conscience.

Ma pauvre bonne Louisa pleurait, elle me passait au cou son chapelet, et nous allions nous prosterner toutes les deux aux pieds de la madone. Alors j’enlaçais mes bras autour de sa tête, et je l’embrassais en lui promettant bien que je ne le ferais plus. Je ne voyais qu’une chose, cependant, c’est qu’elle avait du chagrin à cause de moi, et qu’elle pleurait. Mais je recommençais aussitôt que les autres m’y poussaient, et il me semblait que sur cette terre du bon Dieu, qu’il a faite pour tous et non pour quelques-uns, tout ce qui naît apporte avec soi le droit de prendre ce qui est indispensable pour soutenir sa vie.

Lois et usages, tout me semblait arbitraire ; rien ne me paraissait comme il aurait dû être. Les liens que notre cœur se choisit ne sont-ils pas plus sérieux et plus sacrés que ceux que nous impose le hasard de la naissance ? Pourquoi nous est-il commandé d’aimer ceux-là, parce qu’ils sont nos parents, quand parfois ils nous détestent et nous le prouvent trop bien, tandis que les convenances nous défendent d’aimer ceux-ci, de porter leur deuil, parce qu’on les appelle des étrangers ? Qu’ai-je fait pour mériter que ce coin de terre me vienne en héritage, et pourquoi n’en arrive-t-il pas autant à mon voisin, qui vaut mieux que moi ? Pourquoi tant de frontières entre les peuples, et pourquoi, entre les hommes, tant de murailles, de bornes, de limites ? Pourquoi des divisions partout et des haines, quand je voudrais aimer celui-ci et celui-là, et cet autre encore, et tout le monde par surcroît ?...

– Pourquoi, ma jolie sauvage révoltée ? C’est que nous ne sommes plus dans les forêts qui jadis hérissaient le globe, et dans lesquelles la main de la Providence seule faisait croître de détestables produits qui suffisaient aux appétits grossiers de nos premiers parents, et qu’elle laissait à notre industrie le soin de perfectionner pour les amener au point où tu les vois aujourd’hui.

Tu oublies le travail, ce fondateur de tous les droits. Le travail est le besoin le plus impérieux de l'homme, de même que l'oisiveté absolue est le plus intolérable supplice que l'on puisse lui infliger. L'inaction trop prolongée aboutit à la folie, à la mort. Le travail crée inévitablement la richesse, que l'on ne peut dépenser tout entière et qui constitue une épargne. L'épargne, c'est la propriété, et nous ne pouvons pas ne pas épargner, puisque tout travail est une addition à nous-mêmes. Lorsque nous faisons agir notre corps, nous ajoutons à notre force, à notre adresse, à notre santé. Tout cela nous reste, c'est une plus-value dont nous profitons, et qui nous permet de travailler plus énergiquement encore et plus profitablement pour nous et pour nos frères, dont nous augmentons ainsi les biens qu'ils doivent consommer pour vivre.

Le savant, le penseur, le poète, l'artiste semblent créer et produire seulement pour la gloire de leur siècle et pour le profit de la postérité, quand ils enfantent quelque chose qui demeure et qui ne peut plus être détruit, fonds nouveau et commun sur lequel vivront tous ceux qui viendront étudier leurs œuvres. Mais ils ont élargi en même temps leur intelligence par ce grand effort, qui leur permettra de faire plus et mieux le lendemain. Ils ont donc épargné pour eux-mêmes à proportion de ce qu'ils ont dépensé.

Lorsque nous croyons répandre tout notre cœur aux pieds d'une jeune fille destinée à devenir la compagne de notre vie, nous épargnons des trésors d'affection dans l'avenir, car elle sera la mère de nos enfants, et de nouveaux trésors d'amour naîtront de ce premier et saint amour qui ouvre le ciel devant nous.

Ainsi, Dieu multiplie sous nos pas les biens de toute sorte, pour que, par l'usage même, nous les épargnions à notre profit. Nous ne vivons que d'épargnes morales, physiques et intellectuelles, que nous devons nous efforcer d'augmenter à chaque heure, afin de prolonger et d'ennoblir du même coup notre existence.

La vie est à Dieu, nous lui en rendrons compte un jour, et nous ne pouvons, sans crime, chercher à la détruire en nous ni chez nos frères ; Nous sommes coupables de l'anéantir en nous, de la jouer follement dans un duel où nous cherchons à la ravir à notre prochain, de la livrer aux hasards des champs de bataille, sans savoir, bien souvent, au profit de qui, ni de quelle cause.

Certes, c'est un grand et noble spectacle, alors que la patrie est en danger, de voir un peuple tout entier bondir sur ses armes pour repousser une injuste agression. Mais il faut détester et maudire ces fléaux de Dieu, qui font se ruer les uns contre les autres des centaines de mille hommes, vil troupeau d'esclaves attelés au char de leur ambition. L'humanité a besoin, pour marcher en avant, de ces sublimes éclaireurs qui s'appellent Moïse, Homère, Newton, Pascal, Voltaire, Mozart, et de ceux-là le nombre en sera toujours trop petit. Mais c'est l'ineptie et la lâcheté des mortels qui permettent aux Alexandre et aux César de s'abandonner à leurs sanglantes folies.

Ce que j'ai créé m'appartient sans contredit ; il ne reste à discuter que l'usage que j'en ferai. Cette aride broussaille, que pendant dix années j'ai arrosée de mes sueurs, améliorée en cent façons et dont j'ai centuplé la force productrice n'est-elle donc pas à moi, qui l'ai faite ce qu'elle est devenue ?

– Je crois saisir ta pensée, interrompit la jeune fille. Dieu a fait la terre, dont il a accordé l'usage à l'humanité tout entière. Mais l'homme a créé le champ, et le champ lui appartient. Il a ajouté à la valeur d'une portion du sol, et comme cette addition n'en peut être distraite, il faut que le sol même soit à lui pour qu'il puisse jouir de son œuvre.

– Cela est ainsi en effet, répartit Paul, et, bien loin de maudire Dieu qui, pouvant réaliser au début le paradis ici-bas, a voulu nous réserver le soin et le mérite de le faire autour de nous, nous devons le glorifier, au contraire, et le remercier à deux genoux de nous avoir jugés dignes de concourir à côté de lui à l'œuvre immense de la progression de l'univers.

Un moment vient où je ne puis plus consommer tous les produits de mon champ ; mais j'en

échange alors le surplus contre le surplus de ceux qui sont dus à l'industrie de mon voisin. Son intérêt alors est que ma propriété s'accroisse, afin que cet échange soit plus abondant et plus avantageux pour lui.

Quand je prends dans la forêt commune un de ces arbres qui ne produisent que des fruits dans lesquels ta dent ne voudrait pas mordre, aujourd'hui que tes goûts sont raffinés et perfectionnés par l'habitude des mets recherchés; quand, à force de culture, de travail et de soins persévérants, je lui fais produire ces fruits savoureux que l'on sert sur la table de la marquise de Francueil, n'ai-je pas créé, n'ai-je pas enrichi la société d'un produit nouveau et contribué au bien-être de tous ? Eh bien ! Ma récompense, c'est la propriété de ce que j'ai créé, de ce qui me doit l'existence, de ce qui ne serait pas sans moi.

– Que de pensées nouvelles tu fais éclore dans mon esprit, Paul, mais que de doutes en même temps !... Je conquiers la propriété de la terre, soit ! Mais jusqu'à quelle profondeur ? Le fer, l'or ou les diamants qu'elle recèle sont à tous, et non à moi. Et même sur cette couche si mince que peut verser la charrue et sur laquelle s'exerce mon industrie, le rôle du travail devient bien modeste, et je n'y ferais rien croître si les pluies, si l'atmosphère, les vents, les orages ne venaient y déposer mille principes que l'analyse ne découvre pas, qui sont le patrimoine de tous et que Dieu n'accorde pas exclusivement au maître du champ, Il y a donc toujours quelque injustice dans cet accaparement de la terre au profit d'un seul.

– Tu es une jouteuse hardie ! répondit Paul en souriant. Souffre que pour aujourd'hui je me retranche derrière cette exception dilatoire que Jésus-Christ lui-même opposait souvent à ses disciples, lorsqu'il leur répondait qu'il ne pouvait pas encore tout leur dire, parce qu'ils ne le comprendraient pas.

– Mon Dieu ! interrompit l'enfant rebelle, moi qui voudrais si bien tout savoir et tout connaître !...

– Toute curiosité est légitime ; c'est l'aiguillon qui nous pousse en avant vers des conquêtes profitables. Un jour, je te dirai ce qu'est la propriété dans un de ces mondes plus avancés qui attirent tes regards et, que tu voudrais visiter déjà. Mais, vois-tu, si à chaque jour suffit sa peine, à chaque siècle aussi incombe son œuvre. La loi des hommes, qui n'est rien que la justice relative, à un moment donné de leur histoire, règle comme elle le peut ces questions épineuses. Les législateurs, aidés des moralistes, ont établi les choses comme tu les vois. D'autres viendront révéler une vérité plus vraie, fondée sur le respect des volontés de Dieu et des lois de la nature, trop souvent violées par nous. Mais notre devoir est d'attendre que l'heure soit arrivée. La lumière aveuglerait des êtres élevés dans les ténèbres, elle ne doit se faire que peu à peu, et notre rôle se borne, tout en respectant ce qui est à chercher et à décrire ce qui devrait exister. L'homme perdrait tous ses mérites aux yeux de Dieu si la vérité était trop simple à découvrir et le bien trop facile à réaliser.

Le labeur intellectuel crée au même titre, une propriété à celui qui l'exécute. Lorsqu'un peintre inspiré prend un chiffon de toile sans valeur qui, sous son pinceau, devient *les Moissonneurs* ou *la Fête de la Madone de l'Arc*, que cinquante mille francs ne payeraient pas, n'est-il pas maître et légitime propriétaire de cette somme qu'il a tirée de son cerveau, surtout si elle lui facilite les moyens d'enfanter d'autres chefs-d'œuvre destinés à ajouter aux jouissances des millions de spectateurs qui s'arrêteront devant eux ?

– Oui, interrompit encore Émilie, cela peut être ainsi, parce que le génie humain n'a ni bornes ni limites, et, que celui de l'un, quelque immense qu'il soit, ne peut jamais empiéter sur celui de l'autre. Mais en est-il de même de la terre, et que deviennent ceux qui s'y présentent les derniers, lorsqu'ils la trouvent accaparée toute par les premiers arrivés ?

– Ceux-là auraient tort de maudire leur destinée, car ils sont dans une situation mille fois préférable à celle de ces premiers venus dont ils envient le sort. Dans tous les temps et dans tous les pays, nous arrivons ayant reçu de la nature les mêmes besoins avec les mêmes facultés pour y satisfaire. Aux époques de l'enfance du monde, les hommes ne trouvaient ni

industrie, ni science, ni capitaux, ni travail antérieur qui facilitât celui qu'ils devaient accomplir. Nous, aujourd'hui, nous trouvons tout cela, non pas complètement encore ni à la portée de tous, mais, relativement, dans une proportion déjà considérable.

Ceux qui nous ont précédé ont travaillé pour nous, comme nous travaillons pour les générations qui viendront après nous. Sans Raphaël, Murillo, Rubens et les autres, tous ces peintres qui aujourd'hui vivent honorablement d'un talent estimable seraient condamnés aux grossières enluminures dont se contentaient les contemporains de Nicolas Flamel, et encore le célèbre imagier n'échappait-il pas à l'accusation de magie, tant ce qu'il exécutait paraissait merveilleux aux connaisseurs peu exigeants d'alors.

Si je fais produire à mon hectare de terre trente-cinq ou quarante hectolitres de froment qui permettront de rendre le pain accessible à tous les estomacs, c'est que d'autres, avant moi, ont inventé des charrues, amélioré les animaux, analysé les engrais, exécuté enfin mille travaux dont j'ai besoin, que, seul, je ne pourrais mener à bien, et dont je fais mon profit.

Après que je suis parvenu à augmenter ma fortune, grâce à la supériorité de mes produits devenus plus abondants, il arrive que je ne puis plus cultiver par moi-même mon héritage. J'appelle mon frère à mon aide, il vient, il travaille à côté de moi. Il crée, lui aussi, et alors les fruits de son labeur lui appartiennent, même sur mon sol. Aujourd'hui ce n'est encore que le salaire du mercenaire, demain ce sera la part de l'associé. Il se ménage ainsi un capital nouveau et inépuisable à côté du mien. À mesure que ce capital grossit, il lui faut réclamer à son tour le concours de ses frères, soit sur son champ, soit dans son atelier, et c'est ainsi que le capital et le travail marchant incessamment appuyés l'un sur l'autre, comme le père sur son fils et le fils sur son père, la concorde et la paix seront réalisées un jour par l'harmonie de ces deux forces longtemps hostiles, mais qui, comme tout le reste, s'élèveront à l'unité. Leurs rapports ne sont pas basés peut-être sur la justice rigoureuse, les lois de leur existence ne sont pas découvertes encore ; mais on cherche, et ce que l'homme cherche, il le trouve. Espérons, prenons patience, et travaillons en attendant. Ce fonds-là ne manque jamais !

– Tu as réponse à tout, Paul, répartit Émilie. La lumière est en toi, et tu me la communique. Oui, tu as éclairé ma conscience, et je ne prendrai plus ce qui appartient aux autres ; car je vois maintenant que la propriété est sacrée, presque à l'égal du travail, qui lui a donné naissance.

Mais au lieu d'une défense arbitraire contre laquelle mon orgueil entrait en révolte, pourquoi n'a-t-on pas expliqué ces choses à ma raison avide de les connaître ? Pourquoi ne m'a-t-on pas enseigné le travail ? À quoi suis-je bonne, ici-bas ? Je récite des lèvres quelques prières apprises par cœur et écrites dans une langue dont je ne sais pas un mot ; je m'agenouille pendant de longues heures pour des adorations perpétuelles qui brisent mon pauvre corps. Je frappe ma poitrine, je nasille des cantiques ; à certains jours, je mange des légumes, que j'aime beaucoup, et je me prive de viande, que je n'aime guère... Est-ce que le Dieu dont tu m'as fait comprendre la puissance et la grandeur a besoin de ces vains marmottages de paroles vides de sens ou de ces privations qui n'en sont pas ? Et à qui ou à quoi tout cela sert-il ?

– Tu as mille fois raison, pauvre sœur, et déjà ton esprit entrevoit la vérité, et de lui-même y arrive. Je te le répète encore, la prière, la véritable, la seule qui soit agréable à Dieu, c'est l'étude et la connaissance de soi-même. La prière, c'est le travail, enfin ; le travail pour conserver pure l'âme que nous devons lui rendre un jour, le travail pour élargir sans cesse notre intelligence afin de le mieux comprendre et de mieux entrer dans ses desseins, le travail pour équilibrer nos forces, pour développer notre vigueur, notre santé, afin que la vie que nous transmettrons soit nette de toute souillure, et que les générations qui naîtront de nous soient dignes de se rapprocher de lui.

Les hommes, dans leur démente, ont été jusqu'à en payer d'autres, dont c'est devenu le métier de prier pour leurs frères. Mais tout ce qui se paye est trop terrestre pour plaire à Dieu, et l'amour vénal ne monte pas jusqu'à lui. N'est-ce pas vendre l'amour divin que de payer

pour que l'on prie ? Va, ma sœur, ces choses-là ne se vendent ni ne s'achètent.

Le Créateur n'a pas dit : Priez, vous serez récompensés ! Il a dit : Aimez-vous les uns les autres, et faites le bien !

C'est adorer, bénir et remercier Dieu, c'est faire monter vers lui la meilleure de toutes les prières, que de perfectionner, nous, nos frères, et tous les principes naturels sur lesquels il veut que s'exerce notre active pensée. Nous sommes les distributeurs de ses bienfaits ; il nous élève au rang de ses auxiliaires, nous pouvons, par nos œuvres, faire avancer ou reculer la création, les mondes et l'immense univers.

Égaux à notre naissance, frères à l'heure de notre mort, nous sommes libres pendant notre vie et responsables aux yeux de l'Éternel de l'usage que nous aurons fait de notre liberté.

Nous ne prions pas notre père charnel, nous lui obéissons, et il est satisfait. Mais, crois-le, il n'est pas de note, si insignifiante soit-elle, qui n'ait sa valeur dans le grand concert qui monte vers le Père céleste. Qui sait si la cigale des sillons, qui jette à l'été sa note stridente au milieu de la grande harmonie de la nature, n'est pas plus agréable au Seigneur que la fourmi qui entasse pour elle seule des grains de blé qu'elle enfouit sous la terre, après en avoir dévoré le germe, afin qu'ils se conservent mieux et qu'ils ne préparent pas pour d'autres la moisson bénie ?

Pauvres chanteurs des rues, vous étiez les cigales imprévoyantes ; mais vous faisiez entendre, pour charmer les fatigues de vos frères, les voix que Dieu a mises en vous. Virtuoses du peuple, vous étiez les initiateurs de la foule, comme les chanteurs à cent mille francs sont les amuseurs des riches et des oisifs. C'était là votre part de travail, et il n'attendait que cela de vous. Travailleurs de la onzième heure, vous êtes de ceux qu'il récompense, non avec sa justice rigoureuse, mais avec sa munificence et sa libéralité. Le poète n'a rien à envier au laboureur, la rose vaut l'épi de blé, et ce qui ennoblit l'existence est aussi indispensable que ce qui l'entretient.

Chapitre VIII

Tu me rassures lorsque tu me parles ainsi, Paul, reprit, la jeune fille. Ceux que j'ai aimés n'étaient donc ni aussi inutiles ni aussi mauvais qu'on me le répète sans cesse, et mon affection pour eux était légitime.

Le hasard de nos pérégrinations nous promena à travers toute l'Italie. Nous visitâmes Venise, Florence, Naples, Rome enfin, où m'attendait la première grande douleur de ma vie.

C'était le jour où, du haut du balcon de la basilique de Saint-Pierre, le pape, les regards au ciel et les mains étendues sur la terre, donne sa bénédiction à la foule agenouillée. On me disait que c'était le représentant de Dieu sur la terre, et il s'en fallait de bien peu que je ne crusse voir Dieu lui-même sous les traits de ce vieillard que chacun semblait adorer à deux genoux. Je t'assure, ami, que qui a vu une fois un pareil spectacle ne l'oublie plus.

– Tu te sers d'un mot qui est la condamnation de la chose, interrompit le jeune comte. C'est un spectacle ! Pourquoi, vivant d'idéalité, avons-nous toujours besoin de choses matérielles et palpables ? L'aspiration de l'homme est tout sentiment ; ce qui l'en détourne fait fausse route et ne peut que l'affaiblir.

Pour faire comprendre Dieu, il a fallu que Jésus-Christ se fît voir et toucher, et qu'il dît : Dieu, c'est moi !... Puis, pour que nous comprenions Jésus-Christ, il faut qu'un pape vienne incessamment s'offrir en grande pompe à nos regards, et qu'il nous dise : Je suis son vicaire, il m'inspire et parle par ma bouche, obéissez et, croyez, je suis infaillible.

Dès l'instant que Dieu était en même temps un homme et représenté par un homme, notre imagination put le concevoir et s'endormit satisfaite dans sa foi grossière. Mais où en est descendue la religion, quand ses ministres sont obligés de matérialiser ainsi ce qui devrait être l'idéalité la plus épurée ?

Pour le faire puissant, nous l'avons fait riche, nous l'avons placé sur le trône des rois, et la hiérarchie céleste explique, justifie, nécessite presque la tyrannie sur la terre, si bien qu'il faut commencer par démonarchiser le ciel avant de songer à démocratiser le genre humain. Au lieu d'adorer en lui la virilité, l'éternelle jeunesse et le perpétuel rajeunissement, il a fallu, pour qu'il devînt respectable à nos yeux, le travestir en vieillard à barbe blanche, triste représentation de la faiblesse et de l'affaiblissement : l'enfance, moins le charme et l'espérance.

Une pensée d'ambitieux égoïsme se cache derrière cette divinisation du vieillard. Nous voulons prolonger notre vie, et faute de comprendre qu'en effet elle ne finit jamais, nous cherchons à nous persuader que nous progressons à proportion des années que le temps accumule sur nos têtes, tandis que c'est le contraire. Les aspirations pures et éthérées, les généreuses impatiences, les ardentes curiosités qui poussent en avant les inventeurs sont l'apanage de la jeunesse. Après que la maturité est dépassée, l'homme, au lieu d'élever ses rêves vers les choses de l'intelligence, les abaisse vers les satisfactions matérielles, parce qu'il a plus besoin, pour vivre, de cette partie matérielle, qu'il faut soigner davantage à mesure que les forces diminuent.

Mais, sur notre terre mixte, nous ne pouvons concevoir d'autres figures, d'autres conformations que les nôtres et celles qui nous entourent. De quel droit cependant limiter la puissance créatrice de l'Éternel ? Sur d'autres mondes, dont les éléments plus raffinés forment des êtres différents de nous et plus perfectionnés, faudra-t-il prêter à Dieu d'autres attributs extérieurs et draper sous des vêtements plus splendides le corps qu'il nous plaît de lui prêter ? N'en doute pas, Émilie, tout cela rapetisse Celui que nous ne pouvons mesurer. Plus nous monterons, et plus les images sensibles et les vaines représentations de Dieu perdront leur raison d'être. Par le fait même de notre moralité plus grande, nous arriverons à nous éclairer davantage et à marcher dans notre liberté en nous rapprochant incessamment de lui, seuls,

sans guides et sans dévier du droit chemin.

Mais, avant d'en arriver là, une transition inévitable et prochaine est nécessaire. Le vicaire de Dieu déposera sa triple couronne pour se faire aussi humble qu'il s'est fait riche et puissant ; il imitera le Frère sublime qui est venu baser sa morale sur la charité et l'humilité ; il prêchera sa doctrine telle qu'il l'a enseignée, dégagée de cette vaine pompe qui détourne l'âme de sa simplicité native.

Qu'ont fait tous ces papes, évêques, prélats et cardinaux, et qu'était-il besoin que l'Église eût des princes pour nous faire comprendre la religion ? Ils ont obscurci à plaisir l'idée de Dieu, innée en chacun de nous, derrière des dogmes puérils, inconciliables, qui ont divisé les membres de la grande famille, ont soulevé les haines, allumé la flamme des bûchers, la rage des tortionnaires, la fureur des guerres religieuses, les plus riches de toutes en forfaits. Ils ont imaginé de pompeuses cérémonies pour faire de la religion un spectacle attrayant ou terrible, bon seulement pour frapper l'esprit des enfants.

Jésus-Christ, ce fils de Dieu privilégié entre tous les hommes, n'avait songé à rien de tout cela. Né dans une étable, il a voulu, après avoir passé errant et sans asile où reposer sa tête, mourir torturé sur le Calvaire, sachant bien que, pour ceux qui avaient vécu comme il l'avait fait, la mort ne venait que sonner l'heure d'une résurrection supérieure. Son espérance n'était pas pour le présent, mais pour l'avenir qui l'attendait lui-même, ainsi que pour l'avenir terrestre qu'il laissait en germe après lui, par la morale inspirée dont il léguait l'exemple et l'enseignement à ses disciples.

Jésus-Christ, c'est la figure vivante du paradis, l'homme divin, l'homme parvenu au dernier degré de perfection que nous puissions concevoir et auquel il nous soit donné d'atteindre. Quand nous aurons passé par des épreuves de purification successives, nous nous rapprocherons de lui, nous pourrons l'égaliser en ce qui touche son humanité, bien que nous devions rester toujours d'un degré au-dessous de lui. Seul il a lu complètement dans son âme divine ; seul il a su la conserver pure, l'ayant reçue pure des mains de Dieu ; il y a puisé sa doctrine, il en a fait sortir son touchant code moralisateur. Jésus-Christ, c'est, l'âme à l'état de morale active, l'esprit à l'état d'enthousiasme, le cœur à l'état de sentiment fraternel. C'est enfin le développement complet et le parfait équilibre de toutes les facultés réalisant la plus parfaite harmonie.

Il va dans tous les mondes les relever de leur déchéance, les purifier, les entraîner à sa suite dans les voies du paradis.

On amoindrit Dieu à l'enfermer entre les murs d'une église. L'univers est son temple, et ce qu'il faudrait offrir aux hommes, ce sont les enseignements attrayants et graves à la fois de l'instituteur relevé par la science à la hauteur de sa mission sainte. La nature dans sa majesté fait mieux comprendre l'auteur de toutes choses. Dans les champs, face à face avec ses merveilles, les vieillards, qui cherchent en vain la foi à demi effacée au fond de leur cœur, la retrouveraient par l'enthousiasme que leur inspirerait l'explication des éternels miracles de la création, en même temps que l'on développerait, dans l'esprit des jeunes l'idée du progrès, qui de l'ordre matériel s'infuse dans l'ordre moral. Ils arriveraient ainsi à la compréhension du grand but de la vie : nous rapprocher incessamment du Seigneur en élevant nos aspirations vers la voûte azurée où brillent ces millions de feux qui sont le centre des mondes infinis dont les splendeurs nous appellent et nous attendent.

N'est-ce pas là en effet le vœu le plus ardent de tout ce qui vit et de tout ce qui respire ? Cris de désespoir, chants d'allégresse, tout prend des ailes pour monter jusqu'à lui. La plante cherche la lumière, et comme l'enfant lui-même, l'animal à sa naissance soulève sa tête et pousse vers le ciel son premier bruissement.

Peut-être notre monde ne sera-t-il jamais assez pur pour n'avoir plus besoin d'être régénéré par un enseignement de morale plus élevée, qui ravive celle dont notre libre arbitre a laissé le foyer s'éteindre en nous. Mais ces intermédiaires inévitables seront alors les auxiliaires et non

plus les maîtres de nos âmes...

– Je t'avoue, interrompit la jeune fille que je ne songeais point à tout cela. Je voyais cette foule agenouillée, ce pontife qui bénissait l'univers au nom de l'Éternel, je croyais voir Dieu lui-même, et j'admirais émue et tremblante à la fois.

– Cela devait être ainsi, reprit Paul. Tu étais une enfant, et ces pompes extérieures et mondaines sont faites pour les enfants. Mais le penseur hésite, cherche et ne retrouve plus le fils du charpentier de Nazareth derrière ce faste plus que royal, derrière cette hermine, ce velours, cette soie, cette pourpre et ces dentelles, cet or et ces pierreries qui ruissellent et s'étalent sur la tête, sur les épaules et sur la poitrine de ces vieillards que l'esprit du siècle entraîne malgré eux vers un luxe insensé.

Nous sommes bien jeunes encore, l'Église revendique le droit exclusif d'être notre mère et notre nourrice ; elle nous berce et nous endort entre ses bras ; elle prolonge autant qu'elle peut notre enfance. Mais l'enfant fait ses dents, et déjà il mord sa nourrice. C'est que l'heure est arrivée où il lui faut des aliments plus substantiels. Mais quelle est la mère, même la meilleure, qui ne regrette pas que son enfant lui échappe ? Il doit devenir un homme, cependant, la nature le veut et l'inévitable progrès le commande.

– Il se peut que tu dises vrai, Paul ; mais tant de lumières à la fois éblouissent mes yeux, et j'ai besoin de méditer en moi-même toutes ces choses avant que mon esprit les admette. Nous pensions avec les idées que l'on nous avait apprises, et notre émotion était sincère. Nous venions de loin, nous avions hâté le pas pour assister à cette solennité que chaque année ne voit qu'une fois, et pour prendre notre part de la bénédiction du Saint-Père.

Un soleil splendide éclairait cette scène et brûlait les pavés de la place, en même temps qu'il échauffait l'atmosphère de ses rayons, dont pas un nuage ne voilait l'ardeur.

Lorsque tous les fronts se relevèrent mon père demeura immobile. Hélas ! La mort l'avait saisi au milieu de sa prière, et cet homme jeune encore, tout à l'heure plein de force et de vie, dont le cœur débordait d'amour pour sa femme et pour son enfant, cet, homme n'était plus qu'un cadavre.

Ma mère se précipita sur ce pauvre corps inerte en poussant des cris affreux. L'excès de sa douleur me fit entrevoir le malheur qui venait de nous frapper tous ; car moi, je ne savais pas ce que c'était que la mort.

Ce lien brisé, notre petite société ne fut pas dissoute, et je compris tout ce qu'il y avait d'abnégation et de dévouement parmi ces pauvres déshérités d'ici-bas, qui vivaient d'air pur et de liberté plutôt que de pain et de nourriture matérielle. Mon père les avait dirigés, avait fait prospérer la modeste colonie. Lui mort, c'était la direction qui faisait défaut, la tête qui manquait au corps affaibli qu'elle devait conduire. Mais, gais compagnons, ils demeurèrent auprès de nous, protégeant notre faiblesse, relevant le courage de ma mère, partageant nos misères et nos fatigues, et paraissant les alléger de tout le poids qu'ils en prenaient.

Là, je pus voir la réalité de ce que tu me disais tout à l'heure, et mesurer quelle force naît de l'union des plus faibles mêmes, lorsque la fraternité les unit. Sans eux, sans leur secours, un passant nous eût ramassées toutes deux, ma mère et moi, à la première étape, brisées de fatigue et mortes de faim, pour nous donner une place dans le cimetière où viennent aboutir toutes les choses de ce monde.

La misère pesa sur nous d'un poids inaccoutumé. Moi, je n'en souffris pas. Protégée par le souvenir de mon père, le dernier haillon et le dernier morceau de pain furent toujours pour moi. Mais les autres !... Il fallut, tendre la main, parfois pour demander, mais plus souvent pour prendre...

Un voile de tristesse inconsolable s'était répandu sur les traits de ma pauvre Louisa. Elle souffrait dans le présent, mais sans doute l'avenir surtout l'épouvantait. De Rome, nous fûmes à Pise, puis à Livourne. Nous quittâmes enfin l'Italie pour aller visiter la patrie allemande, où la voix de son Wilhelm adoré l'appelait peut-être vers sa terre natale.

Ma mère chanta sa tristesse pour avoir du pain. On dit que la musique est une langue qui traduit aussi naturellement la douleur que la joie. Ceux qui disent cela n'ont jamais pleuré, sans doute, ils ne savent pas ce que c'est que de chanter quand le cœur saigne, de chanter pour le plaisir des autres, pour faire argent de ses larmes, et battre monnaie avec son désespoir !

Les autres chantaient aussi ou jouaient de quelque instrument. D'autres faisaient des tours et m'enseignaient la gymnastique, pour laquelle – dois-je le dire ? – je montrais de rares aptitudes. Le danger m'excitait, et je m'enivrais des bravos de la foule, lorsque je voltigeais dans les airs sur un trapèze élevé, ou lorsqu'avec le secours de mes seuls poignets, je grimpais comme un jeune chat jusqu'à l'extrémité de la corde nouée.

La beauté de ma mère était devenue plus touchante, son succès restait le même, mais le public auquel nous nous adressions avait à peine le nécessaire, et, riches d'applaudissements, nous demeurions pauvres de bien-être.

Nous visitâmes Strasbourg, et nous voulûmes traverser la Prusse, puis la Belgique, avant de rentrer en France.

Une chose m'étonnait, que je ne comprenais pas. Il fallait surmonter des difficultés pour quitter une ville ou pour y pénétrer ; elles devenaient plus grandes, dès qu'il s'agissait de passer d'un pays dans un autre. On nous accueillait avec hésitation, et, en multipliant sous nos pas les obstacles, on rendait presque inévitables ces larcins qui justifiaient ensuite la défiance qui nous entourait. Je voyais la fraternité parmi nous, pauvres parias ; mais si nous étions des frères unis, tous les autres étaient des frères divisés. Il semble que l'on veuille chicaner aux misérables jusqu'à l'air qu'ils respirent, et que les peuples se soient parqués entre des frontières pour pouvoir se dire ennemis et se déchirer, comme les voisins s'enferment entre des murs et des fossés pour se faire des procès sur leurs limites. L'homme amoindrit son héritage, sans songer qu'il rétrécit en même temps son cœur, et le plus libre s'emprisonne à plaisir derrière les murailles les plus élevées.

– Va, ma chère bohémienne, interrompit Paul en souriant, ton instinct te fait deviner la loi de Dieu, en même temps qu'il repousse celle des hommes, qui a sa raison d'être, cependant, et qu'il faut respecter. En se perfectionnant, elle se rapprochera du code divin ; mais si nous devons travailler sans relâche à faire advenir le royaume de Dieu sur la terre comme au ciel, notre devoir est d'obéir aux lois tant qu'elles existent. Vous viviez en dehors de ces lois, et la société voyait en vous des ennemis.

– Nous étions dans le nord de la France, reprit Émilie, et nous y restâmes, faute de pouvoir retourner dans notre chère et lointaine patrie. C'était l'hiver, de nouvelles souffrances nous étaient réservées. Nos pauvres costumes d'Italie, où l'on a à peine besoin d'être vêtu, tombaient en lambeaux et ne nous défendaient plus contre les atteintes de la bise glacée.

Il arrive, dans cette existence précaire, des événements qui comptent à peine pour les autres, mais qui sont mortels pour nous. Je vois encore, au milieu de la place de je ne sais plus quelle ville, les beaux bras de ma mère, que le froid marbrait de taches violettes, laisser échapper sa harpe, qui se brise en tombant sur le pavé. C'était notre gagne-pain qui s'anéantissait, et le gémissement des cordes rompues trouva un écho dans le cœur de chacun de nous.

Pour la remettre en état, un luthier nous demanda une somme qui avait été bien rarement à notre disposition, même aux jours de notre prospérité, lorsque mon père était avec nous. Il y fallut renoncer. Le brave Antonio, qui avait pris la direction de notre petite troupe, rassembla les débris de ce compagnon de nos misères, j'allais dire de ce confident, des douleurs de ma Louisa chérie, et nous en fîmes le dernier feu autour duquel je devais m'asseoir avec eux.

Les cordes se tordaient, pétillaient et semblaient se plaindre au milieu de l'être improvisé. Ma mère demeurait morne et glacée, sans gémissements, sans larmes, mais mortellement frappée au cœur. C'était le témoin des plaisirs enfuis qui disparaissait à son tour, emportant jusqu'au souvenir des heures joyeuses d'autrefois, pour ne laisser que le regret dans le passé, l'inquiétude poignante dans le présent, la misère dans l'avenir. Cette harpe accompagnait, sa

voix lorsque mon père l'avait vue pour la première fois, lorsqu'il l'avait aimée et qu'il avait associé sa vie à la sienne. Lui seul la portait sur ses épaules dans nos courses aventureuses. Déjà ma mère m'enseignait à promener mes petits doigts sur ses cordes sonores...

De tout cela, il ne restait plus qu'une pincée de cendres qu'un coup de vent dispersa loin de nous.

En perdant sa harpe, ma mère perdait plus de la moitié d'elle-même. Il fallut chanter sans instrument, sa voix se glaçait dans son gosier, le chagrin sillonnait son visage de rides précoces, elle voyait s'effacer et disparaître tout ce qui jusqu'alors avait soulevé des sympathies sur son passage...

Notre jeunesse et notre beauté, c'est notre richesse, à nous autres pauvres femmes errantes, et la vieillesse dans la misère repousse et perd jusqu'à sa dignité.

Chapitre IX

– Nous venions de passer la nuit dans une misérable auberge de village, poursuivit Émilie. Tous étaient sortis, croyant nous avoir laissées endormies, et respectant notre sommeil. Je m'éveillai : ma mère était froide à côté de moi. Mais depuis quelque temps le froid était une souffrance qui déjà n'était plus nouvelle pour nous. Je pressai mon pauvre petit corps contre le sien, comme pour le réchauffer ; je pris ses mains dans les miennes, j'appuyai ma joue contre son visage. Toujours elle demeurait froide et ne voulait pas se réveiller.

Bientôt une sorte de frayer vague s'empara de moi, et je me mis à pleurer.

Antonio vint nous rejoindre. Il souleva l'un des bras de ma Louisa chérie, approcha son oreille de ses lèvres, et une larme se détacha de ses yeux. Il me prit ensuite doucement pour m'arracher de ce lit, et me dit :

– Pleure sur toi, ma pauvre Fauvette, mais non pas sur elle ! Ta mère a cessé de souffrir, elle est allée rejoindre ton père !

Nous n'étions plus que cinq. On vendit encore quelques hardes pour la faire enterrer. Je suivis les autres. Un cimetière s'ouvrit devant nous. Dans un coin, on avait creusé un trou profond. Des hommes y descendirent le corps de ma mère, puis on rejeta dessus de la terre. C'était à la fin de l'hiver, il tombait une pluie fine mélangée de flocons de neige qui fondaient à mesure, de sorte que cette terre que l'on jetait sur elle était tout humide et toute glacée...

Émilie s'arrêta, et un sentiment de vive terreur se peignit sur son visage.

Paul devina sa pensée.

– Tu as peur, n'est-ce pas, lui dit-il, et cette pensée de décomposition te révolte et t'épouvante à la fois ?

- Oh ! Paul, Paul, sauve-moi ! s'écria-t-elle en cachant sa tête dans la poitrine du jeune homme.

Ils me rendront folle, vois-tu, à me parler toujours de la mort. Oh ! Je veux vivre, moi, vivre maintenant surtout que tu es mon frère et que tu me rends ma famille perdue. Oublie ce nom qu'ils m'ont donné et qui n'est pas le mien. Appelle-moi Fauvette, rends-moi mon passé, afin que je croie à l'avenir !...

– Oui, pauvre sœur, ma Fauvette chérie, car tu es innocente et pure, harmonieuse et charmante comme cette gracieuse petite créature du bon Dieu dont tes parents t'avaient donné le nom, n'en ayant pas même un à eux qu'ils pussent te laisser comme leur seul héritage.

La mort, c'est l'ouvrière impatientement attendue qui t'apporte une robe neuve et bien plus belle, à la place de la robe usée que tu quittes. Que t'importe si de cette défroque abandonnée il sort des milliers d'êtres inférieurs qui, eux aussi, subiront leurs transformations, mais pour progresser toujours ? Vois seulement ce qui est émané de Dieu et y retourne, ce souffle inspirateur, l'âme immortelle, ce tout inanalysable, ce rien qui compose la vie, et, sans s'éteindre jamais, va se renouveler incessamment dans d'autres corps meilleurs ou plus imparfaits, suivant ce que nous avons faite ici-bas...

Qu'est-ce donc que la beauté réelle et impérissable, si ce n'est le rayonnement de l'intelligence dont, toutes les impressions se traduisent sur notre visage pour lui donner, non la physionomie du moment, mais la physionomie durable, toujours belle quand elle reflète une belle âme ?

Brillant papillon pour lequel les fleurs secrètent un miel embaumé dans leurs calices mystérieux, tu regrettes la sombre dépouille de la chrysalide qui t'emprisonne pour te condamner à une existence inférieure ! Prête à t'envoler dans les airs, tu pleures le temps où tu rampais !

– Ainsi, Paul, la mort ne ferait que nous prêter ses ailes pour prendre à chaque fois un

nouveau vol Vers Dieu !... Ne t'irrite pas si j'hésite à comprendre et à croire, car ce sont là des miracles non moins incompréhensibles que ceux que je lis dans les livres saints.

– Ils sont de tous les jours et de tous les instants, car la vie et la mort sont les miracles de la progression de l'humanité. À la mort, les organes usés ont besoin de repos, le corps tombe en poussière et semble s'anéantir pour rendre à la nature les éléments dont se constituent à l'infini les êtres qui se succèdent. Mais la vie renaît de la mort, et quand le souffle a fui de ce corps éteint, c'est pour aller redonner le mouvement, sur une autre planète, à un être qui doit apporter sa part au progrès qui se fait en nous, en dehors de nous, et par nous, dans cette succession de vies différentes.

Non, la mort n'existe pas et il n'est pas un atome dans l'univers qui ne témoigne en faveur de la vie, pas un atome qui ne soit un monde d'où la vie s'élançe à flots.

Vois ce rocher sur lequel ton bras est accoudé. Quelques lichens que la rosée des nuits humecte et que les feux du jour réchauffent en passant trouvent moyen d'y croître, malgré tout. Vois cette mousse sur laquelle tu es mollement assise. Eh bien, ces mousses et ces lichens si chétifs sont un emblème de protection : ce sont, d'immenses forêts vierges sous l'abri desquelles des multitudes d'êtres animés perpétuent l'existence que Dieu leur a départie.

Si légère que soit ta démarche, Ô ma belle Fauvette, et si petit que soit ton pied d'enfant, tu les écraserais par milliers à chaque pas que tu fais, si cette inextricable et puissante végétation ne venait amortir le poids de ton corps. Quand la nuit aura pleuré ses larmes fécondes sur elles, ces mousses redresseront leurs têtes un moment courbées, et la trace de ton passage aura disparu.

Regarde le sombre hiver, cette saison de mort de la nature, il proteste encore, il témoigne en faveur de la vie.

Cet ellébore-rose-de-Noël, ce perce-neige, pourquoi s'épanouissent-ils au milieu des frimas ? Ce crocus, pourquoi étale-t-il sa fleur hâtive, sans s'inquiéter si sa feuille ne se montrera qu'au printemps suivant ? Pourquoi la violette embaume-t-elle sitôt l'atmosphère ? C'est pour nous dire : la nature n'est qu'endormie, elle travaille au renouvellement de la vie sous son blanc linceul de neige. Au premier rayon de soleil elle fera reparaitre en tous lieux la fraîcheur, la couleur, le parfum.

Écoute les récits de ceux que tourmente le besoin de passer d'un climat dans un autre. Ils te diront que dans ce même temps où la terre dépouillée paraît anéantie autour de nous, la vie respandit ailleurs, la rose s'épanouit, le camellia fleurit, le cactus expose aux regards ses pétales de pourpre et d'or.

Voyager, c'est retrouver en tous lieux la nature éternellement jeune et féconde, c'est, courtisan infatigable, poursuivre la beauté sous toutes les latitudes, non pour la posséder seul, mais pour la faire briller devant tous les yeux charmés ; c'est enrichir sa patrie de toutes les choses belles ou utiles, après avoir déposé ailleurs le tribut de ce qu'il y a de meilleur chez nous ; c'est rapprocher par un lien d'harmonie universelle des frères que la distance sépare.

Oh ! Ne raillons pas ces aspirations vers les patries lointaines ! C'est le génie même de la fraternité qui guide et soutient, dans leurs courses périlleuses, ces hardis explorateurs, ces grands universalisateurs qui, en attendant de plus longues migrations, s'en vont découvrant partout, pour nous révéler ses mystères, l'éternelle vie que Dieu a semée en tous lieux !

Il a multiplié à dessein nos besoins, nos désirs et nos appétits, qui croissent à mesure que nous nous élevons, et il a voulu que, pour y satisfaire, nous fussions obligés d'aller emprunter jusques dans d'autres hémisphères les productions qu'il a accordées à nos frères. Ce n'est pas dans les institutions humaines qu'il faut aller chercher les origines de la loi du libre échange ; elle est d'instinct et de droit naturel, c'est le code commercial du cœur.

Ainsi Dieu a établi partout la fraternité, et resserré en tous lieux les liens de la solidarité humaine. Nous sommes tous, au même titre, membres de la grande famille, puisque nous sommes tous les descendants des premiers hommes créés, et que la vie que nous avons reçue

de nos aïeux, nous la leur rendrons un jour. Que nous quittions ce monde ou que nous y demeurions, peu importe. Les mondes sont infinis. Mais en quelque lieu que nous soyons de l'univers, nous nous tenons par des liens mystérieux et sacrés qui nous rendent solidaires les uns des autres, et nous récolterons fatalement la moisson de bien ou de mal que chacun de nous a semée derrière soi avant de partir pour le grand voyage.

L'enfant qui naît apporte son germe de progrès, l'homme qui meurt laisse sa place pour qu'après lui le progrès s'accomplisse, et qu'il aille continuer d'y travailler lui-même, en apportant ailleurs, et chez un autre être, son âme perfectionnée.

À quoi bon s'appesantir sur les résurrections partielles, quand, à chaque seconde de l'existence des mondes, il y a des milliers de résurrections ? C'est par la mort qu'elles s'accomplissent, car elle n'est rien que le renouvellement sublime et l'éternel rajeunissement de l'être en quête de l'œuvre providentielle à accomplir dans un avenir et dans des conditions plus favorables.

Observe le malade autour du lit duquel se presse une famille éplorée. Il parle, il respire, il pense ; puis un dernier souffle s'échappe, et tout paraît fini. Il reste tiède pendant quelques instants, ce pauvre corps ; pour ceux qui l'entourent, rien n'est changé dans les apparences extérieures, et pourtant quelque chose est parti de lui. Cette chose, c'est la vie même, c'est-à-dire la pensée, l'être moral et physique à la fois. C'est l'âme enfin, cette partie immatérielle, qui s'en va reprendre d'autres organes rajeunis, une autre forme, un autre corps, reconstituer la vie chez un être qui apportera peut-être, par le souvenir persistant des choses autrefois apprises, de nouvelles connaissances chez un autre peuple.

Nous mourons enfants, parce que les circonstances ne nous eussent pas permis d'accomplir une mission utile ici-bas, et qu'il vaut mieux en aller chercher de plus favorables ailleurs. Nous mourons vieillards, parce que notre intelligence épuisée, fanatique admiratrice du passé, se dresserait comme un obstacle devant toutes les nouveautés utiles, et que nous ne pouvons plus rien donner à la terre, que nos corps dont elle a besoin et qu'elle réclame. Car, je te l'ai dit, la mort, c'est le dévouement au progrès.

Ceux à qui tu dois le jour ont expié dans cette vie les fautes d'un passé mystérieux. Ils ont souffert, mais souffert courageusement. Ils étaient bons, puisqu'ils t'ont faite bonne. Le Dieu d'amour et de miséricorde avait besoin d'eux, sans doute, pour une mission plus importante dans un autre monde. Il les a appelés à lui : leur accordant ainsi le salaire mérité avant que la journée fût finie tout entière.

Les esprits timides localisent leur douleur ; ils ont besoin, pour converser avec l'être aimé, d'aller pleurer sur sa tombe, comme s'il était là, sous cette petite motte de terre...

– Oh ! Paul, interrompit Fauvette avec un sentiment de tristesse et presque de reproche, ne faut-il donc pas aller prier sur la dernière demeure de ceux qui ne sont plus ?

– Tu saisis mal ma pensée, sœur chérie, car il y a, au contraire, dans cette vénération qu'inspire la tombe quelque chose de grandiose qui nous saisit et nous élève en même temps.

Oui, certes, respect à ce corps qui a abrité une âme, respect à ces os qui ne sont enfouis là que pour reformer d'autres êtres, et qui, par les arômes qui se dégagent d'eux, aident, dans la partie matérielle et créatrice de l'homme, à la reproduction de l'espèce humaine dans la large mesure qui lui est assignée. Car entends bien que, par espèce humaine, il faut, comprendre tout ce qui a vie ici-bas, tant tout se tient, et, par une sorte d'échelle aux degrés infinis, s'élève à l'unité, but, terme et limite que doivent atteindre nos efforts.

Remercions donc ce doux gazon qui reverdit et fleurit sur ces tombes, et, qui empêche l'homme de s'abîmer dans la pensée de l'anéantissement, puisque la vie reparait sur cette demeure de la mort, que ces plantes à leur tour ont leur vie, leur jeunesse et leur fin pour faire place à d'autres existences qui viendront rajeunir et faire reverdir continuellement l'impérissable univers.

Gardons-nous de matérialiser nos affections. Ceux qui ne sont plus sont toujours ; ils vivent,

mais dans nos cœurs, et ce n'est pas ce qui reste d'eux dans leur bière qui mérite nos regrets ou qui doit survivre dans nos souvenirs.

Quand nous voyons les robes de nos grand-mères, alors qu'elles étaient jeunes et belles, et qu'on les aimait, nous éclatons de rire en présence de ces costumes étranges dont la tyrannie de la mode les contraignait de s'affubler. Hélas ! Nous reculerions d'horreur, d'épouvante et de dégoût, si ceux que nous pleurons sortaient de la tombe où nous sommes agenouillés, pour s'offrir à nos regards. Aussi, crois-moi ne voyons ni les attifements de nos ancêtres, ni les squelettes de ceux que nous avons aimés, si nous voulons leur conserver nos respects et nos affections. C'est un paganisme grossier, que ce culte qui s'adresse à de tristes enveloppes que les vers attendent pour en refaire de nouvelles vies.

On n'aime pas les méchants et l'on se hâte de les oublier. Élevons donc nos espérances vers ces patries meilleures où nous attendent et nous appellent ceux-là seuls dont la mémoire est demeurée jeune et vivace au milieu de nos regrets. Là, nous les retrouverons pour recommencer avec eux des existences plus heureuses, plus perfectionnées, qui nous feront monter d'un pas toujours plus rapide vers les séjours bénis où le domaine du mal s'amointrira sans cesse devant nous.

Ils tiennent, encore le bout d'une chaîne mystérieuse qui entre en vibration dès que l'autre extrémité est touchée. Entre les amis disparus et nous, l'amour se continue, et l'amour, c'est la vie. Ils vivent donc en nous, comme nous vivons en eux ; ils viennent, parfois remplacer notre pensée hésitante par la leur, et nous envelopper de leur esprit, toutes les fois que cela est nécessaire pour notre direction morale.

– Hé quoi ! demanda Fauvette, faut-il donc croire aux rêveries des illuminés, au démon familier de Socrate, comme aux voix qu'entendait Jeanne d'Arc, et où poser la limite entre la réalité et l'illusion, entre la vérité et le charlatanisme ?...

– Beaucoup se sont trompés de bonne foi, reprit Paul. Non, les esprits n'ont pas de voix n'ayant pas de corps, et ils ne viennent pas parler à leurs frères. Mais lorsqu'il existe entre eux une sympathie complète, ils prennent en quelque sorte pour un moment leur place, ils se substituent à eux, ils sont en eux. S'ils nous parlent, c'est avec la voix de notre conscience mise en éveil. Purifiés et meilleurs, ils ne nous apportent que des choses pures, dégagés qu'ils sont de toute partie matérielle comme de toutes les mesquineries de notre pauvre existence. Ils nous inspirent toujours dans le sentiment qu'ils avaient dans ce monde, mais dans ce sentiment débarrassé de tout alliage. Ils valent mieux, ayant passé par la purification.

Les choses personnelles à eux dans les mondes qu'ils habitent, ils ne viennent pas nous les dévoiler. Ceci est le grand secret de la mort, qu'il ne leur est pas permis de divulguer aux hommes.

Mais ils comprennent mieux que nous ne le faisons le but de l'existence. Le progrès terrestre, notre mission à remplir, le bien à faire les préoccupent ; ils se plaisent à nous aider dans notre tâche, et ils ne nous appellent pas auprès d'eux tant qu'elle n'est pas accomplie.

Il n'est pas donné à ceux qui n'auraient que du mal à nous faire ou à nous apprendre de pouvoir se personnifier en nous. Ils restent dans les mondes inférieurs où ils ont à expier leurs fautes.

C'est par une attention de la Providence, qui régit toutes choses, que nos amis disparus viennent nous seconder plus efficacement qu'ils ne faisaient autrefois. Il leur reste encore une part d'eux-mêmes à donner ; ils nous l'apportent, en nous laissant croire que nous l'avons obtenue par notre seul labeur personnel.

Ils sont, au vrai, les saints que nous devons prier et qui intercèdent pour nous. Auprès de Dieu, notre voix est écoutée ; auprès de ceux que nous aimons, il en est de même. Seulement, Dieu ne nous accorde pas toujours ce que nous lui demandons, quand cette chose ne doit pas nous être dévolue, et ceux qui habitent les régions supérieures ferment aussi parfois l'oreille à nos demandes indiscretes.

Ce n'est jamais pour des intérêts matériels qu'ils descendent en nous. Ils nous inspirent, soit pour nous aider dans les luttes difficiles de l'existence, soit pour nous faciliter notre guérison ou celle des êtres qui nous sont chers.

– Oui, dit la jeune fille, tu élargis devant moi l'univers et tu grandis à mes yeux l'idée de l'Éternel. Pourquoi faut-il que l'enseignement du passé lutte en moi contre des croyances si belles, si consolantes, et comment empêcher le doute de venir assiéger mon esprit à l'instant du passage redoutable où toute erreur a des conséquences qu'on ne peut plus réparer ?

– Dieu l'écarte de sa main, car déjà, à ce moment suprême, l'âme converse avec lui, et récompense ou châtiment commencent sur cette terre pour se continuer sur une autre. La couche d'agonie du juste est semée de roses : c'est le repos après les jours d'épreuve, et le dernier soupir du mourant est à peine perceptible, comme le premier souffle de l'enfant qui naît. C'est que sommeil ou réveil, mort ou naissance ne sont qu'une même chose, une transition semblable, un accident prévu, et qui n'a rien qui doive surprendre ni effrayer.

Plus tard, sois-en sûre, nous mourrons sans secousse, comme nous naissons sans en avoir conscience. Il n'y aura plus de souffrances à redouter, la douleur, matérielle ou morale, n'ayant plus sa raison d'être lorsque nous serons élevés au complet développement des facultés mises en nous par le Créateur.

Il y a aujourd'hui, pour tout être, une heure sombre et solennelle pendant laquelle l'âme, éclairée déjà des lueurs rayonnantes qui environnent le Dieu devant lequel elle va comparaître, et dégagée des sophismes ou des intérêts grossiers qui troublaient son jugement, embrasse d'un seul coup d'œil toute sa vie passée, apprécie les fautes commises, et, selon qu'elle a bien ou mal fait, voit clairement qu'elle va monter ou descendre, et là est le commencement de sa récompense ou de sa punition.

Puis tout s'évanouit et disparaît. L'âme fatiguée se repose un moment, et, ayant bu l'oubli de ce passé irréparable s'éveille à une vie nouvelle, pure, comme tout ce qui vient de Dieu, et recommence, fortement appuyée sur les trois vertus qui nous soutiennent dans cette marche à travers les mille transformations de l'existence : la Foi, l'Espérance, la Charité.

La Foi n'est pas un vain enseignement des religions humaines. Tout être créé porte ce mot sublime, ce rayonnement de vérité profondément gravé dans son esprit, dans son cœur, dans son âme. La Foi, c'est la croyance innée en un être supérieur qui nous régit et nous guide, et c'est aussi la croyance en nous-mêmes; c'est cette force irrésistible qui nous soutient, nous pousse en avant, et nous crie que le souffle de vie qui nous anime ne quittera cette terre que pour aller accomplir ailleurs une destinée nouvelle.

L'Espérance, qui trouve son analogie dans les tendres sentiments du cœur, comme la Foi trouve la sienne dans l'âme morale, l'Espérance ne s'apprend pas non plus, elle préexiste en nous, et c'est par elle que, lorsque nous souffrons, nous portons nos regards vers les mondes meilleurs qui nous sont réservés.

Car l'homme, en se perfectionnant sans cesse, s'élèvera à l'unité. Dieu est suprêmement bon. Chacun de ses enfants, eût-il été mille fois coupable, se régénère, espère en lui, aspire vers lui. Toute amélioration obtenue sur nous-mêmes nous est comptée, et par la série successive des générations, nous méritons d'être pardonnés. Si ce travail intime ne se fait pas, nous reculons pour retomber dans ce que l'on est convenu d'appeler le purgatoire, où nous sommes soutenus par une espérance prochaine, ou bien même jusque dans l'enfer, où l'espérance disparaît presque à nos regards, perdue dans un lointain obscur.

L'Espérance crie et proteste de toutes ses voix contre la désolante philosophie du néant. Hé quoi ! Trente années d'existence suffiraient à ces aspirations infinies qui sont en nous ? Dieu nous eût donné de porter vers le ciel un regard d'incessante convoitise, il eût peuplé l'espace de ces astres sans nombre que nous avons soif de connaître, et qui semblent nous appeler, tant la loi d'attraction qui les régit est la même à laquelle nous obéissons, et notre destinée devrait s'accomplir tout entière sur cet atome terrestre, et tout serait fini entre la mère et son enfant

qu'elle voit expirer après quelques heures d'existence !...

Non, cela ne peut pas être, cela n'est pas. La bonté intelligente et suprême nous a créés tous pour le bonheur, dont nous pouvons hâter ou retarder l'avènement par le travail qu'il nous faut exécuter sur nous-mêmes comme sur tout ce qui nous entoure. Ce monde est dur pour la créature humaine. Mais Dieu a écrit dans son cœur le mot de rédemption : Espérance !... Ici la douleur, là la joie. Espère, frappe, demande, et il te sera accordé.

Arrière donc la mort et le néant, place à la vie, à l'éternelle jeunesse et à l'éternel rajeunissement ! Tout renaît, tout se succède, tout revient à son heure, amélioré, perfectionné par le labeur de nos mains, de notre cœur ou de notre cerveau. Le travail est la grande loi, le commandement souverain ; le travail en nous, hors de nous. Par lui, nous sommes les maîtres absolus du monde. La vapeur a dompté l'océan, et le génie des inventeurs n'a plus qu'un pas à faire pour que l'atmosphère nous appartienne. L'animal obéit dès que la domestication cesse d'être inintelligente et brutale. La plante obéit quand la culture commande. L'églantine des haies devient la rose des jardins, le potager emprunte aux broussailles le chardon lui-même pour en faire l'artichaut savoureux, le blé succède à l'ivraie, et le froment confié à la terre produit cent grains pour un. Le chien nous donne le troupeau, le cheval nous donne la charrue, la famine disparaît, et la vie fait reculer la mort devant elle.

Fille de l'enthousiasme et citoyenne des mondes qu'elle traverse en vue du bien à faire, sans s'inquiéter si elle en sera récompensée jamais, la Charité, comme ses deux sœurs divines, n'a pas attendu les prescriptions de la religion pour parler aux cœurs des mortels.

Le bonheur est le but unique, le but légitime de la vie. Mais à mesure que nous cherchons à le réaliser, nous voyons plus clairement que nous ne pouvons rester étrangers à rien de ce qui se passe autour de nous, que nous souffrons des tortures de nos frères, que la misère qui nous entoure est un danger et une menace pour tous, que l'harmonie universelle qui nous bercerait au sein d'une félicité complète ne peut exister au milieu des discordes sans nombre d'une société basée sur l'injustice et l'inégalité entre les hommes.

Aussi, la Charité, c'est le progrès même. Sans tenir compte des obstacles, nous marchons résolument en avant, parce que nous comprenons que toute grande amélioration nouvelle diminue le règne du mal et ajoute au bien-être de tous. Il n'est point d'idée généreuse qui ne nous trouve prêts à combattre pour elle, en dépit des enseignements du passé qui nous crient que l'histoire de tous les bienfaiteurs de l'humanité n'est qu'un long martyrologe. Nous gravissons notre calvaire à leur suite, sachant bien que tout n'est pas fini avec cette vie, que rien de ce que sème la main ou le cerveau de l'homme n'est perdu, et que nous reviendrons un jour prendre, bonne ou mauvaise, notre part de la moisson que nous aurons préparée.

– Comme tout ce que tu me dis est beau, rayonnant, facile à pratiquer, mon Paul ! s'écria l'orpheline. La vertu, que l'on me montrait si triste, presque impossible à pratiquer, hérissée de renoncements, de sacrifices et de dévouements, c'est au nom même de l'égoïsme, et pour ma propre satisfaction que tu me fais désirer d'en accomplir tous les devoirs ! Grâce à toi, je puis aimer tout le monde, sans m'enquérir si la foi des autres est celle que l'on m'a enseignée. Dieu n'a plus d'ennemis parmi les hommes, et les peuples dont les croyances restent en arrière sur les nôtres sont les frères punés, les enfants de la grande famille, que les aînés doivent instruire et non persécuter.

– Chacun devrait penser et agir ainsi, reprit Paul. Le fanatisme, la superstition, l'intolérance ressemblent à la religion comme la débauche ressemble à l'amour. Dans les mondes plus rapprochés de Dieu, les âmes purifiées n'entravent point l'essor de leur charité, n'obscurcissent point leur foi derrière des dogmes insensés et jaloux, appris, commentés, imposés par de faux docteurs.

L'âme demande et cherche son développement ; il faut le lui donner, et si nous restons stationnaires, nous manquons aux préceptes de Jésus-Christ, qui est la lumière dans tout son éclat le plus splendide. L'obscurité vient de Satan, et l'enfer est un lieu de ténèbres.

J'aurais encore plusieurs choses à vous dire, répétait sans cesse à ses disciples le Maître inspiré. Mais vous ne pourriez les comprendre présentement. Mais quand l'esprit de vérité sera venu, il vous fera entrer dans toutes les vérités, et il vous annoncera les choses à venir. » Il y a donc beaucoup encore à apprendre, à étudier, à chercher, puisque c'est la condition pour trouver. Et qui donnera l'interprétation vraie de la parole divine ? Le savoir ou l'ignorance ? L'esprit ou l'ineptie ?...

Lorsqu'elle se comprend et qu'elle demeure véritablement religieuse, l'âme tient le flambeau qui éclaire le cœur et l'esprit pour les guider dans les voies larges et droites du progrès.

Le monde, à mesure qu'il s'éclaire, a besoin de plus de lumière encore. Un fanal ne suffit plus : déjà il faut l'électricité, ce soleil de la nuit allumé par l'intelligence humaine.

Le royaume du ciel appartient aux simples. Mais la simplicité n'est pas l'ignorance. L'unité est simple, et cependant on n'y atteint qu'au prix des plus énergiques efforts et après avoir franchi des milliers de degrés intermédiaires.

L'ignorance est maudite de Dieu, parce qu'elle nous fait mépriser les biens qu'il a prodigués en tous lieux pour notre usage. C'est notre récompense d'ajouter à notre bonheur ici-bas en les exploitant. Que de choses inconnues nous découvrirons un jour ! Elles sont là, attendant que l'homme, en s'éclairant en davantage, vienne les prendre pour les transformer suivant ses besoins.

Dieu n'eût pas créé tant de richesses, que notre terre, ainsi que toutes les autres, renferme au fond de ses entrailles, pour nous condamner à mourir de faim, comme des avarés, sur des trésors stériles.

Les ignorants y plaçaient l'enfer. La science l'en a chassé ; elle a éteint ses flammes, et aujourd'hui, grâce à elle, il n'a plus ni feu ni lieu. Là est le paradis, au contraire, puisqu'il est un séjour bienheureux, et que plus nous saurons élargir et creuser les sources de richesses qui arrosent cet Éden, plus le bien-être en découlera pour tous et pour chacun.

– Oh ! Comme cela me fait du bien de t'entendre parler ainsi ! reprit la jeune fille. En t'écoutant, mes terreurs se dissipent, mes doutes s'effacent, mes révoltes s'apaisent, et je me sens devenir meilleure en me trouvant plus heureuse.

Elle fut interrompue par le son éloigné d'une cloche qui arrivait jusqu'à eux. Avec cette mobilité qui est, l'apanage de l'enfance, son visage prit tout à coup une expression de tristesse et d'inquiétude.

– C'est la cloche du château ? demanda Paul.

– Hélas ! Oui, et il faut que je te quitte. Chez la marquise, c'est comme à l'église, la cloche divise le temps et commande toutes les actions de la vie, sans que l'on ait la peine d'y songer. Elle a au salon, dans sa chambre, dans la salle à manger, partout, pour appeler ses gens, des sonnettes comme celles qu'agitent les enfants de chœur à l'autel pour dire à quel endroit de la prière vous devez être arrivé. Cette fois, c'est l'heure du dîner que l'on sonne ; il faut m'attendre à être encore grondée, car je serai bien en retard.

– Mais que diras-tu pour expliquer cette longue absence ?

– Je ne dirai rien.

– Tu mentiras ?

– Non, je ne mentirai pas.

– C'est-à-dire que tu ne diras rien de faux ; mais tu ne diras pas la vérité.

– Je ne sais pas. Je vais arranger cela en route. Ils ont là-bas des manières de ne pas dire la vérité sans mentir.

– Au fait, la vérité est nue, ce qui est fort malséant, et elle habite au fond d'un puits, ce qui l'exposerait à d'étranges incommodités, si ceux-là même qui l'aiment le plus ne jetaient pas sur ses épaules quelques draperies qui la réchauffent et l'embellissent à la fois, et, au besoin même sur ses bras et autour de son cou des ornements qui la font bien accueillir en tous lieux. Ainsi parée, elle ressemble quelque peu au mensonge, si l'on veut, mais c'est toujours la

vérité.

– Méchant ! Repartit Fauvette d'un air mutin. Mais je veux te revoir, moi ; je veux pouvoir revenir causer avec toi comme aujourd'hui. Et si je leur disais tout, ils trouveraient moyen de m'en empêcher. Car tu reviendras ici, n'est-ce pas Paul ?... Moi je ne sais pas comment je ferai, mais je reviendrai, va ! En nous dirigeant tous les deux toujours de ce côté, nous nous rencontrerons bien quelquefois. Dis, Paul, le veux-tu ?...

– Oh ! Oui, je le veux, et il y aura bien du malheur si tu viens une seule fois à l'ombre de ces saules sans que j'y sois à t'attendre. Va, pauvre fille, continua-t-il en serrant énergiquement ses deux mains dans les siennes, Dieu te pardonnera les petites supercheries auxquelles leur tyrannie te condamne. Nous seuls pourrions faire que ces rencontres devinssent coupables, et je te jure sur la mémoire de nos mères à tous les deux que cela ne sera pas. Moi, je suis libre, et nulle dissimulation ne m'est commandée. Ceux qui font les esclaves sont seuls coupables des tromperies auxquelles les opprimés se voient, contraints d'avoir recours pour conserver l'ombre de leur liberté perdue.

– Oui, ce doit être bon d'être libre pour pouvoir faire tout ce qui plaît aux autres !

– Ton cœur vient de définir la liberté, ô ma sœur inspirée ! Oui, la liberté, c'est la servitude volontaire, l'esclavage choisi, l'asservissement de chacun à tous. La liberté, c'est, pour le vieillard, d'obéir à tous les charmants caprices des petits enfants qui le lutinent; la liberté, c'est pour l'adolescent, de ramper aux pieds de la femme adorée; la liberté, c'est, pour l'homme que dévore une noble ambition, de charger ses épaules d'un labeur de dix-huit heures par jour ; c'est, pour Vincent de Paul, de prendre sur les galères du grand roi les fers du galérien injustement détenu ; c'est, pour Jeanne d'Arc, de se lancer au milieu des bataillons anglais, pressentant déjà la trahison qui se prépare...

– Ne me parle plus, Paul, car je resterais à t'écouter, et il faut que je parte. Adieu ! Mon frère, Adieu !...

Et comme si elle eût voulu s'ôter la possibilité de réfléchir, en même temps qu'elle cherchait à réparer le temps perdu, elle prit sa course en se dirigeant vers la cloche dont le son maudit lui commandait la retraite.

Paul la suivait d'un regard attendri, lorsque, arrivée au tournant de la route, elle s'arrêta et, plaçant ses doigts sur sa bouche, elle lui envoya un baiser d'adieu.

Hélas ! Il changea de nature en chemin, car c'était un baiser de sœur que lui envoyait la naïve enfant, et ce fut un baiser d'amant que Paul reçut sur ses lèvres.

Il lui avait enseigné la raison ; elle, en retour, venait à son insu de lui enseigner l'amour.

Chapitre X

Paul reprit tout rêveur le chemin du manoir paternel. Il s'était laissé aller à railler doucement la jeune fille sur la petite dissimulation qu'elle méditait, et, lui, qui jusqu'à ce jour avait toujours pensé tout haut auprès du comte de Villeblanche, il eut pour la première fois un secret pour son père ; il se tut et ne lui dit rien de cette rencontre qu'il venait de faire. Un sentiment nouveau l'envahissait tout entier ; il éprouvait le besoin de le concentrer au fond de son âme, et il lui semblait que le regard même d'un père souillerait la pureté de cet amour, qui était à lui et que nul ne devait voir encore.

Mais le comte Francis était trop bien habitué à lire couramment dans le cœur toujours ouvert de son fils, pour ne pas s'apercevoir tout au moins du changement qui s'opérait en lui. La gravité de Paul, habituellement enjouée, devenait plus recueillie, et par moments un rayonnement étrange éclatait dans ses regards. Toutefois, fidèle à ses principes, il l'abandonna à la liberté de ses sentiments, et attendit, bien persuadé qu'il lui rendrait avant peu toute sa confiance d'autrefois. C'était un instant de trouble et, d'obscurité, une crise passagère, inévitable peut-être, un premier nuage que le vent des passions chassait devant son soleil radieux ; mais il ne doutait pas que la lumière ne se fit bientôt en lui, et que, se laissant guider par ses instincts, dont rien n'avait jamais faussé la rectitude, tout cela ne dût aboutir à une fin honorable et heureuse à la fois.

Nous savons que Paul croyait fermement à l'influence secrète et salutaire des amis disparus qui viennent parfois, aux heures solennelles de la vie, substituer leur pensée à la nôtre pour guider nos pas en nous montrant la route où nous devons marcher.

– Qui sait, se disait-il, si nos deux mères ne se sont pas rencontrées dans la patrie à venir, et si, nous jugeant dignes l'un de l'autre, elles ne nous ont pas rapprochés pour confondre nos deux existences en une seule, pour faire de moi le sauveur de cette enfant naïve et pure, dans l'âme de laquelle ils font germer la haine au lieu de l'amour, cette sublime destinée de tous les êtres créés ?...

J'obéirai, comme toujours, aux voix d'en haut qui parlent en moi ; je soumettrai le vœu de mon cœur à toutes les objections de mon esprit, et quand ces deux juges auront donné leur avis, ma conscience prononcera et je n'aurai plus qu'à exécuter. Là où la raison est d'accord avec l'enthousiasme, on peut s'abandonner sans crainte à tous ses entraînements, car on marche dans les voies de dieu, qui toujours nous appelle vers le bien.

On comprend que toutes les promenades de Paul eurent désormais pour but les saules du ruisseau sur les bords duquel il avait rencontré Fauvette. Il y accourut dès le lendemain ; mais son empressement ne fut pas récompensé, Fauvette sans doute n'avait pu se faire libre et n'était pas venue. Il s'assit à la place qu'elle avait occupée et se pencha comme s'il eût espéré que cette onde si limpide eût dû conserver l'image qu'elle avait reproduite un moment.

– Hélas ! L'eau s'est écoulée, se dit-il, pour aller se mêler à celle de quelque autre ruisseau du voisinage, entraînées de concert vers le fleuve qui va les mélanger toutes dans le vaste Océan, où rien ne se perd. Les rayons du soleil viennent y puiser des vapeurs qui feront de nouvelles sources et de nouveaux ruisseaux. Quelques principes plus épurés ne reviendront, pas rafraîchir nos campagnes ; ils resteront mollement bercés dans l'éther et s'élèveront vers les atmosphères des autres mondes, auprès desquels ils servent de lien commun avec nous, et peut-être aussi pour consommer avec eux de mystérieux hymens, et, quand le moment sera arrivé, concourir à de nouvelles créations.

Ces ruisseaux ne sont-ils pas l'image de notre existence ici-bas ? Un moment nous avons eu une forme : elle a disparu ; la mort est venue effacer l'image entrevue ; mais rien ne s'égare et tout se retrouve à son heure dans cet immense océan de vie sur lequel flotte éternellement le

souffle de Dieu...

Cinq longues journées s'écoulèrent sans que Fauvette reparût. Paul ne douta pas d'elle un seul instant, mais il maudit les entraves qui la retenaient loin de lui, le monde et ses vaines convenances, qui ne sont le plus souvent que de l'hypocrisie plus ou moins volontairement acceptée.

Il remercia une fois de plus son père d'avoir fait de lui un homme libre.

Enfin, le sixième jour, elle était au rendez-vous, rendue avant lui et l'attendant. Il hâta le pas, et il se préparait à lui tendre ses deux mains, comme il avait fait la première fois. Mais Fauvette se précipita dans ses bras avec une confiance si pleine de charmes, que Paul eût eu bien mauvaise grâce à ne pas approcher ses lèvres de ses deux joues, sur lesquelles la fatigue d'une marche rapide jetait seule un vif incarnat.

– Paul, mon bon frère bien-aimé, dit-elle, il ne faut pas m'en vouloir si je ne suis pas venue les autres jours. Ce n'est pas ma faute, va ! Si tu savais !...

– Ils t'ont encore fait quelque nouveau chagrin ?

– Qu'importe tout cela ! répondit-elle en agitant autour de sa tête les boucles de son abondante chevelure blonde. Je n'y songe déjà plus, puisque te voilà et que me voilà ! D'ailleurs ils croient agir pour mon bien, et je serais ingrate de leur en vouloir. Tu vois, je deviens meilleure depuis que je te connais !...

– Je te rends à toi-même, et tu redeviens ce que tu étais, voilà tout !

– J'ai songé à bien des choses depuis l'autre jour. Je t'en ferai le récit. Mais il faut d'abord que j'achève de te raconter ma vie. Elle est toute vide, et cependant je n'avance guère à te la dire.

– C'est que nous portons les seuls événements extérieurs à l'actif de la vie, sans tenir compte des sentiments. Comme si l'existence du penseur n'était pas plus remplie que celle de l'aventurier !

– Eh bien ! Tout justement, j'étais une aventurière, et tu fais de moi une penseuse.

Dix mois seulement séparèrent la mort de ma chère Louisa de celle de mon père. Je t'avoue qu'il y eut, dans ma douleur, un secret mouvement de reproche, et presque de colère contre Dieu, qui me faisait orpheline si jeune. Pourquoi ne me prenait-il pas, moi qui n'étais qu'une enfant bien inutile, au lieu de ces deux êtres si tendrement aimés, encore dans la force de l'âge, et dont la mort était un malheur pour nous tous ?...

Aujourd'hui, grâce à toi, je n'aurai plus de ces vilaines pensées, et la révoltée d'autrefois se résigne à tout quand tu parles. Oui, je le crois, je le sens, la mort relâche pour un temps des liens qu'elle ne brise pas, et Dieu n'a pas mis tant de religieuse affectuosité dans le cœur de la mère pour son enfant, et dans celui de l'enfant pour sa mère, pour qu'au jour de l'anéantissement visible et terrestre tout soit détruit. Quoi qu'en dise la marquise, ma mère me voit comme Dieu lui-même ; et si j'étais au moment de faire le mal, je m'arrêteraï plus par la crainte de lui causer du chagrin que par la peur de la colère divine. Mais pourquoi ne m'a-t-elle pas rappelée auprès d'elle ?...

– Parce que sur la terre l'affection procède d'égoïsme, tandis que l'affection céleste vit d'abnégation. Ta mère t'aime pour toi, non pour elle ; ta mère connaît des choses que tu ignores ; elle sait quelle sera ta destinée, ce que tu dois accomplir afin de t'élever jusqu'à elle. Attends, espère, travaille ! Qui sait si le bonheur n'est pas devant toi, et si tu ne la remercieras pas un jour de n'avoir pas prié Dieu d'abrèger tes jours d'épreuve ?

– J'attendrai patiemment, maintenant que j'ai un ami, un frère, quelqu'un enfin qui m'aime sans calcul, et que j'aime sans y être obligée. Mais tu ne sais pas comment cela vous glace d'entendre dire à chaque minute : « Madame la marquise est votre bienfaitrice, elle est bien bonne pour vous, car elle ne vous doit rien et vous lui devez tout. Vous êtes ingrate si, de votre côté, vous n'êtes pas décidée à tout faire pour lui témoigner votre reconnaissance. Ce qu'elle veut, c'est votre bonheur. Aimez-la, remerciez-la, c'est votre devoir ! »

Ah ! Mes pauvres camarades d'autrefois, je ne vous devais rien, à vous, que la misère que vous partagiez bravement avec moi ! Mais vous m'aimiez et la marquise n'aime rien, ni personne, pas même elle, du moins elle s'en vante. Elle pratique le mépris et la haine de la créature, afin que nul attachement terrestre ne vienne la distraire du soin de son salut...

Oh ! Pardonne-moi, Paul, voilà que je redeviens encore mauvaise ! Tiens, j'aime mieux t'apprendre comment j'ai été séparée d'avec mes amis, et comment madame de Francueil s'est chargée de moi.

Nous revenions de conduire ma pauvre mère à sa dernière demeure, au lieu de paix ou de désespoir, suivant la foi que l'on a. Superstitieux comme tous les Italiens, Antonio crut que d'aller prier aux pieds de la madone, cela sécherait les larmes qui s'épanchaient de mon cœur. Il me fit entrer dans une église, me conduisit devant l'autel de la Vierge, et, après avoir passé son rosaire à mon cou, il récita avec moi les prières monotones qui s'égrènent de nos lèvres avec les grains du chapelet.

Je pleurais en priant. Une dame agenouillée auprès de moi s'enquit de la cause de mes larmes. Antonio lui raconta mon histoire en quelques mots.

– Écoutez-moi, lui dit-elle. Cette pauvre enfant est orpheline, vous êtes loin de votre pays, la misère et la honte seront inévitablement son lot auprès de vous, pauvres gens qui n'êtes rien ni ne pouvez rien pour elle. Confiez-la à mes soins : je suis veuve, riche, sans enfants. C'est Dieu, sans doute, qui la jette sur ma route et qui m'inspire la pensée de l'adopter.

Antonio hésita, et moi, tremblante, je me pressais contre lui pour qu'il me protégeât. Malgré moi, j'avais peur de cette femme dans les bras de laquelle la reconnaissance eût dû me jeter. Ses lèvres parlaient, mais il me semblait que son cœur restait muet. Un secret instinct me disait que la richesse auprès d'elle ne valait pas la pauvreté auprès des vieux et bons amis auxquels elle allait m'arracher.

Enfin Antonio passa sa rude main sur ses yeux d'où s'écoulaient malgré lui des pleurs abondants, puis, laissant échapper de sa poitrine un profond soupir dans lequel se résumaient toutes les luttes de son âme, il dit en me poussant doucement vers la dame inconnue :

– Cette bonne dame a raison, ma pauvre Fauvette ; je ne puis rien pour toi, et demain il me faudrait t'entraîner loin, bien loin de cette petite butte de terre sous laquelle repose Louisa. Ta place est ici, pour aller prier sur sa tombe. Quand tu seras riche, tu penseras à nous, qui avons partagé avec toi le pain de la misère, et tu rendras à ceux que tu verras souffrir le peu que nous t'avons donné.

La dame tira de sa poche une bourse qui paraissait bien garnie ; mais avant qu'elle eût pu l'offrir, Antonio s'écria :

– Oh ! Pas cela, madame, non, pas cela !... J'ai souvent tendu la main et souvent mangé le pain des autres ; mais Fauvette, voyez-vous, madame, c'était le souvenir vivant des amis perdus, c'était notre enfant à tous, c'était véritablement le sang de notre cœur, le souffle de notre âme. Ces choses-là se donnent, mais ne se vendent pas, et l'argent que je recevrais de vous nous porterait malheur. Rendez-la heureuse, et je serai assez payé... Et toi, ma petite Fauvette, quand tu seras habile et que l'on t'aura appris à écrire, tu nous donneras de tes nouvelles, si tu le peux, n'est-ce pas ?

Je me jetai une dernière fois dans ses bras, nous pleurâmes un moment auprès de cette inconnue qui allait être ma mère et qui semblait considérer cette scène avec impatience. Elle me prit par la main et m'entraîna hors de l'église, où Antonio resta à prier.

L'inconnue, tu le devines, Paul, c'était la marquise de Francueil.

J'avais sept ans alors, l'âge où l'on peut pécher mortellement, ainsi qu'elle me l'apprit.

Je ne te cache pas que j'éprouvai tout d'abord une sensation de bien-être immense au milieu de ce luxe qui m'entourait, et dont rien ne pouvait me donner une idée. Je m'endormais dans un bon lit, dans une chambre bien close, et à mon réveil, je voyais des tentures, des tapis, des fauteuils sur les bois desquels il y avait de l'or. J'étais chaudement vêtue, le déjeuner et le

dîner ne se faisaient jamais attendre, il y avait des bougies qui jetaient leur éclat sur une argenterie resplendissante, et des mets à ne savoir qu'en faire.

Alors moi, quand je voyais passer un pauvre, je voulais lui donner quelque'un de ces mets, avec le plat de porcelaine pour l'emporter, et aussi la cuiller pour s'en servir. Le curé lui-même, qui souvent dînait avec nous, souriait en arrêtant ma main, et moi, je trouvais que l'on parlait beaucoup trop de charité, et qu'on n'en faisait pas assez.

Cependant j'eus aussi bien des ennuis, bien des chagrins. Habituee à me servir moi-même comme à servir indifféremment les autres, ce nombre de domestiques empressés autour des maîtres me fatiguait, me harcelait. Je ne pouvais rien pour eux, la familiarité même m'était interdite, quand il me semblait que j'aurais dû me montrer reconnaissante ; il me fallait enfin recevoir toujours sans rendre jamais, et je me sentais plus qu'inutile, je devenais embarrassante. Le sentiment de ma nullité pesait sur moi, j'étais humiliée pour les autres, moins encore peut-être que pour moi, de la situation qui m'était faite.

Si mes vêtements étaient chauds, ils étaient de couleur sombre, et je regrettais les paillettes de ma jolie tunique bleue de saltimbanque. La marquise était invariablement vêtue de noir, comme le prêtre qui dirigeait sa conscience, sans presque la perdre de vue un moment. Pour moi, je t'avoue que j'ai toujours cru qu'une conscience se dirigeait toute seule.

On me demanda mon nom, comment s'appelaient mon père et ma mère, et où j'étais née. Mon père s'appelait Wilhelm, ma mère Louisa, moi Fauvette. Je ne savais rien de plus. On prétendit que ce n'étaient pas là des noms, que cela ne constituait pas une famille, que je n'avais pas de patrie, que je n'étais peut-être pas même baptisée, et j'entendis prononcer à demi-voix le nom de bâtarde, d'enfant trouvé, volé peut-être...

Mais ce fut surtout mon nom qui fit pousser les hauts cris. Fauvette !... Qu'est-ce que cela, bon Dieu ! Mais ce n'est un nom de saint ni de sainte !... Cherchez donc un peu Fauvette dans le calendrier ou dans la *Vie des saints* !... Singulière patronne, pour intercéder en sa faveur auprès de Dieu !...

J'éprouvai, je te l'avoue, une nouvelle humiliation, et je fus blessée, en même temps, de les voir s'égayer aux dépens du nom que me donnaient ceux qui m'avaient aimée. Tout enfant, j'enviais les ailes de cette gracieuse petite sœur aérienne qui voltigeait auprès de nous, et qui chantait dans les buissons à l'ombre desquels nous nous reposions un moment pour prendre nos modestes repas.

– Tu avais mille fois raison, chère Émilie, car tous les êtres créés tiennent leur place parmi les anneaux de la chaîne immense qui relie tout dans la nature, et nous sommes plus loin du Très-Haut, dont nous rêvons de partager un jour la demeure céleste, que ces charmants volatiles ne le sont de nous. La vie, chez eux, est le résultat du souffle instinctif, tandis qu'elle l'est chez nous du souffle intelligent, ce qui les condamne à rester stationnaires, pendant qu'il nous est permis de progresser. Leur mission est inférieure à la nôtre, mais ils tiennent à nous par un lien de solidarité mystérieuse et réelle, et, nous ne pourrions dompter les fleuves et les océans, défricher et cultiver la terre, purifier l'atmosphère, cette vaste conquête que l'avenir nous réserve, sans le concours de ces serviteurs désintéressés, dont la force ou l'adresse viennent en aide à notre faiblesse ou à notre impuissance, sans ces auxiliaires infatigables qui nous délivrent des insectes nuisibles, des plantes vénéneuses, des cadavres en putréfaction, des animaux inférieurs qui ont encore leur utilité, en nous poussant à l'industrie, afin de diminuer leur domaine pour élargir le nôtre.

– Et pourtant nous sommes leurs ennemis, et il nous faut, pour vivre, les égorger et nous nourrir de leur chair !

– Qu'importe cela ! La nature, en leur enlevant la prévision et les angoisses de l'inconnu, qui seules font les affres du redoutable passage, n'indique-t-elle pas qu'il est indifférent pour eux, la mort étant l'inévitable loi et le perpétuel sacrifice de chacun à tous, de la recevoir à un instant quelconque de leur vie ?

– Je me suis souvent demandé, reprit Fauvette, si ces oiseaux que nous entendons chanter insouciant dans les airs, avaient, eux aussi, leurs agitations autres que celles de la famille, et je me suis dit que sans doute ils ne chanteraient pas autant s’il leur était donné de pouvoir être tristes.

– Pourquoi non ? Le chant est l’expression de leurs sentiments, c’est leur langage, dont nous n’avons pas besoin de saisir les nuances, pourvu qu’ils s’entendent entre eux.

Va, la nature fait bien ce qu’elle fait, c’est un habile ouvrier que l’on ne prend jamais en défaut. Un enchaînement sublime relie en un seul tout ces êtres, ces animaux, ces plantes qui naissent avec une âme, avec une pensée ou avec un instinct. Rien que cela pourrait faire rêver pendant toute la vie, si elle n’était pas remplie de devoirs dont l’accomplissement nous détourne de toutes ces idées dont la sublimité finirait par confondre la raison humaine.

Les créatures d’un ordre inférieur font toujours la même chose, elles se reforment de leurs propres atomes décomposés, et n’ont jamais besoin que des mêmes substances. Le gai pinson chante partout le même couplet et la même chansonnette ; le gracieux chardonneret fait partout de son nid la même merveille, et l’industrielle abeille bâtitra toujours et partout des hexagones. L’homme, lui, commence par la hutte pour arriver jusqu’au palais ; entasse dans les musées, les bibliothèques et les conservatoires les fruits précieux de l’intelligence des siècles écoulés, et fait de ces trésors accumulés les échelons qui permettent aux siècles à venir de nous élever avec eux d’un degré nouveau vers l’accomplissement de nos destinées communes.

Qui sait si ces plantes, si ces animaux que nous maudissons parce qu’ils secrètent des poisons dont il ne tient qu’à nous de faire des remèdes, n’ont pas pour mission de détruire à leur profit des insectes invisibles pour nos sens, ou même d’absorber des gaz que d’autres planètes, dans leur course rapide, chassent vers nous et qui vicent l’air que nous respirons ? Abandonnés à leurs penchants naturels, les animaux ne font que le bien pour lequel ils sont nés, et jamais le mal. La vipère ne mord que lorsqu’elle est effrayée et pour se défendre. Elle meurt et lègue la thériaque à l’art de guérir les hommes.

Aussi, était-il merveilleusement bien inspiré, quoiqu’il ait fondé les ordres mendiants, cet homme d’autrefois, ce fou sublime de fraternité, qui, lorsqu’il répandait autour de lui la parole de Dieu, s’interrompait pour s’écrier : « Laissez-moi parler, petits oiseaux, mes frères, et vous, cigales, mes sœurs, taisez-vous pour m’écouter. »

– Je n’avais donc pas tort, reprit Fauvette, de tenir à mon nom. Mais bien des gens ne veulent pas que l’on aime les créatures de Dieu, et ne pensent pas ainsi. Qu’est-ce que cela, un oiseau ? Une petite bête que l’on met dans une cage, que l’on condamne à une captivité perpétuelle pour l’amusement des enfants !... J’eus beau perdre mon nom, l’on me mit en cage, pauvre fauvette débaptisée, pour amuser la marquise et pour qu’elle exerçât sur moi sa charité.

– Ne sois pas injuste envers elle, ma belle petite Fauvette, interrompit Paul, et ne va pas, derrière la bonne action dont tu profites, rechercher l’intention égoïste qui l’a inspirée peut-être.

– Je sais ce que je lui dois, et je le lui rends. Ma reconnaissance lui est acquise, aussi je ne la lui marchande pas. Mais elle ne m’aime pas, et ne tient pas à être aimée de moi. Pour elle, toute affection terrestre est une tentation du diable, un péché. Or, la marquise ne pêche pas. Elle a arraché son cœur de sa poitrine, pour qu’il fût digne d’être habité par Dieu ! Est-ce que tu crois cela, Paul, que l’amour qu’il nous donne les uns pour les autres le rende jaloux, et que ce soit un crime à ses yeux de s’aimer ?

– Plus tard, répondit Paul avec quelque embarras, je te dirai ce que c’est que ce sentiment divin qui n’est autre chose que la charité immense, universelle, qui est Dieu lui-même. Mais, pour aujourd’hui, achève de me raconter ce qui te reste à m’apprendre.

– J’y consens, et je passerai vite sur ces événements sans intérêt, que chacun, d’ailleurs, a pu

t'apprendre, car ma vie, depuis que je suis auprès de la marquise est connue de tous ; seulement, je crois qu'on la juge mal, et que l'on m'accuse lorsqu'il faudrait surtout me plaindre.

Chapitre XI

Plusieurs prêtres des environs s'assemblèrent, poursuivit Fauvette ; on discuta le cas, et il fut décidé que, la sainteté de l'intention garantissant l'innocuité de l'acte, on répandrait, dans le doute, l'eau lustrale sur mon front, sans crainte d'être accusé de faire acte d'anabaptisme. Le curé du village fut mon parrain, la marquise devint ma marraine, et cela leur donna sur ma personne des droits nouveaux, que d'ailleurs je ne songeais guère à leur contester dans le délaissement absolu où je me trouvais.

– Ne t'effraie pas de ce double baptême, interrompit Paul ; d'autres que toi l'ont reçu deux fois, et je te ferai connaître une pauvre femme de la contrée qui a été rebaptisée dans des circonstances que nul ici n'ignore.

Née dans une famille de pauvres paysans, c'était la septième fille du même père et de la même mère, et celles-là, suivant la superstition du pays, apportent toujours en elles quelque chose d'extraordinaire en bien ou en mal.

Toute petite, Marie faisait des choses qui étonnaient son entourage. Elle n'avait que six ans, lorsqu'un jour on la mena visiter un autre enfant dont elle avait partagé les jeux et qui allait mourir. Le médecin l'avait condamné, et s'était retiré pour ne plus revenir. Tout à coup l'œil de Marie devient fixe, sa pupille se dilate, et elle s'écrie :

– C'est drôle, ce qu'on me dit !... Si on veut, moi je puis le guérir !

Il n'y avait plus rien à risquer, puisque la Faculté avait prononcé son arrêt. On la laissa donc obéir à cette bizarre inspiration ; elle alla cueillir dans les champs quelques herbes qu'elle fit infuser ; elle donna cela à boire à son petit camarade, et l'enfant obtint, sa guérison. Le médecin haussa les épaules, il alla jusqu'à avouer qu'il avait pu se tromper, que la maladie n'était sans doute pas mortelle, que l'enfant s'était tiré d'affaire parce qu'il avait à guérir, et pas pour autre chose. Mais le fait se renouvela, Marie lui arracha encore d'autres innocents qu'il avait condamnés à mort.

Cela fit du bruit, et la principale autorité, le curé, s'émut, et intervint. Une enfant faisait, par des moyens naturels, ce que ni le médecin avec sa science, ni lui avec ses prières ne pouvaient obtenir !... Évidemment, elle était possédée. Pour les hommes de petite foi et d'intelligence obtuse, c'est Dieu qui, dans le but de nous châtier, comme s'il n'avait pas l'éternité devant lui, ou de nous éprouver, comme s'il ne savait pas ce que nous allons faire, nous envoie tous les maux, les fléaux de tout genre, les ruines, la perte prématurée de ceux qui nous chers ; c'est Satan, au contraire, qui donne la prospérité, fait trouver les trésors, guérit les maladies, et nous prodigue tous les bonheurs, toutes les joies de ce monde. Dieu enfin, suivant eux, fait le mal, tandis que le diable est l'auteur de tout le bien.

Marie fut donc exorcisée, rebaptisée à tout hasard, afin qu'elle ne pût plus soulager ses semblables. Mais rien n'y fit, et elle continua à faire du bien autour d'elle.

– Mais toi qui sais tout, Paul, que dis-tu de tout cela ?

– Si je ne crois jamais ce que ma raison repousse, répondit le jeune comte, je ne nie pas les faits attestés par de nombreux témoins, pour ce seul motif que la science ne sait pas encore les expliquer. Dieu a donné aux animaux l'instinct d'aller droit vers la plante qui peut guérir les rares maladies qui les atteignent. Pourquoi nous aurait-il refusé ce précieux privilège ? Mais l'homme est sorti des voies que le créateur lui avait assignées, il s'est mis en hostilité avec la nature dont il a cessé d'écouter les avertissements. Ce flambeau s'est éteint en lui, et la science est, venue remplacer l'instinct que, dans sa fierté de parvenue, elle a nié, combattu, persécuté, anéanti autant qu'il est en elle de le faire. Mais qui peut affirmer qu'il ne survit pas chez quelques êtres simples et primitifs, décidés à s'éclairer docilement de toutes les lueurs qu'ils entrevoient en eux-mêmes, animés qu'ils sont du désir de venir en aide aux souffrances

d'autrui ?...

Marie a retrouvé l'instinct que nous avons perdu. Elle obéit à sa mission, qui est de soulager matériellement ses frères, comme des génies plus élevés par l'intelligence, mais non par le cœur, les soulagent par les enseignements qu'ils répandent, par les torrents de lumières qu'ils font rayonner autour d'eux. Qui sait si, ayant vécu jadis parmi ces peuplades en enfance chez lesquelles l'instinct survit encore et qui savent de merveilleux secrets, ou bien dans quelque monde plus avancé d'où ses fautes l'ont fait déchoir, Dieu ne lui accorde pas de se ressouvenir des choses que les autres ont oubliées ?

N'est-il pas, pour chacun de nous, certaines connaissances que nous semblons retrouver en nous-mêmes, tant l'étude nous en est facile, tandis que d'autres ne peuvent pénétrer dans notre esprit, sans doute parce qu'elles viennent le frapper pour la première fois, ou parce que plusieurs générations ont accumulé sur elles des montagnes d'ignorance et d'oubli ?

Notre orgueil se révolte parce que Dieu, pour nous rappeler à l'égalité qui doit régner parmi les hommes, choisit tous ses messies dans les rangs du peuple, et fait naître ses fils privilégiés parmi les déshérités de ce monde. Le plus sublime de tous ouvre ses yeux dans la cabane d'un modeste charpentier de Galilée. La chaumière effondrée d'un paysan de Vaucouleurs voit naître la plus grande, la plus pure, la plus prodigieuse figure de notre histoire. Marie la Guérisseuse, comme l'appellent ceux qui l'entourent, fait le bien sans en avoir conscience, comme l'arbre donne ses fruits, sans s'en enorgueillir. Il lui arrive d'enlever certaines maladies, parce qu'elle veut fermement soulager, et que ceux qui s'adressent à elle ont foi dans son mystérieux pouvoir.

Il se peut donc que ce que l'on raconte soit réel, et je n'y vois rien qui répugne à ma raison. Mais peut-être bien que tout le bon vouloir de la pauvre fille échouerait devant le scepticisme railleur de quelque académicien qui viendrait vers elle le rire de l'incrédulité aux lèvres. Elle ne pourrait rien pour lui, parce qu'il douterait d'elle. Que prouverait cet insuccès, et combien faut-il de faits négatifs pour détruire l'autorité d'un fait positif ?

– Ce ne fut pas trop de deux années, reprit la jeune fille, pour amener mon éducation au degré nécessaire pour ce qu'on voulait de moi. Je ne savais rien, disaient-ils, toutes mes pensées étaient mauvaises, toutes mes habitudes coupables, j'étais une sauvage qu'il fallait civiliser, une révoltée qu'il fallait réduire à la foi aveugle, à l'obéissance passive. La marquise avait remis à son directeur le soin de penser, de vouloir, et presque d'agir pour elle. Je devais être, entre les mains de la marquise, ce qu'elle était entre les mains de son directeur.

Puis comme le but supérieur de tout cela était de me faire expier les fautes de ceux qui m'avaient donné le jour, et surtout de consacrer ma vie à prier pour le salut de ma bienfaitrice, on m'enferma dans un couvent, en ne me cachant pas que je devais travailler à avoir la vocation religieuse, et à devenir moi-même religieuse un jour.

Tu ne saurais comprendre, Paul, quelle tristesse navrante accabla ta pauvre Fauvette, lorsqu'elle se vit captive derrière les barreaux d'une cage d'où elle ne devait plus sortir. Insoucieuse bohémienne qui avait vécu errante et libre sur toute la terre du bon Dieu, je n'entrevois plus qu'un tout petit coin du ciel bleu entre quatre murailles élevées qui semblaient se rapprocher encore, et presser, à l'étouffer, mon cœur dans ma poitrine. Là, tout est vieux, morne, sombre et sévère ; là, plus d'enfance ni de jeunesse, plus de rires joyeux, plus de folles chansons, plus rien, rien que la pensée de la mort, et la mort anticipée !

Mes longs cheveux, qui faisaient autrefois la joie et l'orgueil de ma mère, on les rasa sur ma tête, et, à dix ans que j'avais alors, on m'affubla d'une robe de religieuse, après m'avoir fait faire, comme à toutes les autres, vœu de virginité, et m'avoir consacrée à la mère du Christ.

– Quoi ! interrompit Paul, de toutes celles qui entrent dans ces maisons, ose-t-on donc, à un pareil âge, exiger de renoncer au mariage et aux saintes joies de la maternité ?

– Sans doute, et l'on nous passe alors ce cordon de laine blanche qui ne nous quitte plus ! répondit Fauvette en lui montrant l'extrémité d'une sorte de ceinture dissimulée sous ses

vêtements.

– Mais beaucoup cependant ne prononceront pas leurs vœux et rentreront, dans le monde... Que deviennent alors de pareils engagements ?

– C'est bien simple. Lorsque l'on est pour se marier, on en demande la permission et elle n'est jamais refusée, après que l'on s'est fait relever de ses vœux en faisant dire un certain nombre de messes, que l'on paye, et en y ajoutant quelques pieuses donations, suivant ses facultés.

L'éclair de sombre colère qui était venu troubler un moment le visage habituellement calme de Paul s'évanouit dans un sourire de mépris.

– J'aurais voulu leur obéir, continua Fauvette ; je priais comme les autres, mais la vocation ne venait pas.

– Et elle ne pouvait pas venir, interrompit vivement Paul, car rien de ce qui est contre nature, en hostilité directe avec les desseins de Dieu, ne peut naître dans l'âme qu'il nous a donnée. Marche droite, debout et d'un pas ferme à la suite de l'Éternel, et ne t'immobilise pas à ses pieds. Ce ne sont pas nos genoux, c'est notre cœur qu'il faut plier afin qu'il cède aux aspirations secrètes, aux entraînements divins de notre âme immortelle.

– Je crois, en effet, mon Paul bien aimé, que je pensais ainsi, et que cela m'inspirait ces idées de révolte qui m'ont valu tant de punitions, dont l'unique résultat était de m'irriter encore davantage. Pétrie d'indépendance comme je l'avais été, il me semblait que la prière, plus que toute autre chose, devait procéder de liberté, et que l'on ne pouvait fixer le temps, le lieu où l'on devait vaquer à cette occupation familière, pas plus que l'on ne pouvait dicter les paroles avec lesquelles j'épanchais dans le sein de Dieu les sublimes exaltations qu'il m'inspirait. Lorsque j'étais auprès de la marquise, qui priait tant et qui faisait tant prier ses gens, je ne remarquai pas qu'autour de moi l'on devint meilleur pour cela. Quant à moi, je sentais que je devenais pire.

Il ne faut pas croire que je fusse une petite païenne autrefois. Souvent, le soir, après que nous avions dressé notre tente à l'entrée d'un grand bois à travers les branches duquel on voyait le soleil disparaître à l'horizon, nous nous agenouillions, et pendant quelques instants chacun s'absorbait dans la pensée de Dieu, sans beaucoup d'intelligence peut-être, mais dans toute la sincérité de son cœur. Alors nous nous endormions, paisibles et rassurés, en pensant qu'il veillait sur nous, qui nous confiions en lui. Puis le lendemain, lorsque l'astre du jour se levait de l'autre côté de nous comme un immense globe de feu, chacun le remerciait de nous donner notre part de la liberté qu'il a faite pour tous, et nous mangions en commun le pain gagné la veille, sans chicaner au moins habile le droit d'avoir le meilleur appétit.

– Cela ne pouvait être autrement, interrompit Paul. On se sent si petit, et l'Éternel paraît si grand, lorsqu'on est perdu au sein de la nature, que l'on comprend la nécessité d'étayer sa faiblesse sur celle de ses frères, et la grande loi de la fraternité s'établit d'elle-même, et sans qu'on la prêche.

Mais sois sûre que tu apportais ton contingent à la masse commune. Ils n'étaient que l'utilité, toi, tu étais le charme. Heureux de ta gentillesse, ils t'embellissaient de leur mieux, sous des tuniques dont les couleurs chatoyantes réjouissaient leurs regards, tandis qu'à présent d'autres moins bien inspirés cherchent à t'enlaidir sous des vêtements sombres et de forme grotesque. Il ne leur sera pas donné d'y réussir, et tu peux être fière de ta beauté, car elle est la récompense de la vie honnête, robuste et saines que vivaient les auteurs de tes jours. Dieu retrouve en toi la créature telle qu'il l'a faite, sans tache et sans souillure, incomparable chef-d'œuvre dont la sculpture peut reproduire les perfections extérieures, peut-être, quand le souffle du génie anime et guide son ciseau, mais que lui seul pouvait pétrir et modeler de ses mains.

Sans nul doute, notre être intime est seul impérissable, lui seul aura un jour le droit de se rapprocher de Dieu, et le corps n'est que l'enveloppe qui abrite et protège les dons plus précieux encore que nous devons à son inépuisable libéralité. Mais nous ne devons pas le

mutiler ni le mépriser pour cela. Tout ce qui nous vient de lui a droit à notre respect, et, comme le reste, nous devons cultiver et faire progresser le corps qu'il nous donne. C'est l'auxiliaire inférieur, mais indispensable, de l'âme; par lui le cœur et l'esprit existent, et permettent aux instincts de se produire, aux aptitudes diverses de se développer par le travail incessant qu'il commande et que la créature exécute, abandonnée à son libre arbitre, qui lui livre le choix de prendre le droit chemin ou de s'égarer dans les sentiers tortueux.

Laisse donc ta beauté réjouir les regards ; n'enfouis pas comme un avaro les trésors d'affection que l'Être suprême a déposés dans ton sein ; ouvre sans crainte les deux ailes de ton intelligence avide de s'instruire, laisse-la t'emporter dans les sphères les plus élevées, car c'est ainsi que tu monteras vers les célestes patries.

Quant à ces hommes égarés qui portent le deuil éternel d'eux-mêmes et de la nature, et jettent sur leurs épaules la livrée lugubre des ténèbres qu'ils entretiennent dans leur esprit rétréci à plaisir ; quant à ces mutilés volontaires, à ces suicidés qui hâtent l'heure de la mort par d'inutiles macérations, Dieu leur demandera un compte sévère de tout ce qu'ils ont anéanti en eux comme autour d'eux. Ils ont eu horreur de la lumière, il les plongera pour un temps dans la nuit, et les fera descendre dans des lieux d'expiation où ils auront à recommencer leur œuvre, si mal comprise sur la terre.

– Hélas ! Ceux-là furent trompés, plus encore qu'ils ne se sont trompés, repartit Fauvette. Tu ne sais pas ce que c'est pour une pauvre enfant qui n'a rien encore à objecter à tout ce qu'on lui dit, que d'entendre répéter incessamment autour de soi la même chose et prêcher le même sermon. Chacun, à l'envi, nous enseigne l'effroi du monde, le mépris de nous-mêmes, le néant de la vie, le danger de la richesse, l'abomination des plaisirs d'ici-bas, des joies mondaines, de tout ce qui nous attire et nous appelle. C'est la tentation, c'est Satan qui parle en nous !...

L'imagination des enfants est facile à frapper. On a peur, et, de bonne foi, on accepte la vie religieuse comme un port où l'on demeure, au lieu de se hasarder sur un océan où il n'y a que tempêtes et que naufrages. Et, de bonne foi aussi, on s'étourdit sur son égoïsme ; on se persuade que l'on se sacrifie pour les autres, et que l'on travaille à leur bonheur, parce que l'on consume sa vie à prier pour eux !...

– Qu'ont-ils besoin de cela, interrompit Paul, que vaudrait la justice d'un juge qui se laisserait fléchir par les obsessions ou par les présents des amis d'un voleur ou d'un assassin ? Ils assument ainsi sur leur tête une sorte de complicité des actes de celui-ci, et méritent plutôt d'être punis, pour avoir voulu corrompre celui dont c'est le devoir de le châtier.

Toutes les oraisons funèbres, les éloges posthumes, les discours menteurs sont vains, et ne trompent personne, ni Dieu ni les hommes. Nous devons le pardon à ceux qui nous ont fait du mal, et l'oubli est le seul châtement que nous ayons à leur infliger. Mais ceux qui ont semé le bien méritent de récolter la reconnaissance ; ceux-là ne meurent pas, ils survivent en nous, et la meilleure prière est de penser à eux qui pensent à nous et qui continuent à nous protéger.

La prière pour les morts, c'est la douce expansion du cœur, c'est le souvenir et la religion de la solidarité qui survit à l'être et le suit, puisque la vie ne s'éteint jamais ; c'est la mémoire du cœur, c'est l'âme terrestre causant avec cette âme régénérée et plus lumineuse ; c'est la protection mutuelle et invisible des êtres partis les premiers, échangée avec ceux qui sont restés.

Quant au reste, le divin Fils de Marie n'a-t-il pas proscrit ces longues oraisons que les lèvres seules murmurent trop souvent ? N'a-t-il pas dit que le Père céleste connaissait mieux que nous nos besoins, et n'a-t-il pas résumé en quelques lignes la seule prière que nous devons lui adresser ?

Que nous prescrit-il de lui demander, à ce Père prodigue de trésors qui ne s'usent ni ne s'amoindrissent jamais ? Notre pain quotidien, notre vie incessamment renouvelée ; et, comme s'il craignait de n'être pas compris, il ajoute que l'homme ne vit pas que de pain.

Seigneur, donnez-nous la vie de l'âme, qui nous rapproche du ciel, et chaque jour nous fait

monter un peu vers vous.

Donnez-nous, Seigneur, la vie du cœur ; faites que nous aimions nos frères, et qu'ils nous aiment ; et que, devenus vos auxiliaires dans l'œuvre sublime de la transmission des existences, nous soyons dignes de passer en d'autres mains le flambeau qui ne s'éteindra jamais.

Seigneur, donnez-nous la vie de l'esprit, puisque vous avez voulu que par nous seuls, par les efforts de notre intelligence, le progrès s'accomplît ici-bas.

Remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons à ceux qui sont nos débiteurs. »

Ne sommes-nous pas les membres associés de la grande famille ? Les haines, les rancunes, l'antagonisme, les guerres retardent l'avancement du royaume de Dieu, qui est assez large pour englober tous les mondes créés par sa puissance. L'unité est le vœu et la constante aspiration de la nature, et Dieu ne comprend pas de meilleure justice que celle qui commence par les hommes entre eux.

Seigneur, ne nous induisez pas en tentation. »

C'est le cri de la nature humaine qui fait l'aveu de sa faiblesse pour réclamer la protection divine. Oui, nous sommes faibles, et si nous étouffons la voix de la conscience pour prêter l'oreille aux erreurs qu'enseignent les hommes, nous abandonnons le droit chemin pour égarer nos pas à travers les sentiers tortueux.

– Une autre chose encore me faisait prendre en horreur la vie claustrale, reprit la jeune fille. Moi qui avais vécu au milieu de bohèmes oublieux de la veille autant qu'insoucieux du lendemain, je ne comprenais rien à cette existence grave et sombre comme nos habits, d'où la distraction et les plaisirs étaient exclus, du moins pour celles qui devaient prononcer un jour des vœux que l'on nous disait irrévocables, où l'on nous faisait un crime de la gaieté. Il fallait se recueillir sans cesse, penser à l'éternité, à la mort, et toute distraction joyeuse était, condamnée comme une infraction à la règle.

– Soit qu'il le place dans cette vie ou dans l'autre, repartit Paul, le bonheur est l'ardente aspiration de l'homme, que la joie et la gaieté sollicitent et provoquent à toute heure. Mais comme, par notre faute, la vie est actuellement triste, on croit que la souffrance est fatalement dans les desseins de l'auteur de toutes choses, et l'on se persuade que l'on marche dans ses voies, en éternisant la tristesse et la souffrance.

La joie, au contraire, doit présider aux actions des hommes. La mère sourit à son enfant, et le charmant sourire, si longtemps attendu, qu'il lui rend enfin, est le premier éveil de son intelligence. La jeune fille sourit à celui qui l'aime, le jeune homme sourit à celle qu'il préfère. Les larmes enlaidissent, le sourire embellit. Le sourire, c'est le charme, c'est la douceur, c'est l'attrait. Nous rions, rien qu'à voir rire les autres, tandis que leur douleur nous met en fuite, à moins que le devoir ne nous fixe auprès d'eux. Le sourire est le miroir d'une âme heureuse et pure, le rire bruyant reflète les passions plus vives qui le provoquent.

Les peuples sauvages sont tristes ou rient bruyamment ; ils ne sourient pas. Les hommes plus cultivés n'ont plus guère que le sourire. Mais dans un sourire il y a parfois tout un monde de pensées tendres ou malicieuses sans méchanceté.

Après qu'il a brisé les liens qui le retenaient dans son berceau, la douleur de l'enfant s'exhale en cris perçants, sa joie en éclats de rire à tout briser. C'est que tout est effort chez lui, que rien n'est réglé encore, qu'il a besoin de cette expansion au-dehors pour développer ses poumons et s'élargir le gosier. Plus tard, tout cela se calme et s'harmonise, et il lui suffit d'un sourire pour nous remercier du bonheur que nous lui apportons.

Mais bien loin de condamner aucune de nos aspirations naturelles, songeons à leur donner à toutes leur essor libre et légitime, dans les limites du droit et de la raison. L'homme qui s'amuse est disposé à l'indulgence, il est bon pour ses frères. L'homme qui souffre sent la haine poindre dans son cœur, parce que la souffrance lui semble une injustice. Laissons rire ceux qui sont heureux ; la gaieté, c'est le commencement de la sagesse.

Chapitre XII

La vie de ces deux enfants était vide de faits et d'événements, mais remplie par un constant échange de sensations à peine encore définies, de pensées qui leur devenaient communes à mesure que l'un d'eux les avait formulées, de sentiments dont nulle souillure ne venait altérer la pureté chaste et immaculée.

À la vérité, ce que Fauvette pouvait apprendre à son ami semblait se réduire à plein de chose. Elle se voyait cloîtrée d'une manière presque absolue dans ce froid monastère qui devait être sa prison et sa tombe. Jamais un bruit du dehors ne venait troubler ce silence de mort. Pour lui éviter toute distraction fâcheuse, madame de Francueil ne la visitait qu'une seule fois, vers le milieu de l'année, et les six semaines de vacances qu'on lui accordait ne revenaient que tous les deux ans. La marquise n'éprouvait nul besoin de voir plus souvent celle dont elle avait arrêté d'avance la destinée, et puisqu'elle devait être religieuse un jour, il fallait éviter que rien ne pût la détourner de cette vocation que tout ce qui l'entourait s'appliquait à faire naître en elle.

Lorsque Paul l'avait rencontrée, la jeune fille était depuis deux semaines déjà en vacances. Dans un mois, sans qu'un seul jour de répit lui fût accordé, elle reprendrait la lugubre livrée du convent, dont, chez elle, madame de Francueil n'osait pas l'affubler ; elle retournerait derrière les grilles de la pieuse demeure, et eux années s'écouleraient tout entières avant qu'elle en sortit de nouveau.

Cependant, depuis que la Providence avait jeté sur sa route cet ami inattendu, ce frère dont le visage lui rappelait les visions d'anges qui rayonnaient parfois dans ses rêves, et dont la voix douce et vibrante en même temps dissipait ses terreurs et faisait resplendir enfin devant ses yeux la lumière de la vérité, de nouveaux horizons s'élargissaient devant elle, et il lui semblait que chacune de leurs causeries l'initiait à tout un monde de choses nouvelles qu'elle s'assimilait, en proie à un immense ravissement.

Paul avait su rallumer en elle l'espérance éteinte. Seule et sans appui jusque-là, et découragée de tout, même de la lutte, elle se sentait forte maintenant, car elle entrevoyait un but à cette vie dont Paul multipliait les aspects infinis devant ses regards émerveillés.

Le jeune comte de Villeblanche, au contraire, était moins rassuré qu'il ne voulait le paraître. La marquise avait des droits absolus sur l'orpheline, tandis que lui ne pouvait rien pour elle, rien que la compromettre et la perdre plus sûrement peut-être, en voulant la sauver. Les murs d'un couvent sont si hauts, que la justice elle-même hésite à les franchir ; les protestations du dehors, comme celles du dedans, expirent à leurs pieds, et il est bien facile de faire disparaître, pour la transporter ailleurs, une créature sans famille, sans nom, dont la résistance pourrait être incriminée à l'égal d'une révolte coupable contre la main qui l'avait comblée de bienfaits. Force lui était donc d'imposer silence à sa loyauté inflexible, de dissimuler ses sentiments secrets, et de continuer à donner à Fauvette des rendez-vous dont il envisageait le terme avec terreur.

Il l'aimait de toutes les forces d'un cœur qui n'avait jamais su résister à ses inspirations, avec toute la conviction d'une âme qui ne s'était jamais trompée, avec tout l'emportement d'un esprit enthousiaste, et fier de se sentir si bien compris par celle qui se faisait son reflet, dans laquelle il se sentait vivre tout entier, et à laquelle il avait donné le sentiment et la vie. Il l'aimait comme Pygmalion aimait la statue qu'il avait animée, et il sentait que Fauvette serait à lui, le jour où il voudrait se faire aimer d'elle.

Mais il redoutait et désirait à la fois ce jour-là, et, en attendant, il s'abandonnait au charme infini de sa présence, après s'être dit que, suivant que les événements marcheraient, il agirait. Sans lui en exposer les motifs, Paul avait changé le lieu de leur rendez-vous. C'était

maintenant sur le sommet d'une colline assez élevée qu'ils se rencontraient. Chacun la gravissait de son côté, et, un bouquet de chênes séculaires, dont les racines robustes s'étaient frayé un passage à travers les fissures d'un groupe de rochers, les cachait aux regards des hommes, en les rapprochant de ceux de Dieu. Tout en regrettant les saules de la petite rivière sur les bords de laquelle croissaient les myosotis et où voltigeaient les rapides libellules, Fauvette, naïve et confiante, était venue où son frère lui disait d'aller.

Elle accourait lorsqu'elle pouvait se faire libre, et avançait parfois l'heure convenue. Un jour, assise sur la mousse qui tapissait un rocher, son regard mélancolique fixait l'azur de la voûte céleste avec persistance et comme si son esprit, en concentrant toutes ses forces en lui-même, eût voulu découvrir un mystère impénétrable.

– Qu'as-tu, ma belle rêveuse ? Lui demanda le jeune comte qui la surprit au milieu de sa méditation. Va, le ciel est moins pur et moins bleu que tes yeux, qui n'ont rien à gagner à le refléter. Abaisse donc tes regards jusqu'à l'ami qui vient vers toi.

Fauvette se leva et vint lui présenter son front, sur lequel il déposa un baiser auquel il s'efforça de laisser toute la froideur d'un baiser de frère.

– Écoute-moi, mon Paul chéri, lui dit-elle. Tu m'as enseigné à ne jamais croire à ce que ma raison repousse. Laisse-moi donc t'exposer mes doutes, à toi, qui sais si bien les dissiper.

– Parle sans crainte, petite sœur, car je trouve dans les objections que t'inspire ton ignorance une rectitude qui confond parfois ce que tu appelles ma science. Sans que tu t'en doutes, j'apprends beaucoup en causant avec toi, et quand cela ne servirait qu'à me faire formuler à moi-même d'une façon nette et précise les vagues aspirations que l'étude approfondie de la nature m'a appris à considérer comme des vérités éternelles, cela aurait encore, pour moi non moins que pour toi-même, une utilité souveraine à mes yeux.

– Eh bien ! Paul, je crois à la vie, telle que tu me l'as fait connaître ; je crois à l'éternité, je crois à l'impérissable affection de ceux qui se sont aimés ici-bas, et qui doivent aller reprendre, dans un monde plus rapproché de Dieu, l'amour interrompu par ce voyage inévitable que nous nommons la mort. Oui, ma mère vit et ne peut périr, et rien d'elle n'est anéanti. Ce qu'il y a de meilleur en nous, c'est cet amour qui nous rapproche et nous lie les uns aux autres ; cela surtout doit donc survivre plus encore que tout le reste. Oui, ma mère continue de m'aimer ; elle me voit, elle veille sur moi, elle me guide et m'inspire, elle est en moi, je la crois, je veux la croire !...

Et cependant, Paul, puisque la vie succède à la vie, puisque le sommeil dans ce monde est le réveil dans un autre, puisque son âme est allée donner le souffle et le mouvement à un autre corps, comment peut-elle être cette autre qu'elle est aujourd'hui ailleurs, et cependant rester elle-même ? Comment s'est-elle confondue dans l'immense unité humaine, et comment conserve-t-elle en même temps son individualité et sa personnalité ?... Oh ! Dis, Paul, toi qui sais tout, conseille-moi, éclaire-moi, fais-moi croire !...

– Écoute-moi, pauvre Fauvette, et j'espère que je saurai me faire comprendre de toi.

Lorsque le voyageur se dispose à franchir la frontière, il songe aux amis, à la famille qu'il délaisse, à la patrie absente, à tous ces doux liens qui ne se brisent pas, sans doute, mais qui se relâchent, comme pour permettre à des affections nouvelles de venir se glisser dans le cœur, à la place de celles qui s'amointrissent par la distance et s'effacent en s'éloignant. Il est inquiet, il s'agite, il regrette ce qui l'entoure, ne sachant pas quel accueil lui sera fait dans les patries inconnues qu'il va visiter. Mais la curiosité le pousse en avant, l'espérance le soutient, et il éprouve une certaine joie lorsque le sacrifice est consommé.

Ainsi est le mourant qui, à l'heure de l'agonie, hésite effrayé entre ce qu'il abandonne au départ et ce qui l'attend de l'autre côté de la vie. L'instant d'après, pareil à ce voyageur qui secoue derrière lui la poussière de ses vêtements pour adopter, à mesure qu'il s'avance, les costumes des peuples qu'il brûle de connaître, le corps rend à la terre les éléments infinis qu'il lui avait empruntés pour un temps, afin qu'elle en refasse de nouvelles végétations sans cesse

renouvelées, et de nouvelles existences parmi les animaux inférieurs.

Mais de ce corps qui nous semble anéanti, quelque chose persiste cependant ; il reste la partie créatrice que l'homme y a mise, il reste le principe même de vie, le germe impérissable, le sang sorti de ses veines, et qui continue de couler dans les veines des êtres issus de lui, à la formation desquels il a concouru.

C'est ce qui fait que ce corps lègue en partant comme un reflet de lui-même qui témoigne de son passage, et qu'après plusieurs générations, des enfants naissent, chez lesquels on retrouve les affections, les maladies, le caractère, et jusqu'à la ressemblance physique des ancêtres disparus, mais qui ont laissé derrière eux leurs empreintes longtemps perceptibles.

Mais si le corps ne disparaît jamais complètement et s'il éternise en quelque sorte son existence dans ceux qui lui succèdent, pourquoi veux-tu que la partie la plus précieuse de nous-mêmes s'éteigne quand la matière survit ? Pourquoi le souffle d'en haut, l'âme immatérielle, le germe, enfin, qui vient de Dieu, ne persisterait-il pas en nous, comme le fait le germe matériel ? Si le sang de nos pères continue de couler dans nos veines pour nous donner leurs passions et tous ces ressorts puissants qui les animaient jadis, pourquoi leur âme divine ne continuerait-elle pas d'habiter en nous, pourquoi ne la retrouverions-nous pas aux heures solennelles où nous voulons l'interroger ?

Non, l'âme ne saurait quitter sa dépouille mortelle sans laisser, elle aussi, son empreinte ineffaçable ; elle ne peut renoncer à toute participation au perfectionnement des êtres successifs formés de la partie matérielle qu'est venue visiter un jour et protéger sa partie morale.

Les ancêtres revivent donc en nous par le sang qu'ils nous ont donné, en même temps qu'ils pensent en nous, par cette portion de leur âme dont nous héritons après eux.

Nous apportons en naissant une âme sous l'impression de laquelle se meuvent tous les admirables rouages de la machine humaine. Mais en outre de cette âme individuelle, il y a la grande âme universelle par laquelle sont animés et se meuvent à leur tour les mondes qui peuplent l'univers. Frères avec tout ce qui nous entoure, nous faisons partie d'un tout immense, et cette âme est celle qui ne quitte jamais absolument la terre, aux destinées de laquelle elle est invariablement liée.

Au moment de l'anéantissement terrestre, le souffle divin se dédouble, pour ainsi dire. L'âme individuelle va retrouver Dieu, qui l'a fait animer un moment la matière, et redonner ensuite, dans une autre patrie, la vie à une autre, créature, tandis que l'âme universelle, égalitaire, demeure planant sur tous les enfants du Père commun, mais protégeant surtout les êtres qui ont puisé la vie dans le même sang et hérité des mêmes principes moraux. Elle embrase tous les mondes qu'elle traverse à leur tour, laissant partout les traces de son passage. Non contente de ce qu'elle a fait dans les autres planètes, et n'étant jamais pleinement satisfaite de ce qu'elle a ébauché ici-bas, elle aspire à compléter son œuvre inachevée, et choisit pour intermédiaires ceux qui peuvent le mieux seconder ses desseins. Elle vient leur apprendre à se connaître, et leur faciliter la perception des choses qu'il leur importe de savoir. Elle s'intéresse aux destinées des mondes quelle a habités et elle reste l'auxiliaire du Créateur pour achever sur nous-mêmes le travail incessant du progrès et de la purification.

C'est par elle que la fraternité, la liberté, l'égalité sont comprises par nous dès l'heure de notre naissance. C'est elle qui inspire les nobles sentiments, le désir d'aimer tous ceux qui viennent s'asseoir au banquet de la vie. Elle entretient ce saint embrasement du cœur qui permet qu'avant même que l'enfant soit né, les parents, et jusqu'aux amis, l'aiment déjà, sachant que sur lui repose l'espoir, l'avenir, le rajeunissement, la perpétuité de l'existence dont cette âme, qui est l'esprit universel de charité, vient nous apporter l'intelligence.

C'est ce qui nous rive tous et pour toujours à cette sorte de lien sympathique destiné à rattacher ceux qui sont partis à ceux qui restent. Ces derniers tiennent le bout de la chaîne mystérieuse qui entre en vibration dès que l'autre extrémité est touchée. Ainsi le souvenir se

perpétue et s'éternise, et aucune des affections qui s'épanchent de notre cœur ne peut être détruit par la mort.

Rien ne meurt, tout survit et se retrouve par la transmission de la pensée des êtres partis les premiers qui tiennent encore, par cette portion éthérée d'eux-mêmes, à la patrie quittée, mais non oubliée, qu'ils aiment toujours, puisqu'elle est habitée par les continuateurs de leur vie, par les héritiers de leurs idées, auxquels ils se plaisent à insuffler par moments celles qu'ils n'ont pas eu le temps de semer autour d'eux, ou qu'ils n'ont pu voir progresser au gré de leurs espérances.

N'ayant plus d'organes à mettre au service de leur intelligence, ils viennent demander aux hommes de bonne volonté qu'ils apprécient, de leur céder pour un moment la place. sublimes bienfaiteurs cachés, ils imprègnent leurs frères de la quintessence de leur pensée, afin que leur œuvre ébauchée se poursuive et s'achève, en passant par le cerveau de ceux qui peuvent lui faire faire son chemin dans ce monde.

Pas une seule invention ne nous appartient en propre, car tout existe, et nous profitons, pour le développer, de l'atome que nous ramassons, dans l'ordre matériel, moral ou intellectuel. D'autres ont jeté avant nous la semence que nous fécondons. Nous appliquons à l'œuvre que nous voulons poursuivre les forces et le travail de la nature, qui est à tous, et sans l'aide de laquelle rien ne se fait, puis les forces et le travail accumulés par les autres qui nous ont préparé les moyens de réussir.

A bien dire, tout est œuvre commune et collective, pour confirmer encore ce grand principe de solidarité et d'association qui est la base des sociétés et la loi de la création tout entière.

– Si je t'ai bien compris, interrompit Fauvette, l'âme quitte cette terre pour aller reformer une autre existence, comme la substance matérielle des corps engendre de nouvelles productions, sans que cependant tous les rapports soient brisés entre elle et les êtres qui l'ont précédée.

Une âme plane, comme un souffle mystérieux et invisible, sur tous les membres de la grande famille humaine. Elle se subdivise et se fait individuelle, sans cesser pour cela de conserver toujours son action moralisante sur tous ceux qui sont sortis d'elle.

Que serait une âme inoccupée ? L'âme, c'est le progrès, c'est-à-dire l'action même. Elle abandonne une dépouille usée pour aller animer une autre enveloppe ; mais c'est toujours le souffle inspirateur qui protège, partout où il a passé, les générations qui se succèdent.

C'est ce qui constitue la solidarité humaine ; c'est la fraternité, l'amour universel qui devient plus personnel quand le sang de la famille vient y ajouter sa force.

C'est aussi ce lien mystérieux qui attache ceux qui restent à ceux qui partent...

– Oui, mais ne va pas croire néanmoins, interrompit Paul, que dans une autre existence les sentiments affectent le caractère d'exclusivisme, d'étroitesse, d'égoïsme qu'ils revêtent ici-bas. Là, on n'a pas un fils pour lequel on dépense toute son affection, sans presque en rien réserver pour les autres. Comme tous les sentiments, l'amour maternel lui-même y est infini ; il déborde à flots pour s'épancher indifféremment sur tous les enfants. On aime comme Vincent de Paul aimait. Seulement, grâce au sang qui a coulé dans ce corps que l'âme individuelle a habité, un lien sympathique nous attache plus fortement encore aux membres les plus rapprochés de l'immense famille.

Si la mémoire des morts survit en nous, c'est parce qu'après que l'âme individuelle a disparu, il reste l'âme universelle qui demeure sur la terre et ne permet pas qu'une séparation complète se consume entre l'autre côté de la vie et celui-ci. Ce pieux sentiment, couvé et éclos dans les plus intimes profondeurs de l'âme, est recueilli par le cœur pour être déversé dans l'esprit, qui le manifeste et le produit au jour.

– Laisse à ma pensée le temps de faire la lumière au milieu de ces obscurités, Paul, car tout cela diffère bien des croyances étroites que l'on a imposées à ma crédule enfance. Oh ! Si je pouvais arriver à n'avoir aucun doute sur ce que tu m'enseignes, combien je voudrais mourir tout de suite, car je ne suis pas heureuse, vois-tu, et le temps est long dans cette solitude de

mort ou doivent s'écouler l'un après l'autre tous les jours que Dieu me réserve !

– Il condamne de pareilles impatiences, reprit Paul, et le temps n'est rien pour qui a l'éternité devant soi. Crois-tu donc qu'il t'abandonne sans appel à la volonté tyrannique de la marquise, et ne peut-il pas intervenir d'une façon inattendue pour déranger tous ses projets ?...

La vie doit être longue et la croissance laborieuse sur nos planètes inférieures, parce que nous expions les fautes d'un passé coupable, et parce que, dans sa justice, il veut nous accorder le loisir de nous purifier. Mais plus tard, lorsque nous approcherons du but, une vie plus rapide sera le commencement de la perfection.

Vois déjà autour de nous. Les hommes de génie sont en possession d'eux-mêmes, alors qu'ils touchent encore à l'enfance. La médiocrité se forme lentement pour ne s'élever jamais bien haut. « Les esprits supérieurs vivent peu de temps, » dit la sagesse des nations. C'est que leur intelligence et leur cœur plus développés, ayant dit de bonne heure leur dernier mot sur cette terre, Dieu les juge dignes de monter de quelques degrés dans l'échelle des existences.

Les mondes supérieurs sont plus hospitaliers ; il y faudra moins travailler sur nous-mêmes pour arriver à un perfectionnement plus grand. Notre partie physique s'y trouvant plus en harmonie avec la nature au milieu de laquelle nous vivons, ce sera notre première récompense d'avoir à nous observer de moins près pour jouir de la santé, précieux équilibre de notre être matériel.

Nous sommes si faibles aujourd'hui, le plus léger écart suffit pour déchaîner contre nous un si nombreux cortège de misères, qu'il faut croire que nous sommes dans une patrie bien arriérée, et que, si nous avons déjà monté, il nous reste davantage à monter encore.

Mais pourquoi pleurer sur le petit être dont la destinée a marqué la tombe trop près de son berceau ? « – Pauvre enfant ! Prions pour lui ! » Disent ceux qui passent. « – Cher enfant, prie pour nous ! » disent ceux qui pensent. L'affection de ses parents n'est pas détruite non plus, ni diminuée, mais transformée. La réalité devient le pieux souvenir, l'ardente aspiration vers l'avenir, vers la réunion future.

On dirait que parfois Dieu permet que l'anneau brisé se reforme de la mère à son enfant, pour alléger un instant sa souffrance inconsolable. Il y a comme une âpre tristesse, mais aussi un charme douloureux, dans cette heure d'extase pendant laquelle il devient visible à ses yeux éblouis par une apparition, que sans doute l'imagination conçoit dans ses rêves, mais qui n'en est pas moins réelle pour l'infortunée qui sent revivre un moment en elle l'ange qui était sorti de son sein. C'est l'âme demeurée dans son exil qui cause avec l'âme dégagée de sa partie terrestre ; aussi ces visions sont éclairées par un rayon lumineux qui laisse entrevoir aux pauvres humains combien est resplendissant le port où sont arrivés déjà ceux qui surent diriger leur esquif sur les océans périlleux où flotte l'existence.

Ceux qui s'éteignent dans la fleur de leur jeunesse sont les privilégiés de Dieu. Celui-ci était une de ces intelligences d'élite incomprises dans le monde, persécutées dès le berceau par une famille irritée qu'un aiglon soit éclos sous l'aile d'une poule timide et qu'il aspire à franchir les murailles de sa basse-cour. Son martyr obscur suffit à effacer ses fautes d'autrefois ; le peu qu'il a pu donner lui est compté ; il quitte cette terre, dont l'anarchie froisse ses instincts harmoniques, pour monter dans une autre planète, où il lui sera permis de développer toutes ses puissances et toutes ses énergies.

Cet autre devait souffrir ici-bas. Le sang qui coule dans ses veines a été vicié par la débauche pendant plusieurs générations. Le hasard, que nous faisons présider seul aux mariages, quand ce ne sont pas de hideuses combinaisons d'argent qui en décident, le hasard l'a fait se confondre avec un autre sang non moins impur. L'enfant est né faible, étioilé, idiot peut-être, incapable ou indigne d'apporter sa part de progrès dans l'œuvre que fait l'humanité. Dieu, qui veut que sa créature ne souffre pas, le change, le transforme, le délivre de ce corps impuissant, afin que ses principes dégénérés s'améliorent. Il faut donc qu'il parte, il faut que l'âme aille attendre des circonstances plus favorables pour qu'il grandisse dans sa force et dans sa liberté.

Car ces morts prématurées sont à la fois le châtement et l'avertissement de la Providence. En abaissant leurs passions, en atrophiant leur intelligence, en profanant leur corps, ils ont voué les générations successives à la souffrance et à l'abâtardissement. Dieu les fera descendre, puisqu'ils ont contrarié sa loi de régénération et de progrès.

Mais qu'importe à celui qui meurt ! Il part pour aller refaire une autre existence moins misérable, et c'est l'heure de sommeil accordée au malade pour reprendre de nouvelles forces. Qu'importe ce rapide passage, dont leur âge trop tendre ne leur permet pas même d'avoir conscience, et qui ne nous effraye plus tard que parce que, enfants d'un siècle sceptique et héritiers du bagage de préjugés que nous ont légué les siècles plus sceptiques encore qui l'ont précédé, nous ne voulons pas nous arrêter à cette grande et bien douce pensée qu'une main divine nous dirige dans l'éternité, à travers l'infini des mondes inconnus, et que, si nous avons su nous en rendre dignes, la mort n'est rien que le réveil dans une patrie plus belle.

Les véritables élus de Dieu accomplissent leur mission dans un petit nombre d'années. Martyrisée à dix-neuf ans, Jeanne d'Arc avait déjà eu le temps de sauver la France, que depuis un siècle les gentilshommes semblaient travailler à l'envi à faire disparaître de la carte de l'Europe. Crucifié à trente-trois ans, Jésus-Christ, cet homme-Dieu, ce suprême penseur, cette morale mise en action, ne nous fait-il pas comprendre assez clairement que l'œuvre la plus immense ne demande que peu de jours, et que dans des mondes moins hérissés d'obstacles, on pourrait tout faire mieux et plus vite ?

Pour cette nature divine, aucun progrès ne restait à faire ; il n'avait plus besoin de passer par d'autres épreuves pour se purifier. Arrivé au plus haut degré de perfection auquel il puisse être donné d'atteindre, l'heure avait sonné pour lui d'être tout-puissant, puisque Dieu lui avait confié la tâche la plus haute, celle de civiliser ses frères par son amour.

Mais en mourant pour monter jusqu'au ciel s'asseoir à la droite du Père, il léguait à la terre le plus sublime et le plus consolant des dogmes, celui de la résurrection par la mort. Il avait terrassé cette fille du péché et fait comprendre enfin l'immortalité de la vie.

Après le combat, la victoire ; après la lutte, l'éternelle quiétude. Portons courageusement le fardeau de cette vie terrestre, et remercions Dieu qui nous donne les moyens d'abrèger le lent et pénible voyage. Le moment viendra où nous jouirons de l'existence dans toute sa plénitude, et alors nous serons heureux !...

– Quelque chose en moi m'inspirait de pareilles pensées, interrompit Fauvette. Combien me suis-je passionnée pour cette pauvre petite bergère de Vaucouleurs, si mal payée de ses prodigieux services ! C'est beau comme la plus belle légende, cette histoire ; mais il y faut l'inévitable bûcher du Marché Vieux de Rouen pour lui imprimer ce caractère de grandeur sublime.

Te figures-tu, Paul, Jeanne d'Arc comblée de dignités et d'honneurs à la cour du roi Charles VII ; Jeanne d'Arc récompensée par les hommes, et devenue marquise de Domrémy, comtesse de Patay, duchesse d'Orléans et autres lieux ; Jeanne d'Arc vieille femme, blanche de cheveux, ridée de visage et racontant pour la centième fois les prouesses de ses jeunes années aux pages malicieux qui rient de ses radotages !

J'aime mieux mourir tout entière et tout d'un coup, afin que ceux qui penseront à moi me voient toujours comme je suis maintenant, et non comme je serais à quatre-vingts ans, si j'étais condamnée à y arriver.

– Tu es bien inspirée, ma jolie Fauvette ; mais Dieu n'accorde qu'à un petit nombre les vies rapides et les belles morts. Envions-les et gardons-nous d'aspirer à la vieillesse. Elle est l'exemple du devoir à remplir et du devoir accompli, le conseil pour le passé, la prudence pour le présent et la prévoyance pour l'avenir. Aussi entourons-la de nos respects ; mais réservons notre admiration pour l'œuvre que feront les jeunes.

Lorsque la longévité se prolonge, l'expérience, à mesure que les années s'accroissent et lorsqu'elle n'est pas soutenue par une étude constante sur tout ce qui nous entoure, se dresse

en travers de l'esprit comme une borne infranchissable. Quelques-uns, à force d'indulgence et de bonhomie, la font accepter sans peine ; chez d'autres, au contraire, elle devient égoïsme et fait souffrir ceux qui demeurent sous leur dépendance.

Cette barrière infranchissable ne permet, même aux plus intelligents, d'accepter les grandes conquêtes du génie humain qu'avec une excessive réserve. C'est elle encore qui voile à leurs regards l'inévitable passage de l'autre vie. Ils se disent prêts à le franchir, ils en parlent bien haut, mais c'est pour qu'on les rassure, et tout bas ils arrêtent leur pensée sur ceux qui ont vécu cent ans et plus !... Ce suprême progrès de la mort, ils refusent de l'accepter. Ils ne veulent pas que leur vie soit lue et jugée suivant leurs mérites, tant ils les trouvent minces, redoutant à la fois le juste oubli qui paye derrière eux leur nullité et la déchéance qui creuse devant eux ses profonds abîmes.

Plus l'homme s'affaiblit, et plus il lui faut avoir recours aux choses matérielles. Le vieillard boit et mange avec bonheur. Il prolonge le temps de son repas ; c'est l'heure bénie, car c'est le renouvellement de ses forces, qui l'abandonnent et qu'il veut retenir. L'adulte fait bon marché de tout cela, parce qu'il est en possession de toutes ses énergies, qu'il lui suffit d'entretenir. L'enfant emprunte beaucoup à la mère qui le nourrit ; il mange et digère sans cesse pour acquérir la vigueur qui lui est nécessaire, et comme lui, le vieillard, que cette vigueur abandonne chaque jour, éprouve le besoin de la renouveler sans cesse en absorbant des sucs plus substantiels.

Les raisonnements métaphysiques, les belles théories l'effrayent, lui causent une insurmontable répulsion. Il a fait siennes les idées qui avaient cours au temps où fleurissait sa belle jeunesse. Pour bien peu, il croirait qu'il les a inventées. C'est sa chose, sa propriété, et c'est le spolier, le dépouiller vif, que de les anéantir au profit de spéculations nouvelles dont il ne peut prendre sa part.

Aussi, ne nous flattons pas de le convertir aux généreuses théories écloses dans un cerveau jeune. Qu'importe l'avenir à qui ne le voit pas devant soi, à qui regrette le passé et voudrait immobiliser à son profit le présent, que chaque minute qui s'écoule efface en l'entraînant vers la tombe !... Il vous dira qu'il comprend, mais pour avoir la paix, qui est ce qu'il désire le plus au monde. Mais il chassera bien loin ces brillantes illusions, qui ne prendront jamais racine sur cette terre épuisée.

Il n'aime et n'apprécie plus que la gaieté de l'enfant, qui ne pense pas, ne raisonne pas, vit au jour la journée et ne demande rien au lendemain obscur. Il redevient jeune avec lui, et redevenir jeune, c'est le bonheur à ses yeux. Il l'aime cet enfant, parce qu'il est à la fois la douce ressouvenance du temps envolé et la lumineuse aurore du temps qui va ouvrir devant lui ses riantes perspectives.

Chapitre XIII

L'été brûlait la terre de ses feux. Les champs quittaient leur splendide parure, et sur les sillons dépouillés la faucille des moissonneurs couchait les épis mûrs, riches de toutes les récoltes à venir, à côté des bluets et des coquelicots en fleur, séparés trop tôt de leur tige après avoir brillé l'espace d'un matin, sans rien laisser derrière eux qui dût leur survivre. Pareils à ces belles jeunes filles qui, mortes avant d'avoir eu le loisir d'aimer, emportent dans la tombe leur inutile virginité.

Le bonheur qui remplissait l'âme d'Émilie depuis qu'elle connaissait Paul rayonnait au-dehors, et la prédisposait à comprendre les splendeurs de la nature, que le jeune comte lui avait appris à connaître. La poésie qui débordait de son cœur embellissait tout ce qui frappait ses regards charmés. Elle éprouvait le besoin de faire partager à son frère l'enthousiasme qui illuminait son visage de reflets inconnus.

– Quelle chose sublime, s'écria-t-elle, que ce miracle de la multiplication du pain qui se renouvelle incessamment pour nous, et comme Dieu est bon, ayant fait la terre si opulente, de lui donner encore tant de beauté par surcroît ! J'ai aussi, moi, mes jours d'ambition où je voudrais être riche, riche comme la marquise. Sais-tu pourquoi ? Ce serait afin d'être libre, pour me faire paysanne et pour vivre aux champs, au lieu d'aller m'enfermer derrière les murs d'une maison resserrée entre les rues étroites d'une ville où la vue est bornée à vingt pas par un horizon de pierres. Je ferais de mon château une ferme somptueuse, car pour être complète, la beauté doit être utile. On viendrait de loin admirer mes étables et mes écuries, où j'élèverais les plus beaux moutons, les plus belles génisses du monde, les chevaux les plus robustes et les plus parfaits. Mes champs seraient des modèles de bonne culture, et j'aurais des vergers où les arbres ploieraient chaque année sous le poids de leurs fruits, rien que par reconnaissance des soins que je leur prodiguerais. Il me semble que la terre pourrait me donner tant de richesses, et de joie et de contentement, que j'en aurais, à en laisser prendre une bonne part à chacun autour de moi, et que je serais plus heureuse encore, en voyant tout le monde heureux comme je le serais moi-même.

– Tu dis vrai, Fauvette, les champs, c'est le bonheur et la liberté. Là, point de jalousie de métier, point de concurrence irritante, point de ces choses si tristes, qui font dire à chaque combattant, dans cette terrible et implacable bataille de la vie : Si mon voisin se ruinait, j'hériterais de sa clientèle; si je faisais déshériter mon frère, mes fils seraient plus riches ; si mon ami mourait, je solliciterais la fonction qu'il occupe; si mon camarade était tué, j'aurais de l'avancement !...

Aux champs, il y a de la place pour tous, des richesses pour tous, inépuisables, qui augmentent au contraire chaque année, à proportion que l'on cultive mieux la terre. Plus de haines, plus d'humiliations, plus de ces soufflets que l'ambitieux doit s'habituer à recevoir sans les rendre. On ne lutte que contre la nature, et avec un tel adversaire, la défaite même conserve quelque grandeur. La solidarité règne et gouverne, les bonnes comme les mauvaises chances sont égales entre tous, les années fécondes récompensent tous les efforts, les années stériles pèsent sur tous d'un poids aussi lourd. Le libre commerce rétablit en tous lieux l'équilibre, et dans l'avenir les disettes, si communes autrefois, ne seront plus que le souvenir d'un mauvais rêve qui se perd dans le lointain des âges.

– Mais cependant, hasarda, Émilie, si la misère est dans les desseins de Dieu, si c'est lui qui l'envoie pour nous éprouver et nous épurer, et si ce monde est une vallée de larmes ?...

– A nous alors de la drainer, de l'assainir et d'en faire un séjour acceptable pour la créature régénérée. Accorderait-il à nos efforts de créer autour de nous tant de richesses, si la pauvreté hideuse était agréable à ses yeux ? Laisserait-il la science enfanter des merveilles, si

l'ignorance réjouissait son esprit orgueilleux et jaloux ? Non, il nous a délégué tous ses droits sur ce globe, il nous en a fait les rois absolus : libre à nous de faire régner dans notre empire la fertilité en tous lieux, et de frapper le rocher stérile pour en faire jaillir l'abondance et la vie.

Un jour viendra où tout ce qui se révolte encore subira nos lois, lorsque nous-mêmes nous obéirons à la grande loi de la nature. L'onde, l'atmosphère sont, comme le sol lui-même, des champs soumis à notre industrie. Notre main sèmera les poissons dans les fleuves et les mers, multipliera dans les airs les oiseaux, ces charmants et utiles auxiliaires, si calomniés, si poursuivis, si impitoyablement exterminés aujourd'hui. L'homme domptera les vents, comme il a désarmé la foudre, et naviguera dans l'infini des airs, comme il fait sur le fini des océans.

Crois-moi, c'est un crime de douter de la libéralité immense et sans bornes de l'Éternel, et de laisser enfouis dans les profondeurs du globe les trésors que sa main libérale y a déposés, pour que notre travail les en fasse sortir. Nous méprisons cette terre qui nous porte et nous fait vivre ; l'agriculture, cette grande nourricière du genre humain, s'est vue tour à tour abandonnée aux esclaves, aux serfs, aux races arriérées dans le chemin de la civilisation ; c'est le lot des incapables pour les membres abâtardis des castes privilégiées, et celui qui n'est bon à rien est toujours déclaré suffisant pour aller planter ses choux sur l'héritage paternel. Ces planteurs de choux sont pourtant les bienfaiteurs de l'humanité, dont les héros sont les fléaux.

– Oui, repartit Émilie, il me semble, en effet, que la vue de la terre inculte est comme un reproche que la nature adresse à l'homme qui la néglige. Bien que je fusse toute petite alors, je me souviens du sentiment de tristesse qui s'emparait de nous, à mesure que nous approchions de Rome. La campagne était déserte, des marais infects entretenaient la maladie au milieu d'une population hâve, en haillons, dont la misère ne pouvait plus venir en aide à la nôtre. On priait beaucoup, on s'agenouillait souvent, on égrenait bien des rosaires dans le courant du jour, mais nul ne songeait à travailler.

– Voilà donc, reprit Paul, ce que sont devenus les champs qui s'étalent sous les regards du représentant de Celui de qui viennent tous les progrès et toutes les créations ! Ils en ont fait le Dieu de la mort, aussi vont-ils mourir eux-mêmes, mourir honteusement, s'affaissant sous eux, sans que la main des hommes ait besoin de les pousser dans leur tombe.

Labour, labour, – disaient les Romains d'autrefois. Ils avaient baptisé le labourage du nom du travail même, et l'Italie païenne, mais libre, était la plus glorieuse parmi les nations.

L'Italie des papes n'a plus été que le champ de bataille sur lequel les nations se sont donné rendez-vous pour s'entre-déchirer et se disputer la possession de ses dépouilles et de ses ruines.

Ah ! Ce n'est pas du fer des soldats mercenaires que la papauté a besoin pour soutenir son trône vermoulu, mais de la charrue des laboureurs !

Ils ont semé la paresse, et ils moissonnent la mendicité et le brigandage sur le sol de cette noble Italie qui fut la dominatrice du monde !

C'est surtout le travail aux champs qui est une prière. Car peut-on voir germer et croître un grain de blé, sans songer à cette loi mystérieuse qui pousse victorieusement à la vie tout ce qui a été créé par l'Être suprême !

– En vérité, repartit Émilie, je ne sais vraiment pas comment faire pour n'être pas coupable en quelque façon, car souvent on me répète que la paresse engendre tous les vices. D'autres fois, c'est le travail qui devient un péché, et l'on me dit qu'il ne faut point avoir souci ni préoccupation des intérêts matériels : que les oiseaux du ciel ne travaillent ni ne sèment, que les lis des champs ne tissent ni ne filent, et que le Dieu qui les fait plus brillants que Salomon dans toute sa gloire récompense notre généreux mépris des biens de ce monde. Je voudrais pourtant bien savoir, une fois, ce que Dieu veut de moi, si c'est la vie active, ou la vie contemplative.

– Il veut les deux, afin que ton intelligence agisse dans la contemplation, comme ton corps

agit dans l'action, et ton cœur dans l'affection. Tu vas parfois, je le sais, porter les modestes secours dont tu peux disposer, aux pauvres mères qui n'ont que des haillons pour envelopper le corps de leurs nouveau-nés. Quand tu te fatigues dans ces longues courses, que ton esprit s'ingénie à soulager ceux qui souffrent et que ton cœur verse sur leurs misères la rosée de tes douces paroles, tout travaille en toi à la fois, et c'est ce qui fait que la charité active est la chose la plus élevée, et qui nous rapproche le plus de Dieu.

– Soulager les malheureux, aimer, se faire aimer, est-ce là ce que tu appelles travailler ? Oh bien ! Alors, je vais, moi aussi, réclamer énergiquement mon droit au travail.

– Travailler est bien plus qu'un droit, c'est le plus impérieux besoin, la plus instante nécessité de la nature. C'est le devoir envers nous, envers l'humanité, envers Dieu, que nous remercions, par l'emploi que nous savons en faire, de nous avoir départi si libéralement les facultés que nous pouvons développer en les mettant en œuvre. Enseignons le travail et l'industrie aux nations encore en enfance, en leur faisant comprendre les besoins légitimes de l'homme vraiment digne de ce nom, et nous aurons plus fait pour leur avancement et leur moralisation qu'en leur expédiant des missionnaires pour leur prêcher des dogmes sur lesquels eux-mêmes ne s'entendent ni ne s'entendront jamais.

– Je ne demande pas mieux que de travailler, car le dimanche est pour moi la plus longue des journées. Seulement je ne sais pas toujours quelle occupation est la plus utile et demande à être accomplie.

– Fais tout ce qui te sollicite et t'attire. Dieu a mis en nous l'attraction comme une boussole pour nous diriger vers l'accomplissement de nos destinées. Ce que tu aimes faire, tu le feras bien, ce qui te repousse, tu le feras mal, car la nature est un tyran contre lequel toute révolte est insensée. On ne la dompte qu'en lui obéissant.

Une seule chose importe, c'est de travailler. Le repos ni l'oisiveté n'existent dans l'univers, et pas un atome, en toi ni en dehors de toi, ne se repose pendant une fraction, si minime soit-elle, de l'éternité. La graine dont le vent se joue travaille sans cesse, elle se gonfle de l'humidité de l'hiver, germe au printemps, pousse à la lumière et grandit afin de rendre ensuite à la terre tout ce qu'elle en a reçu, avant de mourir pour renaître au printemps suivant.

Tout agit et s'agite autour de nous, tout nous entraîne dans un immense centre d'action. Si tu pouvais comprendre, ô ma sœur bien aimée, quel immense labeur s'accomplit au milieu du silence harmonieux des nuits et du repos apparent de la nature ! Ces rêves légers que le réveil efface ne t'indiquent-ils pas que ta pensée ne peut jamais sommeiller inoccupée, et qu'il y a quelque chose en toi qui n'est pas ton corps et qui a sa vie indépendante de la sienne ? Ton sang circule dans tes veines, ton estomac renouvelle les principes de l'existence, tes poumons absorbent l'air qu'ils dénaturent, mais dont les plantes s'assimilent à leur tour, pour les purifier, les éléments viciés par toi.

-.Pourtant, objecta Émilie, si je m'ennuie au couvent pendant les jours où toute occupation servile est interdite, je m'ennuie bien davantage encore des choses que l'on m'y fait faire. Repos ou travail, l'ennui est-il donc le commencement et la fin de toutes les choses d'ici-bas ?

– Non, certes, et il ne faut pas rendre le travail responsable des circonstances funestes dont nous avons su l'entourer. Au couvent, bien plus encore que parmi les classes oisives, on le regarde comme un châtiment et une déchéance, c'est la punition de la faute originelle, lorsqu'il est au contraire un des degrés qui nous rapprochent chaque jour de Dieu. Nous avons exalté l'oisiveté pour en faire le privilège des gens de bonne compagnie, nous avons flétri le travail pour en faire la peine du forçat au bagne.

Travail et prison sont devenus synonymes, et cette captivité odieuse nous enserme presque dès le berceau. Il existe pour l'enfant des bagnes universitaires ; on l'arrache aux caresses maternelles, on l'enferme comme un criminel au milieu d'ennemis qui ont sans cesse la menace à la bouche et la punition au bout de la menace. Il a besoin d'air, de bruit, de mouvement, d'expansion : nous le refoulons en lui-même pour le condamner au silence et à

l'immobilité. On lui impose, enfin, une existence contre laquelle un adulte protesterait par le suicide, et l'on s'étonne qu'en présence d'un travail ainsi organisé, l'enfant proteste par la paresse ! Et on le punit encore pour cela ! Pauvres, pauvres petits calomniés !

Dans le couvent, c'est pis encore. On y étudie les vocations, mais pour les combattre. – Tu aimes l'agriculture ? On te fera industriel !... Tu aimes l'industrie ? Sois laboureur ! – Car l'homme doit souffrir, disent-ils ; la vue des souffrances de sa créature réjouit les regards du Très-Haut, et toute satisfaction que l'on s'accorderait serait un péché.

– Quelquefois, je le reconnais, reprit Émilie, le travail a été un plaisir pour moi. Il m'amuse quand je le choisis, quand je dois profiter de ses fruits, ou mieux encore, lorsque je puis les offrir à quelqu'un que j'aime, quand je ne fais pas trop longtemps la même chose, quand je ne suis pas seule, et qu'un léger sentiment d'émulation me stimule...

– Tu t'arrêtes, alors qu'il y aurait tant de choses à dire encore et à faire pour rendre le travail attrayant, comme il devrait l'être et comme il le sera dans une société plus avancée. Tu me croirais fou, peut-être, tant une fausse éducation a déposé une couche épaisse de préjugés sur ton esprit, si je te disais qu'un jour viendra nécessairement où la production sera organisée comme l'est aujourd'hui la destruction, et où l'on se demandera, en remerciant le Dieu de paix, s'il y avait bien réellement un temps où les hommes se rassemblaient par centaines de mille pour s'entre-extermier au milieu des plaines fécondes, très-souvent sans savoir pourquoi, et seulement afin de pouvoir aller, aux pieds du Dieu des batailles, chanter des *Te Deum* d'actions de grâces et de satisfaction pour cette noble besogne accomplie !

– Oh ! Tu fais le monde trop beau, Paul, et l'on aurait trop de regrets de mourir, si l'on était aussi heureux que tu le dis !

– Enfant !... Tu doutes toujours de l'immense bonté de Dieu et de sa puissance infinie. Que penserais-tu d'un fils qui dirait à son père : « Épargne-moi le bonheur ! Ne te plais pas à me promener ainsi d'une demeure pleine de charmes dans une autre plus remplie encore de délices ! Enferme-moi entre d'étroites murailles, fouette-moi, fustige-moi, afin que je sente que tu m'aimes ! »

– Mais pourtant, Paul, ceux à qui la santé, la jeunesse, la force font défaut ?...

– Oui, longtemps encore il y aura parmi nous des infortunés qui auront besoin d'étayer leur faiblesse sur la force de leurs frères. Ceux-là puiseront dans l'épargne accumulée par tous les membres de la grande famille. Chacun, sa journée faite, laissera tomber dans le tronc ouvert par la bienfaisance l'obole sainte et bénie, dîme précieuse prélevée sur le salaire gagné chaque jour. Ce sera la charité collective, fraternelle, au lieu de cette charité individuelle, bonne seulement à avilir celui qui la reçoit, comme à enorgueillir celui qui la donne.

Ainsi, par le travail, nous aurons accompli l'œuvre de progrès ; par lui, nous aurons éprouvé le doux et consolant encouragement pour le travail futur ; par lui enfin, nous aurons affranchi nos frères des tortures de la misère, en fondant cette banque immense de l'humanité à laquelle viendront s'adresser ceux qui souffrent.

– Pourquoi, reprit Émilie, la marquise et ceux qui me prêchent en son nom ne m'ont-ils jamais parlé ainsi ?... Appartient-il à ceux qui doutent de me forcer à croire ? Ils gémissent sur les périls qui menacent le souverain de Rome ; ils proclament bien haut que pas un roi, pas un empereur ne peut l'égaliser en puissance, et ils frémissent en voyant son trône vaciller au vent de toutes les révolutions ?

– Laisse les morts enterrer en paix le grand cadavre du Vatican, et nous, faisons notre œuvre de vie. Semons les idées dans les esprits et le blé sur la terre, afin que le royaume de Dieu y advienne, que la paix et l'harmonie y règnent sans fin, et qu'elle ne soit plus arrosée du sang des hommes, mais de leurs sueurs fertilisantes, qui sauront créer incessamment un nouveau bien-être et de nouvelles énergies productrices.

Va, la religion ne périra pas parce qu'il y aura un petit prince de moins en Europe, et c'est dans le ciel même, au-dessus de tous les orages de la terre, que le pape placera bientôt son

trône vénéré.

– Tu ouvres mes yeux sur bien des choses que je ne voyais pas. La vie oisive et contemplative du couvent pesait sur moi, et mon impatiente enfance aurait voulu jouer son rôle au milieu de cette activité féconde que je voyais régner aux champs.

– Dieu, dans son immense bonté, reprit Paul, a voulu que le travail délassât du travail, et que l'esprit fatigué retrouvât de nouvelles forces après qu'une alternance habilement ménagée sera venue permettre au corps de s'exercer à son tour pour entretenir l'équilibre entre toutes nos facultés. Le plaisir prolongé, toujours le même, engendre fatalement la satiété ; le labeur continu, mais varié, engendre la santé, la richesse, la satisfaction de soi-même et des autres. Donc, redoute le repos et agis sans cesse. Si la jachère des champs fait foisonner les mauvaises herbes, la jachère des esprits est plus funeste mille fois, et prépare une ample moisson de mauvaises pensées qui arrête la charrue que l'homme de l'avenir essaie de diriger à travers l'intelligence humaine.

Élargis ton cœur, en l'ouvrant à toutes les nobles et saintes affections qui viennent le solliciter ; il n'est riche que de ce qu'il donne, et ne possède que ce qu'il prodigue. Élargis ton cerveau, en faisant passer au crible de ta raison toutes les idées que l'on te présente ; rends ton corps énergique et fort, et que le labeur que tu lui imposes soit le repos de ton cœur et de ta pensée.

– Oui, Paul, s'écria Émilie, dont un rayon d'enthousiasme vint illuminer le regard ; oui, je veux travailler pour me rendre digne de toi, et lorsque la marquise me vantera bien haut le bonheur de la vie paresseuse du couvent, je lui montrerai ces fortes villageoises qui, levées avant l'aurore, se couchent les dernières, et trouvent encore le temps de consoler, la nuit, leurs pauvres petits enfants qui, eux, ne comprennent pas assez la nécessité du repos.

– Ne tente pas une lutte dans laquelle tu serais vaincue, ma Fauvette bien aimée. Recherche la vérité, mais laisse aux autres la liberté de l'erreur. La Jeunesse doit respecter les croyances de ceux de qui elle dépend, et c'est à d'autres que nous qu'il appartient de relever et de combattre leurs préjugés. Pensons et agissons mieux qu'eux, c'est la seule leçon qu'il nous soit permis de leur donner. Ne sais-tu pas que le Christ lui-même avait contre lui ses frères et ses sœurs, et que ce n'était pas à eux qu'il adressait ses enseignements ?

Chapitre XIV

Le matin de ce jour-là, Émilie avait été, plus encore que d'habitude, persécutée par sa bienfaitrice pour se livrer à de puérides pratiques religieuses dont l'observation lui semblait désormais une odieuse hypocrisie. Mécontente d'elle-même et des autres, l'âme oppressée et le cœur noyé dans les larmes, elle courut vers la colline, espérant y rencontrer celui qui était devenu sa force et sa consolation.

Retenu loin d'elle par quelques-uns de ces devoirs sans nombre qui entravent l'existence, Paul n'y était pas, bien qu'elle-même ne fût pas en avance sur l'heure habituelle du rendez-vous.

Triste, elle s'assit sur le sommet du monticule, et, promenant ses regards rêveurs sur cette nature paisible qui l'entourait, sa main distraite cueillit une petite branche de serpolet qui trouvait moyen de croître sur cette terre desséchée. Après avoir respiré ses parfums, ses doigts fins et agiles se prirent à émietter ces mille petites fleurettes échelonnées sur toute sa hauteur, et dont chacune forme un tout complet, une unité dans la grande unité, avec ses pétales, son calice, son pistil et ses étamines. Emblème vivant des innombrables rameaux humains qui s'attachent et se dressent sur la même tige.

Elle oubliait dans cette muette contemplation jusqu'au souvenir de sa captivité ; son intelligence, mise en éveil par les douces causeries de Paul de Villeblanche, lui permettait de mieux admirer la nature dont elle commençait à comprendre les merveilles, à mesure qu'elle saisissait plus complètement les rapports qui lient entre elles les différentes parties de l'œuvre immense du Créateur.

Tout à coup, sa pensée fut attirée ailleurs par un incident assez bizarre.

A quelques pas d'elle, un de ces oiseaux familiers qui semblent rechercher la société de l'homme, dont ils visitent la demeure pour lui demander un asile pendant les froids rigoureux de l'hiver, un rouge-gorge, était perché sur les branches d'un buisson. Bien loin de fuir à son approche, il s'élança et vint presque à ses pieds se rouler sur le sol, en proie sans doute à quelque souffrance qui lui enlevait jusqu'au sentiment du péril que courait sa liberté.

– Pauvre fauvette de l'automne, dit Émilie, chancre mélancolique des derniers beaux jours, tu souffres peut-être, comme moi, ta sœur ! Et cependant tu as des ailes et tu es libre !... Viens me conter ta peine, et moi, à mon tour, je te dirai la mienne.

Puis, penchant sa main vers la terre, elle imita avec ses lèvres le bruit d'un baiser, doux appel dont elle semblait deviner la puissance d'irrésistible attraction.

L'oiseau s'approcha encore, sembla hésiter un moment, puis sauta dans la main qui s'ouvrait devant lui.

Étonnée et ravie à la fois, Émilie le saisit, et déjà elle se préparait à lui donner le baiser promis, lorsqu'elle recula son visage avec un rapide mouvement d'effroi et de dégoût.

Un de ces hideux insectes si connus des chasseurs, un de ces parasites qui ne sont que ventre et qui se gonflent de sang jusqu'à ce qu'ils crèvent de pléthore, s'était glissé sous sa plume et lui dévorait la tête, sur laquelle il s'élevait comme une loupe monstrueuse.

Surmontant sa répugnance, Émilie essaya d'arracher l'odieuse vermine, tandis que, sans chercher à fuir, l'innocent volatile se tordait de douleur entre ses mains.

Paul survint alors, et Émilie, les larmes dans les yeux, lui montra le pauvre patient qui était venu implorer son assistance.

– Il est bien tard ! dit le jeune comte après avoir examiné le rouge-gorge qui, fou de douleur et la plume hérissée, s'abandonnait lui-même et semblait avoir perdu jusqu'à l'instinct de la peur. N'importe, il faut essayer !

Il pressa doucement l'oiseau dans l'une de ses mains, et, saisissant le tiquet cramponné sur sa victime, il l'arracha d'un mouvement rapide et désespéré.

Émilie voulut de nouveau s'emparer de son protégé. Mais, hélas ! C'était trop de cette dernière douleur pour la faible créature qui, lui jetant le dernier adieu de son grand œil mélancolique, comme pour la remercier du secours inutile qu'elle avait voulu lui donner, se débattit un moment et demeura immobile après quelques mouvements convulsifs.

Elle retomba sur le rocher qui lui servait de siège, et, laissant glisser sur ses genoux sa main ouverte qui soutenait cet ami d'un instant, elle n'essaya pas même de retenir ses pleurs qui coulèrent en abondance.

Paul, violemment ému, vint s'asseoir auprès d'elle et enlaça entre ses bras la taille flexible de la jeune fille, qui pencha sa tête sur l'épaule de celui dans lequel elle ne voyait encore qu'un frère. Il se contenta d'égarer ses lèvres sur les blonds cheveux dont le parfum troublait malgré lui ses sens.

– Pauvre sœur ! Dit-il. La voilà, cette mort qui te cause tant d'épouvante. Le repos après un instant de souffrance, est-ce donc là une chose qui mérite d'inspirer un aussi grand effroi ?

– Ah ! Paul, s'écria la jeune fille au milieu de ses larmes, tu m'as appris quels liens rattachaient les uns aux autres tous les êtres créés par Dieu. Rien ne m'est étranger désormais, les oiseaux, les insectes, les plantes sont mes sœurs et mes frères. Hélas ! Tu as élargi mon cœur pour élargir du même coup le cercle de mes douleurs ! C'est une fauvette comme moi ; elle chantait naguère, elle vivait il n'y a qu'un instant, et maintenant...

– Maintenant c'est un atome de vie qui s'est transformé pour rentrer dans le sein de la vie universelle. Dans cet immense tourbillon qui entraîne l'univers, tout se succède, monte, descend, pour revenir à son tour. La roue, emblème de la fortune, l'est aussi des destinées de tout ce qui respire dans l'infini des mondes, au sein desquels tout change, mais où rien ne s'anéantit. Telle est la loi du mouvement qui permet à la puissance créatrice de venir reprendre ce qu'elle a laissé de bon en arrière pour le mettre en lumière, jusqu'au jour où l'heure de l'éternelle béatitude aura sonné, et qu'alors dans toute sa perfection l'âme reste stationnaire, ne pouvant plus monter et ayant développé en toute liberté tous les germes que Dieu avait déposés en elle.

– Hé quoi ! reprit Émilie, avait-il donc une âme, lui aussi, ce rouge-gorge que j'allais aimer parce qu'il avait eu confiance en moi et parce qu'il était accouru à l'appel de ma voix, comprenant que je pourrais le soulager peut-être, ou que je le tenterais, tout au moins ?

– Tout ce qui a vie cherche à la conserver et à en améliorer les conditions. Il y a donc là une émanation du souffle divin, une sorte d'âme rudimentaire dont l'instinct est la manifestation extérieure chez ces créatures moins parfaites, tandis que nous seuls possédons l'intelligence perfectible, le cœur, le sens moral, la science du bien et du mal, le pouvoir de discerner, la liberté d'agir.

– Mais enfin, insista la jeune fille, que deviennent ces âmes d'un ordre moins élevé ; retournent-elles à Dieu, ainsi que font les nôtres ?

– À quoi bon ? répondit Paul. La végétation chez la plante qui pousse au hasard, le mouvement désordonné chez l'insecte que le vent chasse devant lui, la vie de l'animal qui n'obéit qu'au pur instinct, toutes ces choses diffèrent bien des conditions de l'existence chez l'homme. N'étant pas libres de leurs actions, ils n'en ont pas, comme nous, la responsabilité. Dieu n'a donc ni à les châtier ni à les récompenser, il ne doit ni les faire monter ni les faire descendre. Ces créatures inférieures restent sur la terre et dans l'air ; elles y retournent et leur rendent tout, en ayant tout reçu, et se reforment de leurs propres éléments décomposés, par le pouvoir que l'atmosphère et le sol ont reçu de l'auteur de toutes choses.

Formé de millions d'atomes qui éternisent la vie chez ces êtres qui tous ont, comme nous, leur mission à remplir, le monde matériel au milieu duquel ils se développent exerce sur eux une influence bien plus considérable que sur l'homme, puisque c'est de ce monde qu'ils tirent tous leurs éléments constitutifs, sans avoir reçu, comme nous, le principe moral et intelligent qui dirige la matière.

Rien ne retourne donc à Dieu que l'âme humaine seule, puisqu'en elle seule réside le progrès, la volonté agissant dans la liberté, et qu'ayant tous les pouvoirs, elle doit être jugée dans ses moindres actions.

Dieu accorde à l'homme toute domination sur les minéraux, comme sur tous les êtres du monde végétal et du monde animal. Incapables de faire seuls et sur eux-mêmes leur œuvre de perfectionnement, ils acceptent notre suprématie, obéissent à notre volonté, et c'est par eux qu'en récompense notre bien-être s'élargit, que la vie se régénère et se civilise, et se perfectionne de jour en jour.

Ainsi nous sommes tous reliés les uns aux autres, et avec la nature tout entière ; nous nous devons aide et protection, assistance mutuelle jusqu'au complet sacrifice de chacun de nous à l'intérêt de tous.

Les animaux sont nos frères enfants, et, livrés à eux-mêmes, ils ne peuvent progresser. Mais il nous est donné de leur communiquer une faible partie de notre intelligence ; nous pouvons redresser leurs penchants mauvais, leur prodiguer les premiers rudiments d'une grossière éducation, remplacer leur férocité native par des habitudes presque sociables. C'est notre devoir, et nous trouvons la récompense de l'avoir accompli en rencontrant en eux des serviteurs utiles et presque toujours désintéressés.

Les plantes aussi ont leurs aspirations, sont pourvues de quelque discernement. Les unes entr'ouvrent leurs corolles aux premiers feux du soleil et lui sourient, tout humides encore des larmes de la nuit. D'autres ne se laissent caresser que par les rayons mélancoliques de la lune et des étoiles ; elles se referment et dorment lorsque les autres s'éveillent. Car la nature a voulu que pas une heure, comme pas un climat, ne fût déshéritée des charmes qu'elle prodigue partout d'une main si libérale.

Comme les animaux, elles obéissent à notre volonté, s'embellissent ou s'améliorent par nous, et dans leur gratitude pour les soins que nous prenons d'elles, nous prodiguent, avec leur ombrage, des fleurs plus parfumées ou des fruits plus savoureux.

Et nous ne chercherions pas à nous élever sans cesse, nous ne travaillerions pas sans relâche à notre œuvre civilisatrice, lorsque nous avons charge d'âmes vis-à-vis de nos enfants qui reçoivent de nous le flambeau destiné à éclairer leur marche, et lorsque nous entraînons dans notre mouvement ascensionnel la création tout entière !... Ah ! Nous serions bien coupables et bien maladroits en même temps, car tout s'armerait pour nous châtier, toutes ces forces vives que nous pouvons utiliser à notre usage, et qui sans cela sont autant d'ennemis déchaînés contre notre faiblesse.

Créés pour la satisfaction des appétits matériels les uns des autres, l'animal, la plante semblent se détruire en se dévorant, mais ils ne font que se transformer pour revivre. L'univers est un vaste laboratoire où l'existence se perpétue incessamment pour monter et progresser sans cesse. La nature a horreur du néant ; elle multiplie la vie sous toutes les formes et la fait jaillir de la mort même. Tout suit la même rotation, tout vit de la même manière et meurt utilement pour donner, avec sa place, sa vie même à d'autres créatures qui la prennent dans la matière végétale ou animale, afin de nous la rendre un jour après qu'ils se seront élevés jusqu'à nous dans l'échelle des êtres.

Aussi y a-t-il, dans son horreur sublime, quelque chose de profondément vrai dans cette parole de Job :

Corruption, tu es mon père, et vous, vers de la tombe, vous êtes ma mère et mes sœurs ! »

Ne nous inquiétons donc pas de ces destructions de détail, puisque la vie puise tous ses éléments dans la mort même. Mais ne supprimons rien, ne faisons rien disparaître sans nécessité, car les besoins sont différents parmi cette multitude de créatures que rapproche le lien de la solidarité, et ce qui est inutile pour nous est peut-être indispensable pour quelqu'un de nos frères. Nous avons tous, au même titre, notre raison d'exister, et le progrès surgit de la diversité de ces besoins mêmes, ainsi que des aptitudes infinies destinées à y satisfaire, de

même que l'harmonie naît des contrastes et des dissonances.

– Pardonne-moi, mon Paul, si mon intelligence faussée par ceux qui devaient la diriger, hésite parfois avant d'admettre les vérités nouvelles que tu m'enseignes. L'Éternel, sans permettre que le plus mince atome ne soit jamais détruit, donne seulement d'autres formes à ce qui, pour nous, semble s'anéantir. Aussi, je le crois maintenant, nous ne pourrons pas plus que toutes ces choses du monde matériel qui nous entourent conserver les mêmes apparences extérieures dans des mondes différents.

– Il est difficile d'en douter, répartit le jeune comte. Tu as vu en Italie et, bien mieux que toi encore, j'ai rencontré, dans ces contrées lointaines où s'est écoulée mon enfance, des plantes et des animaux qui ne ressemblaient pas à ce qui nous entoure ici. C'est que la terre, à laquelle Dieu a confié tous les éléments de reproduction, n'absorbant, dans les divers climats, ni les mêmes vapeurs ni les mêmes arômes, ne peut former ni des objets ni des individus identiques avec des substances différentes.

Dans d'autres planètes, tout doit donc être changé, et la diversité, par son immensité même, rend l'unité plus harmonieuse.

Cette terre qui nous porte fournit sa large part dans la création de l'homme, puisqu'elle contient en elle tous nos principes constitutifs qu'elle nous prête pour nous les reprendre un jour afin de les donner à d'autres après nous. Le souffle de Dieu flotte dans l'étendue, et sur son passage la vie s'éveille et s'épanouit sous mille formes incessamment variées.

La sagesse divine a combiné les choses de telle sorte qu'il y ait des êtres qui ne puissent vivre que sur certain petit coin de terre, et qu'ainsi la vie soit partout et le néant nulle part. La nature, dont la prévoyance n'est jamais en défaut, a voulu que les patries les plus ingrates fussent les plus aimées. Le Lapon, le renne meurent vite loin de leurs glaces, et cette passion qui nous attache au séjour natal est d'essence physique, car là où souffre le physique, le moral, qui lui est si intimement lié, souffre cruellement. On s'est identifié avec le sol qui nous porte, avec ses productions qui nous nourrissent, avec l'air qui nous enveloppe, et telle contrée affreuse qui nous a vu naître est la plus belle de toutes à nos yeux, parce que là seulement la santé, cet équilibre de nos facultés matérielles, fleurit et s'épanouit en nous.

Nos sens jouent aujourd'hui un rôle qui s'amointrira plus tard. Dans les planètes inférieures, nous avons à lutter contre un milieu plus ingrat, peuplé d'animaux monstrueux, surtout à l'origine, de plantes stériles, ou qui ne donnent que des fruits à peine mangeables. L'atmosphère y est soumise à des intempéries extrêmes et excessives. La lutte y est pénible, il faut donc que l'homme y soit plus fortement construit pour la résistance; que son corps, plus robuste, se développe plus lentement; que la matière prédomine sur l'esprit, dont il ne saurait encore que faire, et qui serait pour lui une nouvelle source de souffrances, en lui permettant de mieux mesurer l'excès de sa misère et la profondeur de sa chute. Mais le progrès s'accomplit sur chaque planète même comme sur chaque individu; notre terre a franchi ces périodes difficiles, et déjà la nature commence à s'y montrer soumise à l'homme, réconcilié en partie avec elle.

Sans doute, dans des mondes différents, nos corps se constituent d'éléments différents aussi, et nous y revêtons une autre enveloppe, plus parfaite ou plus imparfaite, suivant le milieu où ils doivent agir. Mais toujours est-il certain que ces corps vivent, animés tous par le même souffle de Dieu; que la transmission des âmes se fait, dans les unes comme dans les autres des planètes sans nombre qui peuplent l'espace infini, et qu'étant l'émanation même de Dieu, elles existent identiquement les mêmes dans tous les mondes. De l'autre côté de la vie, il nous rend une âme toujours purifiée, qui nous permet de nous rapprocher incessamment du ciel; notre libre volonté seule la fait dévier parfois du droit chemin.

– Pourtant, Paul, on nous enseigne que nous ressusciterons avec nos corps d'aujourd'hui !...

– Folie et orgueil que tout cela ! Nos corps ne sont pas à nous, mais à tout le monde, aux êtres que nous avons dévorés hier, à ceux qui nous dévoreront demain. Ils sont d'un jour; la terre

nous les prête, elle nous les reprendra. Notre âme seule nous appartient ; elle seule est éternelle, comme tout ce qui vient de Dieu et y retourne.

Non, nous ne serons pas, plus tard, les mêmes que nous sommes aujourd'hui. La partie matérielle s'éthérifiera, en quelque sorte, et nous n'aurons plus que peu d'efforts à faire pour y arriver au plein développement de nos trois ordres de facultés. Pareils aux éphémères qu'une même journée voit naître et mourir, et qui tombent quand le soleil baisse à l'horizon, leur œuvre faite et leur carrière accomplie, nous croîtrons vite, parce que notre esprit n'aura qu'à se ressouvenir des choses autrefois connues, auxquelles il ne reste plus à ajouter qu'un faible bagage pour être en pleine possession de tout ce qu'il peut nous être donné de savoir.

La hideuse chenille traîne longtemps sur la terre ses anneaux informes ; elle s'ensevelit longtemps immobile et captive, dans la prison de la sombre chrysalide. Mais, aux premières ardeurs du printemps, il suffit au brillant papillon de secouer ses ailes d'or pour prendre possession de la nature qui l'appelle. Il vole où l'entraîne son caprice, et flotte dans l'atmosphère, tant ce corps, qui rampait autrefois, est devenu léger ! Il ne se pose que sur les fleurs, il se gorge de miel et de parfums, il aime et meurt, ayant vécu.

Laisse donc là ces puérides inquiétudes sur la forme et la figure de ceux que tu as aimés. Ta mère n'est pas plus la créature morte à trente ans, dans tout l'éclat de sa beauté, que ce n'était l'enfant qui végétait dans son berceau, ou que ce n'eût été le vieillard frêle et débile, si elle eût prolongé le cours de sa vie en ce monde. Ta mère, c'est une âme. Quand tu vas revoir des amis perdus de vue depuis bien des années, ou, voyageurs intrépides, passés sous un autre hémisphère dans lequel règnent des modes différentes, te préoccupes-tu de savoir s'ils auront le même vêtement qu'ils portaient lorsqu'ils étaient près de toi, et crois-tu donc que ce ne soit qu'à cela que tu puisses les reconnaître ?...

Chapitre XV

Émilie, l'une de ses mains oubliée dans celles de Paul, et ses grands yeux bleus fixés sur les siens, écoutait, confiante et charmée, ces révélations étranges, qui n'étaient rien moins que la négation de tout ce qu'on lui avait enseigné jusqu'alors. Élevée au milieu d'épaisses ténèbres, son œil soutenait cependant l'éclat de la lumière, et semblait appeler encore des clartés nouvelles. Une immense satisfaction intime remplissait l'âme du jeune comte de Villeblanche, qui la versait tout entière dans celle de la naïve enfant, dont la docile intelligence aspirait à s'imprégner de la sienne, jusqu'à se sentir revivre en lui et par lui.

Mais ce n'était encore qu'une première aube qui luisait devant ses regards charmés, et les leçons de son jeune initiateur avaient besoin d'être plus fréquentes avant de conquérir pleinement à la vérité cette nature si longtemps vouée à l'erreur.

Un matin, elle avait su se faire libre et fuir sa sévère protectrice. La marquise, tout occupée d'elle-même, et habituée, d'ailleurs, aux folles pérégrinations de la jeune fille, ne s'était pas aperçue, ce jour-là, de son absence.

Comme une biche alerte, elle bondissait dans l'espace, récoltant dans son chapeau, transformé en corbeille, les fleurs dont elle aimait à se tresser des couronnes, broutant tout d'une main impitoyable et brisant tout sur son passage. On eût dit qu'elle voulait se venger sur les choses inertes de la tyrannie sous la pression de laquelle elle se sentait étouffer, mais qu'elle subissait faute d'oser entrer en lutte ouverte contre elle.

Toute petite enfant, elle avait vu les grandes jeunes filles effeuiller la marguerite, l'interroger, lui demander, rieuses et inquiètes à la fois, le secret de leur avenir. Existait-il donc, entre la plante et nous, un langage commun dont l'étude pourrait nous livrer la connaissance ?... Quelle gloire, dont elle serait fière, et quelle joie, s'il lui était donné de saisir, de voir presque, et de toucher du doigt ce lien mystérieux de solidarité que Paul, son oracle, affirmait nous rattacher à la création tout entière !

Déjà quelques-unes des premières fleurs qu'elle avait cueillies penchaient languissamment leur tête, et les pétales se détachaient pour joncher le sol autour d'elle. Quelques boutons se dressaient encore, qui se fussent épanouis le lendemain, mais tout prêt à se flétrir à leur tour. Son caprice n'avait-il pas brusquement interrompu et rendu impossible l'œuvre patiente de la mort, c'est-à-dire l'œuvre du renouvellement, du rajeunissement perpétuel ?

Parmi ces plantes, il s'en trouvait de celles que la main de l'homme, en les touchant, force à se contracter comme à l'approche d'un malaise inconnu. Elle leur parla, elle les interrogea, et n'entendit rien. Cependant, elles se rouvraient sous les caresses des rayons du soleil, puis semblaient rentrer de nouveau en elles-mêmes, dès qu'elle voulait les saisir.

Il y avait donc en elles une sorte de sentiment, une volonté, un instinct, tout au moins ; c'étaient des êtres auxquels la nature prévoyante accorde ce qu'il leur faut d'intelligence pour rechercher les conditions de la vie et pour éviter les chances de souffrance et de mort.

Mais comment deviner leur langage, et comment se mettre en rapport avec elles ?

Lorsqu'il ne devançait pas Fauvette au lieu du rendez-vous, Paul ne se faisait jamais attendre bien longtemps. Elle le vit bientôt gravir la colline qui les réunissait, et la curieuse enfant lui confia ses inquiétudes nouvelles.

– Oui, lui répondit-il, l'âme, c'est la vie, et tout ce qui est animé possède une âme.

Le Créateur l'a donnée à l'homme, aux animaux ; il l'a donnée aussi aux plantes, à la terre elle-même. Il sème la vie, nous la récoltons. Il anime, nous faisons pousser.

La mère met au monde un nouveau-né. Dieu lui prête l'âme intelligente, et l'air, la terre et l'onde, la chaleur, l'électricité, toutes les forces de la nature, en un mot, lui prodiguent à l'envi ce qui le fait croître, tout ce qui entretient et prolonge en lui l'existence.

Ainsi se noue une association, ou, pour l'appeler par son nom véritable, une fraternité

universelle, immense, qui nulle part ni jamais ne se brise, et qui, depuis l'Éternel jusqu'à l'atome invisible, relie l'univers tout entier dans une majestueuse unité.

Tout être créé se voit libéralement doté de forces inconnues, de ressorts dont l'énergie est proportionnée à la carrière qu'il est appelé à fournir. Aussi, l'âme de la plante est-elle mesurée sur sa mission modeste pendant chacune de ses apparitions à travers l'infini de l'existence. Dieu n'avait pas besoin de lui accorder la voix, le cri, le chant, le son articulé, enfin, comme aux animaux, qui s'en servent pour communiquer entre eux, et même avec l'homme, qu'ils comprennent et dont ils savent se faire entendre.

– Et pourtant interrompit Émilie, il me semble que je les ai vues se plaindre, ces fleurs, si je ne les ai pas entendues. J'ai vu souffrir cette pauvre marguerite, lorsque je lui ai arraché ses blancs pétales, qui déjà jaunissent et se fanent. Je ne lui ai laissé que son cœur pour souffrir, et elle s'est courbée sur sa tige...

– C'est qu'elle a, en effet, ses aspirations, ses joies, ses souffrances. Elle s'étirole, languit et meurt ; mais, n'ayant pu fournir sa carrière et mûrir la graine quelle devait laisser tomber avant de disparaître, une autre fleur repoussera sur ses racines mêmes, pour reprendre et continuer son œuvre interrompue. L'enfant pousse et grandit de même sur les racines de ses ancêtres, que nous confions à la terre, afin qu'ils restituent peu à peu à ceux qui leur succèdent, pour assurer leur existence, tous les principes qu'ils avaient empruntés à d'autres qui avaient vécu avant eux.

– Oh ! Je le vois, j'ai fait encore une action mauvaise en séparant de la plante sur laquelle elles croissaient ces fleurs si belles, qui sont le charme et la parure de la campagne.

– Oui, si tu l'as fait sans utilité. User de tout, n'abuser de rien, tel est notre droit et notre devoir en présence des dons que la main de Dieu nous prodigue. La nature nous appartient ; mais c'est nous respecter nous-mêmes que de la respecter dans ses plus infimes créations.

– Je le comprends, maintenant, reprit Fauvette ; c'est au milieu des merveilles qu'elle étale à nos regards qu'il faut adorer l'auteur de toutes choses, c'est dans son étude approfondie qu'il faut aller chercher cette foi qu'on me faisait larmoyante et triste, parfois même effrayante. Oui, j'aime mieux admirer Dieu dans ses œuvres, alors qu'au printemps la terre, toute en fleurs, fait monter comme un encens, vers le ciel, l'air embaume qui m'enivre moi-même.

Mais pourquoi donc toutes ces belles petites fleurettes des champs s'effeuillent-elles et se fanent-elles aussitôt que je les ai cueillies, tandis que celles du jardin de la marquise s'épanouissent encore dans les vases de son salon ? Est-ce que les coquettes se plaisent dans le vieux Saxe ou le vieux Sèvres, tandis que ma main les brûle et les tue, quand je voudrais tant prolonger leur vie autour de moi, afin de vivre auprès d'elles ?

– Tu les calomnies, ma sœur, et les pauvrettes sont bien innocentes de ces vilains sentiments-là. Nées aux champs, elles en possèdent la candeur et la pureté primitives, sans connaître l'artifice des fleurs civilisées, qui ont été patiemment améliorées par les semis et les greffes, et qui ont puisé dans des terreaux savamment composés des sucres plus substantiels.

– La science m'effarouchait comme le reste, mon Paul chéri. Je la croyais vieille, ennuyeuse et ridée, compagne seulement des fronts chauves ou des crânes illustrés de cheveux blancs. Mais tu me la fais jeune et charmante, d'un accès facile et gracieux. C'est peut-être mal, ce que je vais te dire ; mais il me semble que je marche comme au milieu de glaces qui me renvoient ma propre image ; je me vois, je me retrouve partout moi-même, et par suite je m'intéresse à tout.

– Dieu n'a qu'une loi, reprit Paul, et c'est le meilleur signe de sa puissance d'avoir su faire jaillir de l'unité une diversité aussi féconde. Nous reflétons l'univers, qui se reflète en nous, et les mondes, les sons, les couleurs existent comme autant d'emblèmes des besoins, des instincts, des passions qui sont les ressorts de l'homme. Il n'est pas une plante qui, dans ses détails comme dans son ensemble, dans sa forme, dans la couleur de sa fleur, dans le parfum qu'elle exhale, ne possède son langage qui parle à quelqu'un de nous, pas un animal, pas un

insecte qui ne nous attire ou ne nous repousse, parce qu'il nous offre l'image de quelqu'une de nos vertus ou de quelqu'un de nos défauts.

Ne reconnais-tu pas l'usurier dans la hideuse araignée tapie au fond de son trou sombre, dans ce monstre aux cent yeux, aux pattes nombreuses, immenses, qui s'allongent pour saisir, embrasser et étouffer ses victimes, dont le ventre prodigieux se gonfle du plus pur de leur sang, qui n'a point de poitrine où loger un cœur, et qui tend dans tous les coins obscurs la toile à peine visible où viendront s'empêtrer les mouches étourdies ?...

Le petit garçon dépense une vie qui surabonde en lui à la poursuite des insectes, des scarabées, chez lesquels il rencontre une certaine force, un mouvement désordonné qui l'attire. La petite fille en a peur ; mais elle recherche les fleurs, tranquilles et jolies, fraîches, pures et charmantes comme elle. Plus elles sont simples et primitives, et plus elle les aime. Mais à quinze ans, ce beau printemps de la vie, quand l'âge d'être admirée a sonné pour elle-même, elle leur demande d'être parfumées, et tandis que la jeune paysanne glisse sous son mouchoir la branche du basilic à l'arôme robuste et pénétrant, elle s'embaume de la suave haleine de la douce violette, timide comme elle et qui lui suffit encore.

Au premier soupir de son cœur, elle s'est contentée de l'églantine des champs. Mais, quand le rêve vaguement entrevu deviendra la réalité charmante, elle attachera à son corsage, pour se faire plus belle, la rose de nos jardins, qui cache un cœur amoindri sous le luxe de ses pétales. Plus tard, quand la jeune fille aura cédé la place à la jeune femme, et que ses premiers sentiments tendres et naïfs auront passé avec le premier incarnat de ses joues, elle voudra briller encore pour l'objet aimé, elle choisira les couleurs plus vives qui lui siéront mieux ; alors elle ne s'inquiétera plus de leur parfum, elle a donné tous les siens avec son cœur, un autre l'a recueilli ; il ne s'agit plus que de conserver son amour en restant toujours belle pour lui, en rehaussant ses attraits par ceux de la fleur.

Plus tard encore, après que cet amour s'est multiplié dans son sein et qu'il a semé sur ses pas de beaux enfants, ces roses de la vie, elle renonce aux fleurs pour elle-même. Qu'en ferait-elle après que tous ses parfums se sont exhalés dans ces gais chérubins qui se roulent à ses pieds ? Toutefois, dans leur chambrette, autour de leur berceau, elle placera la pâquerette et le myosotis, fleurs timides, sans parfums encore, comme eux, qui ne pourront offenser leurs faibles organes, mais qui réjouiront leurs regards, qui disent aux amis : Ne m'oubliez pas ! Et qui parfois font mieux apprécier des affections plus vives. Ce sont elles qui répondront à la jeune fille lorsqu'elle les interrogera, au premier éveil de son cœur. Jeune fille et fleur causent ensemble, se répondent et se comprennent. Elles s'aiment, parce qu'elles sont identiques.

– Il y en a pourtant que je n'aime pas, interrompit Fauvette ; le lis, par exemple, que la marquise fait croître partout dans ses jardins. Je le trouve beau quand on me le fait remarquer ; mais il ne me dit rien, et je n'ai rien non plus à lui dire. Et puis, si je m'approche de lui pour le sentir, il me barbouille le visage et semble se moquer de moi en me rendant ridicule aux yeux des autres.

– C'est que le lis, droit, roide, impérieux et froid, est l'emblème des grands de ce monde, des superbes, des orgueilleux, des puissants qui méprisent les petits assez vils pour les flatter. Celles que tu préfères, je vais te les nommer. Tu voudrais remplir les plates-bandes du jardin de simples bluets et de belles pâquerettes, avec des bordures de myosotis, parce que ces fleurs te ressemblent et que tu es bleue et céleste comme elles. Tu aimes ce qui est limpide et pur, le ciel azuré, le ruisseau dans lequel il se mire, les fleurs les plus simples, les plus naïves de formes.

Italienne et née sous un ciel de feu, tu es blonde comme les épis mûrs ; car ta mère, vois-tu bien, a vécu d'amour, et elle est morte assez jeune pour que l'amour ne se soit jamais refroidi dans son cœur. Qui sait si ce n'est pas au bord d'un clair ruisseau, qu'embellissaient de bleus myosotis et dont les blanches pâquerettes ornaient les rives, que tes parents ont échangé leurs premières paroles d'amour ? L'atmosphère embaumée qui courbait doucement et pâquerettes

et myosotis caressait aussi leurs fronts, où rayonnait l'auréole du bonheur, et ta mère t'a pétrie de ces couleurs charmantes et de ces douces senteurs que nos sens grossiers ne perçoivent pas toujours, mais qui existent cependant, d'autant plus suaves qu'elles échappent à notre odorat encore peu développé.

Le myosotis, c'est l'enfant qui se transforme, qui va s'éveiller jeune fille, et dont un premier souffle d'amour vient baiser les rêves encore insaisissables. Elle se courbe, petite et souple, et se penche sur le ruisseau. Elle sourit à son image peut-être ; peut-être aussi ce sourire s'adresse-t-il à une pensée qui l'effraye, mais qui l'attire cependant et qu'elle ne peut pas comprendre encore.

Timide comme elle, il se cache et reflète la couleur du ciel. Le bouton, avant de s'épanouir, est du rose le plus tendre. L'onglet de la corolle n'est que faiblement teinté de jaune, qui se fond en blanc pur au sortir du calice. C'est que, mélange touchant d'innocence, de grâce et de pureté, la jeune fille ne possède pas les aspirations familiales auxquelles elle ne songera que plus tard.

La tige est sans souplesse, la feuille, sans élégance, est, comme la tige, plumeuse, pubescente et recouverte d'un duvet épais. C'est l'adorable gaucherie, le décousu charmant de ces formes qui n'ont pas acquis encore toute la suavité de leurs contours ; c'est le duvet de l'enfance, qui tombera bientôt pour laisser briller dans tout son éclat la fraîcheur de sa carnation.

Les horticulteurs ont semé la blanche pâquerette, ses pétales se sont multipliés ; ils sont devenus plus roses, puis enfin rouges. Lorsqu'elle n'est encore que rose, de nombreux rejetons fleuris sortent de son sein. Sa nuance ne peut être plus foncée, puisqu'elle n'est atteinte que de l'ambition légitime, qui n'a rien de personnel et ne calcule pas, qui brave fatigues et soucis, et ne recule devant aucune des difficultés de l'existence. Mère de famille avant tout, elle accepte les enfants comme une bénédiction d'en haut et ne compte qu'une chose, le nombre croissant de ses affections.

Mais dès qu'elle arbore franchement la livrée de l'ambition, en passant au rouge, elle commence à calculer, et ses fleurs deviennent rares ; pour soutenir son éclat, il faut du luxe, et alors comment se donner à tous ses enfants ? Elle songe à elle-même, à la peine qu'elle aurait, et s'inquiète, humiliée à la pensée de les laisser sans fortune. Emblème frappant d'une civilisation faussée, qui détourne la famille des desseins de la Providence ! Commencement de l'abâtardissement de l'espèce !

Car la marguerite des champs, qui croît dans toute sa liberté, pousse de nombreux rejetons et mûrit des graines innombrables. La petite pâquerette en fait autant ; elle ne choisit guère son terrain ; elle se plaît partout ; elle végète à miracle et fait tranquillement son œuvre, embellit les prairies, sert à la santé des hommes, et des milliers d'insectes viennent boire leur goutte de miel dans sa corolle.

Toi, ma belle Fauvette, tu es née sous la même influence que la pâquerette et le myosotis : aussi c'est près de ces fleurs que, fleur toi-même, tu te vois renaître et te sens consolée.

Tu n'aimes pas encore la violette, bien qu'elle se cache et ne se trahisse que par son odeur exquise. Mais son bleu est mélangé de rouge pour former le violet. Elle a de la pudeur, et avoir de la pudeur, c'est s'éloigner déjà de la pureté primitive.

Chapitre XVI

Comme tous les enfants, Émilie n'arrêtait pas sa pensée aux choses qu'elle ne devait pas comprendre encore. Elle interrompit Paul.

– Que l'on doit s'estimer heureux de tout connaître, s'écria-t-elle, et de pouvoir lire couramment dans le grand livre de la nature ! Chaque objet revêt à nos yeux un intérêt plus vif, dès que l'on saisit le rapport qui existe entre nous et ce qui nous entoure. Je le vois, tout, en nous comme en dehors de nous, a son but, son utilité, sa destinée à accomplir, et je commence à pouvoir raisonner mes attractions comme mes antipathies. Les vilaines plantes, les animaux dangereux ne peuvent disparaître tant que nous n'aurons pas étouffé dans notre cœur les mauvais penchants et les passions criminelles.

– Aux jours maudits du Moyen Âge, reprit Paul, chacun était un loup pour son semblable : *Homo homini lupus !* disait-on. La force trônait à la place de la justice, et tous étaient des bandits qui se ruaient sur leurs voisins. La nature irritée multipliait autour de l'homme sa propre image. Les loups pullulaient, pénétraient jusque dans les villes, dévastaient les campagnes, dévoraient femmes et enfants, et il fallait de temps en temps des battues générales, de véritables armées pour en diminuer le nombre. Bien que l'amour et la fraternité n'aient pas encore établi leur empire parmi nous, le règne du mal s'est cependant singulièrement amoindri. Le loup disparaît à mesure que disparaît l'assassin de profession et le voleur à main armée, pour céder la place au renard rusé, qui n'attaque pas notre vie et se contente de menacer notre basse-cour.

Formé par la réunion de toutes les couleurs, continua-t-il, le blanc est l'emblème de l'unité. Mais par son éclat même, il fatigue les regards qui ne sont pas préparés encore à soutenir sa splendeur. Le blanc et le bleu sont la chaste livrée de l'innocence et de la candeur. La plupart de ces fleurettes qui s'ouvrent au printemps sont blanches. Plus civilisées, elles prennent une nuance azurée ; d'autres tournent au jaune, emblème de la famille, qui aime à se montrer au grand jour.

La petite renoncule des prés, le bouton d'or, est éclatant, il étale sa parure avec orgueil, ses étamines sont plus fournies et plus complexes que celles du myosotis et du bluet. C'est encore la mère vigilante qui recueille le fruit de son labeur et qui montre, non sans quelque fierté, sa famille resplendissante aux regards jaloux des hommes. Symbole de travail, et de luxe par suite, ses feuilles, très-découpées et d'une rare élégance, sont l'image des mille moyens qu'il a fallu employer pour faire arriver à leur but ces jeunes intelligences.

Les boutons se succèdent, les fleurs s'élèvent par groupes à toutes les aisselles de la plante, entourées d'un riche feuillage fouetté de violet à la naissance du pédoncule. L'ambition, mélangée ici à l'amour, leur donne cette nuance brillante.

Ainsi la mère de famille est jalouse d'entourer les siens de bien-être et de luxe.

À côté de lui, la renoncule bulbeuse, cet autre bouton d'or qui se plaît dans les lieux bas et dans les marais, a la fleur plus large, mais un peu terne. C'est de l'or, beaucoup d'or, mais qui n'est ni sans souillure ni sans alliage. La feuille est ronde, élémentaire, sans nervures ni fines ciselures. C'est l'épais financier, à côté de l'artiste ou du savant enrichi par le labeur de ses veilles fécondes. Le luxe abonde, mais grossier, sans élégance. Très-apparente, la capsule qui contient la graine se dresse orgueilleusement sur la tige. On dirait un parvenu qui expose avec ostentation ses trésors de fraîche date et d'une origine douteuse. C'est une bourse, cette capsule, elle en a la forme. Ainsi le banquier, le négociant, l'industriel, arrivé au terme qu'ils rêvaient, veulent que ceux qui recherchent leur alliance sachent bien qu'après les grosses dots il y a encore les espérances dans l'avenir.

Le bouton d'or a quatre pétales. Les fleurs qui s'épanouissent au bord de l'eau dans leur

simplicité primitive n'en possèdent souvent que trois. Quelques-unes arrivent au lilas après avoir passé du blanc au bleu pâle ; les rayons du soleil qui viennent les caresser leur donnent une petite teinte violette. C'est qu'alors elles cherchent la lumière et se laissent stimuler par un premier aiguillon de coquetterie ; elles désirent être vues, et, réclament leur part de succès dans le monde.

Regarde-les, ma Fauvette chérie, ces fleurs dont le pied se baigne dans le cristal des ruisseaux. Il en est qui rampent sur le sol, d'autres semblent nager sur l'onde paisible, d'autres, comme l'arum, se tiennent droites et assez hautes sur leurs tiges. Craintives naïades, les unes se contentent d'être belles et de se mirer dans les eaux limpides ; les autres veulent plus, elles recherchent l'admiration des hommes et les rayons du soleil.

Le nymphéa fait flotter son luxuriant feuillage sur la surface de l'eau, tandis que ses fleurs ne fuient pas l'éclat du jour. Toutefois, amies du mystère et de la solitude, elles s'abritent sous les aulnes et les saules de la rive, sans avoir conscience de leur beauté ; car, profondément cachées sous l'élément qui les protège, leurs tiges flexibles évitent la main qui se penche vers elle, et aussitôt coupées, elles se fanent pour ne plus se rouvrir.

La durée de la vie est proportionnée à la destinée de chaque créature. Celle de la fleur est éphémère, une journée lui suffit pour l'accomplir tout entière.

Toutefois les fleurs du printemps, qui doivent se renouveler sans cesse, puisqu'un matin les voit s'ouvrir et qu'un soir les voit mourir pour renaître le lendemain, sont bien plus fragiles que celles qui fleurissent en hiver. Le printemps n'a-t-il pas tous les jours son beau soleil, pour leur donner la force, le coloris, cette parure toujours la même et toujours rajeunie, et le parfum, cette haleine embaumée qui charme et enivre à la fois ? En hiver, il se montre avare de ses rayons. Il faut donc que celles qui osent braver les rigueurs de la froide saison attendent son heure, qu'elles résistent longtemps, que la feuille soit robuste et persistante, les pétales épais et charnus.

Parmi les plantes, les unes sont destinées à charmer l'homme, à flatter ses regards ou son odorat. D'autres, plus modestes dans leur parure et semblables à l'ouvrier que recouvre la sombre livrée du travail, se dissimulent sous la terre à laquelle elles empruntent les sucres nourriciers, qu'elles transforment pour nous les offrir en récompense de nos soins. Touchant emblème de la bienfaisance, d'autant plus admirable qu'elle est plus cachée ! D'autres enfin nous guérissent dans nos maladies. Toutes, en un mot, embellissent ou prolongent notre existence. Elles sont donc nos mères, nos sœurs, nos enfants, nos amies toujours, et la justice nous commande de leur rendre un peu de ce qu'elles nous prodiguent.

– Oui, dit Émilie, je commence à comprendre aussi, moi, le langage des fleurs, bien que je ne sois ni un poète ni une fille du rêveur Orient, où l'on s'écrit, dit-on, avec des bouquets. Tu me les fais aimer davantage, et je vais entourer de mon respect celles qui, à la fois belles, bonnes, utiles et bienfaisantes, sont comme des plantes de génie destinées à apporter une immense part de progrès dans les mondes qu'elles viennent réjouir un moment par leur présence.

Mais plus tard, dis-moi, lorsque nous serons montés dans des astres supérieurs, les retrouverons-nous, ces jolies petites sœurs d'à présent, ces myosotis et ces bluets, ces blanches pâquerettes, ces orchis bizarres et toutes ces sauges qui foisonnent dans les prés ?

– Non pas celles-là sans doute, reprit Paul, car tout ayant progressé, elles ne peuvent être les seules à rester en arrière. Notre pauvre imagination ne peut rien rêver de plus beau, de plus parfait que ce que notre œil voit, que ce que notre esprit comprend ; mais il ne faut pas imposer à la puissance de Dieu les limites étroites de notre intelligence actuelle, et bien d'autres merveilles nous attendent, après que nous aurons su les mériter et les conquérir. Tout se perfectionne déjà autour de nous, et le progrès s'accomplit unitairement et à la fois dans toute la nature. Bien des essences inférieures disparaîtront, ne pouvant plus vivre dans un monde de lumière. D'autres créatures se manifesteront sur la terre régénérée, en même temps que les plantes utiles prendront des formes et des couleurs plus agréables et plus

resplendissantes, en récompense de leur œuvre ébauchée qu'elles achèveront à mesure qu'elles se civiliseront pour répondre aux efforts de l'homme devenu meilleur, et qui leur prodiguera ses soins plus intelligents, parce qu'il les aimera mieux.

C'est que, comme les hommes, comme les animaux, comme tout, dans la nature tout entière, les plantes progressent et se renouvellent sans cesse par l'amour, cette loi sublime, commencement et fin de toutes choses. Car rien ne compte ici-bas, que les pures et saintes affections. Car la vie se donne par l'amour, se continue et se perpétue par l'amour, se sanctifie par l'amour, se transforme et se retrouve par l'amour dans le séjour des élus. Tout vient de lui et y retourne.

– Mais, demanda Fauvette, puisque tous ces points lumineux qui peuplent l'espace sont reliés entre eux par une loi unique, puisque ce sont les lieux de repos qui nous attendent pendant l'éternel voyage de la vie, ils doivent agir l'un sur l'autre, s'attirer ou se repousser, s'aider ou s'entraver dans leurs créations successives.

– Sans contredit, et chacun d'eux protège celles qui lui doivent l'existence. Bientôt je t'expliquerai tous ces mystères, tu sauras pourquoi toutes les fleurs ne revêtissent pas à la même heure leur brillante parure de noces, et pourquoi elles attendent, avant de déployer aux regards le luxe de leur beauté, que leur astre occupe au ciel certaine position déterminée. Il en est auxquelles le soleil enlève le parfum, et qui ne retrouvent leurs enivrantes senteurs que lorsque l'ombre et le silence descendent sur la terre avec la fin du jour.

Vois-tu ces deux fleurs que la nature prévoyante a dotées de mérites bien différents, et auxquelles nous avons donné des noms qui semblent les rapprocher : la belle-de-jour et la belle-de-nuit ?

La première ne s'épanouit que sous les regards d'un soleil ardent qui dépose sur leurs pétales arrondis la livrée du ciel azuré. Elle n'a point de parfum pour nous. Elle est cependant un emblème familial, car son cœur est teinté des deux couleurs primitives, le blanc, puis le jaune, qu'arborent aussi ces deux métaux à la poursuite desquels le père de famille use son existence, prêt à leur sacrifier trop souvent jusqu'à sa considération. Insoucieux et fier tant qu'il vit seul, il voudra être riche à tout prix, à mesure que ses enfants se multiplieront autour de lui, et ne reculera devant aucune bassesse, s'il a des fils à établir, des filles trop nombreuses à marier. L'or et l'argent sont donc véritablement la base et le pivot de la famille, les couleurs qu'ils portent parlent haut, et l'indiquent clairement.

Regarde, au printemps, dans les prairies, alors que tout s'éveille et semble entrer en joie pour célébrer, au sein de la nature rajeunie, la grande fête de l'amour. C'est sur les fleurs blanches et sur les fleurs jaunes qu'insectes et papillons se donnent leur premier rendez-vous ; la marguerite est leur boudoir, et le bouton d'or est leur alcôve.

C'est parce qu'elle est à la fois un emblème d'amour et de famille, que la belle-de-jour est bleue, que son cœur est blanc et jaune, que sa tige s'affaisse sous le nombre de ses fleurs, qu'elle mûrit des graines sans nombre, tandis qu'elle est chargée encore de boutons qui attendent leur tour pour s'épanouir au soleil.

La belle-de-nuit est blanche, ou rouge, ou jaune ; mais chez elle le jaune est moins lumineux, moins brillant que celui de sa rivale. Elle se tient droite sur sa tige allongée, ses feuilles sont larges, plus sombres de ton, elle ne porte qu'une graine dans sa capsule plus avare. Tout indique qu'elle ne reflète pas la famille. Mais elle a le parfum qui manque à la belle-de-jour, pour nous du moins, car toutes en ont, perceptibles pour les sens de quelques créatures dont elles complètent l'existence. On ne la voit pas, mais son odeur la trahit, et quand toutes ses compagnes sont fermées et dorment, elle s'entr'ouvre, et les nocturnes phalènes, les sphinx au vol rapide, viennent lui demander le miel qu'elle secrète au sein de son calice profond.

Le jaune d'or s'étale et prend ses franches coudées au cœur élargi de la marguerite, qu'entoure un simple rang de blancs pétales ; ils s'allongent, tiennent à peine au calice, et semblent appeler les doigts mignons de la jeune fille pour laquelle l'heure de la maternité va

bientôt sonner, et qui vient lui demander la réponse à la première interrogation de l'amour, cette ardente aspiration vers l'infini de la vie qui tend à se renouveler.

– Ainsi, demanda Émilie, certaines classes de plantes représentent un caractère principal, différencié ensuite par la couleur des fleurs, leur parfum, la forme ou le nombre des fruits, le dessin des feuilles, la direction des racines, et mille autres détails divers, qui tous ont un sens emblématique pour qui sait comprendre ces poétiques mystères ?

– Tu vas le saisir sans peine par un exemple, répondit Paul. Toutes les légumineuses sont familiales, seulement il y en a de plusieurs degrés. La graine de plusieurs est comestible, ce qui fait que l'homme, vivant en société, en famille, les multiplie volontiers autour de lui.

Le cytise représente la famille révérencieuse, aimant à se grouper auprès du chef, autour duquel poussent à l'envi des rameaux nombreux. Au printemps, le feuillage disparaît sous le nombre et l'éclat de ses grappes du jaune le plus brillant, et ses graines innombrables lèveront, protégées par son ombrage, après les derniers froids de l'hiver suivant.

Tous les rameaux se courbent et penchent vers la terre, comme ceux du saule pleureur. Tel le front du père de famille est souvent courbé par les âcres soucis que lui inspire une descendance trop nombreuse.

La glycine est bleue, le jaune n'y existe guère. Elle est parfumée de ce petit parfum timide qui rapproche la famille par un tendre lien d'affection, et qui dit aux amoureux : Approchez, n'ayez pas peur !...

Avec son écorce glutineuse, son bois très-dur, quoique d'une croissance rapide, et fortement teinté de jaune, l'acacia est l'image de la famille qui vit concentrée dans son égoïsme et peu intelligente dans ses rapports. Ses feuilles ressemblent à celles de la sensitive ; elles se blessent de tous les froissements, et ne se détachent de la tige qu'après que l'automne les a teintées du fauve éclat de l'or. Il se hérissé d'épines et tient à l'écart les importuns, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas utiles. La nuance rosée de la fleur accuse une certaine tendance ambitieuse chez les enfants, qui s'éloignent volontiers pour courir à la recherche d'une position. Aussi, tu peux remarquer que sur ses racines les rejetons poussent en abondance, mais sans être rapprochés du tronc, comme chez le cytise.

Le pois de senteur parfume, mais sans séduire ni retenir auprès de lui. Sa couleur primitive est mélangée de bleu et de rose, ce qui donne la teinte violette, emblème de l'ambition en dehors de la famille, car il ne possède le jaune que tout au fond de son calice, pour indiquer qu'il n'est que l'arrière-petit-cousin de la grande famille des légumineuses. Égoïste et personnel, il se cramponne à tous les appuis, monte indifféremment sur les épaules de tous ses voisins, peu lui importe, pourvu qu'il s'élève et brille au-dessus d'eux.

Le pois rouge est modeste. Sa fleur peu apparente se cache presque sous ses larges feuilles, sans élégance et compactes. Lui aussi, il veut s'élever au-delà de ses forces, tandis qu'il ramperait s'il ne trouvait pas qui le soutienne. C'est l'ambition villageoise ; il dit au paysan : Sème, récolte, économise, et tu pourras acquérir un jour ce champ sur lequel tu me cultives aujourd'hui au profit d'un maître !

Plus modeste encore, le pois blanc montre au fond de son calice une petite teinte jaune qui parfois passe un peu à l'orangé. Ses fleurs ne sont ni nombreuses ni tombantes comme celles du cytise ; aussi est-il à peine de la famille. Il croît dans son indépendance, et se donne au pauvre qui a besoin de lui.

Le blanc, c'est l'harmonie, le charme, la pureté, la candeur du jeune âge ; le jaune, c'est le sentiment de la famille ; le bleu, l'amour timide ; le violet, l'amour orgueilleux, le dépit. Aussi la sauge bleue n'est-elle pas un emblème d'amour. Le bleu d'amour ressemble à un beau ciel qui se refléchit dans le cristal d'une rivière limpide. C'est à l'azur céleste que le charmant myosotis a emprunté sa parure faite d'eau pure et de ciel sans nuage. Puis, comme il doit se multiplier à l'infini, son cœur est nuancé de jaune, et ses nombreuses fleurettes en épi se succèdent sur la même tige qui s'allonge, afin de pouvoir en augmenter le nombre.

Les poètes l'ont bien nommée, cette ravissante fleur du sentiment tendre et naïf, du souvenir ! Le bleu de la sauge est trop éclatant pour conserver la même candeur. C'est l'amour vieilli, qui n'a plus sa pureté. L'ambition le combat déjà, car le rouge se glisse dans sa nuance trop foncée, et le jaune n'existe que dans les profondeurs les plus cachées de son calice.

Veux-tu voir une fleur qui diffère en tout de celles-là ? Regarde la scabieuse, qui mérite si bien son nom de fleur-de-veuve. Elle est seule, froide et inspire la mélancolie. Au lieu d'être jaunes, étamines et pistils sont blancs, emblème de virginité, de veuvage, de stérilité. Elle se tient droite sur sa tige, roide d'attitude, foncée de couleur, parce qu'elle est sombre, solitaire et triste, ne devant pas avoir de famille.

Les fleurs qui s'élancent de l'aisselle de la plante se dressent sur un long pédoncule isolé. On dirait des neveux et des nièces en visite chez une tante à succession, et non des enfants établis auprès de leur mère. Les pétales se flétrissent ; la graine, amère et peu nutritive, à peine apparente, attire cependant les oiseaux chanteurs qui la dévorent avec avidité.

Ainsi, la vieille fille et la veuve, sans affections autour d'elles, donnent tout leur cœur aux légers habitants de leur volière.

Les fleurs les plus belles, les plus perfectionnées s'enorgueillissent trop de leur beauté pour ne pas s'éloigner toutes peu à peu du sentiment familial. Le cœur disparaît, étamines et pistils s'enfoncent de plus en plus dans les profondeurs du calice. Le luxe envahit tout, les pétales ont pris toute la place, il n'y a plus ni désir de famille, ni besoin de reproduction. Elles brillent un jour, puis s'anéantissent stérilement.

La fleurette des champs, au contraire, cette humble prolétaire du règne végétal, est simple en sa parure, mais elle est tout cœur et ne marchand pas au foyer le nombre de ses enfants. Sa vie est une lutte : la nature, les animaux, les hommes, tout lui fait la guerre ; aussi prodigue-t-elle, pour les jeter à tous les vents, ses graines innombrables, sachant bien que beaucoup de ses enfants disparaîtront devant tant de circonstances fatales conjurées contre leur avenir. Elle s'épanouit et meurt sans s'inquiéter d'être admirée, comme ces jeunes paysannes dont la beauté n'a qu'une heure et qui paraissent vieilles à vingt ans. Heureux quand celles-ci, pures et printanières comme elles, lui jettent un regard en passant, sans se détourner de leur route !

Une femme qui a su vieillir, comme la fleur du soir, possède encore un attrait puissant : on aime, avec ses traits ou ses pétales flétris, à la reconstruire telle qu'elle fut admirée au printemps de sa vie. On respire auprès d'elle comme une atmosphère d'affections qui embaume le cœur, elle est dégagée de toutes les mesquineries de la vanité, elle veut être aimée pour elle, et se donne la peine d'être aimable pour que le bon souvenir qu'elle laisse après elle du moins ne vieillisse pas.

Ses cheveux blanchissent, les rides sillonnent son visage ; son miroir est impitoyable, et cependant elle triomphe, car il lui rend en même temps une douce image qui, derrière elle, s'avance le sourire aux lèvres. C'est sa fille, c'est une autre elle-même, rajeunie, qui un jour se rajeunira aussi dans ces beaux petits êtres sortis de son sein, formés de sa substance même, nourris de son lait, qui lui devront, avec tous leurs dons physiques, la pureté qu'elle s'est appliquée à conserver à leur âme.

Quel charmant spectacle de voir l'aïeule bercer son petit-fils, et comme on cherche avec attendrissement quelque chose de son charme primitif dans les traits du dernier né de la famille !

C'est que si ses cheveux ont blanchi, si les rides ont creusé leurs sillons sur son pauvre visage fatigué, son cœur n'a pas de rides et le souffle du sentiment l'anime toujours ; il s'est transformé, mais pour s'épurer et grandir encore.

Le mélange harmonieux et varié du bleu avec le jaune fournit à toutes les plantes leur riche manteau de verdure. Ainsi, l'amour et la famille donnent et entretiennent l'existence. La feuille est donc la santé, la vie même de la plante. Lorsqu'elle tombe à l'automne, la vie est suspendue. Si elle ne reparaît pas au printemps, la vie est arrêtée. Si on l'arrache au milieu de

l'été, souvent la plante meurt.

Dans les climats chauds, là où elle doit lutter contre les chances de destruction si multipliées que lui présentent ces contrées incultes, la feuille est luxuriante, immense, persistante, parce qu'elle doit suffire presque seule à la faire vivre, grâce aux sucres invisibles qu'elle absorbe dans l'atmosphère pesante qui l'enveloppe.

Sur les rochers arides, dans les sables des tropiques, sous les baisers dévorants d'un soleil torride, la feuille est glauque, foncée, le bleu y domine sur le jaune, elle est épaisse et charnue. Comme le chameau du désert, qui boit dans son estomac et mange dans la bosse qui surmonte son dos, les agavés, les cierge, les cactus semblent se nourrir de leur propre substance, ne pouvant rien emprunter à la terre avare. Mais ils vivent dans le bleu du ciel, et ces végétaux étranges étalent souvent aux regards les fleurs les plus merveilleuses.

– O Paul ! s'écria Émilie, comme tu me fais mieux aimer les fleurs en me les faisant comprendre ! Combien la nature est belle et féconde, et combien Dieu est sublime et grand !

– Et pourtant, pauvre sœur chérie, je ménage la lumière à tes yeux que l'on a condamnés si longtemps aux ténèbres !

– Oh ! reprit-elle avec enthousiasme, de la lumière, de la lumière, Paul, car mes yeux ont soif de voir, mon esprit a soif d'apprendre !

– Oui, répliqua Paul, de la lumière, encore de la lumière, toujours de la lumière !... C'est la dernière parole de Goethe à son lit de mort, et cette parole est la devise de l'humanité.

Chapitre XVII

Les jours s'écoulaient sans amener un changement bien sensible dans la situation de ces deux enfants qui, livrés à eux-mêmes au milieu de la nature, se laissaient aller à la vie en obéissant à tous les instincts que Dieu avait mis en eux pour éclore et parler à leur tour.

Paul aimait Émilie. Mais, pareille au caillou qui reste froid bien qu'il recèle dans ses veines l'étincelle qui peut communiquer l'incendie, Fauvette, calme et pure, ne s'éveillait pas encore aux sentiments qu'elle inspirait déjà. Elle s'obstinait à ne voir en lui qu'un frère, et ses lèvres ne songeaient pas qu'elles pussent retenir au passage un petit coin des baisers qu'au départ Paul déposait sur ses deux joues.

Le temps marchait, cependant, et ce n'était pas sans une certaine terreur que Paul voyait s'avancer le jour où le couvent réclamerait sa proie. Il était bien décidé à la lui disputer. Mais à quel titre et par quels moyens ?... Aussi, ne sachant pas ce qui allait arriver, et se repentant d'ailleurs d'avoir eu si longtemps un secret pour son père, il se résolut d'autant plus facilement à lui faire une confession générale, qu'il était bien certain de le mettre dans ses intérêts.

Lorsqu'il avait fait sur la tombe de sa femme le serment d'abandonner son fils à toutes les inspirations d'un naturel dont il avait apprécié souvent la rectitude inflexible, le comte Francis de Villeblanche s'était bien attendu à ce qu'il dût marcher toujours en dehors des sentiers vulgaires pour atteindre à un but qui choquerait tous les préjugés du monde. À cet égard, tous ses sacrifices étaient consommés depuis longtemps, et il n'était rien qui pût le surprendre.

Paul résumait sur cette jeune fille toutes les affections et tous les amours. Presque enfant lui-même, il était son frère ; mais lorsqu'il lui enseignait la fraternité, ce sentiment grandissait dans son cœur jusqu'à devenir une sorte de paternité pour celle dont il développait les riches facultés, dont il redressait l'éducation faussée et qu'il se préparait à protéger contre tous les dangers qui menaçaient de l'atteindre. Mais entre ces deux sentiments extrêmes se glissait l'amour, qui entraînait les deux autres dans son tourbillon vainqueur.

Ignorante de toutes choses, Émilie ne pouvait le suivre et marcher du même pas. Mais Paul ne s'en effrayait guère, sentant en lui qu'il suffit d'un jour pour faire regagner à l'amour tout le terrain qu'il a perdu. L'amour, c'est un soleil lumineux et brûlant qui s'allume sans avoir eu d'aurore, de même que parfois il s'éteint sans laisser après lui les mélancoliques lueurs du crépuscule du soir. Lorsqu'elle reflétait si complaisamment toutes ses croyances et toutes ses sensations, pourquoi donc cesserait-il de rencontrer en elle un écho docile lorsqu'il lui dirait : Je t'aime !...

En attendant cette heure inévitable où les mains longuement pressées, où les regards chargés d'effluves amoureuses parlent une langue que les lèvres sont impuissantes à traduire, mais qu'elles confirment par un baiser, il se faisait dans le cerveau d'Émilie un travail immense, et la tête trop occupée ne permettait pas encore au cœur de se faire entendre. Elle avait vécu dans les ténèbres, n'ayant d'autre perspective qu'une claustration perpétuelle, face à face avec l'idée de la mort, ce grand, cet unique but de la vie, disaient ceux qui l'entouraient. Et voilà qu'une voix jeune et aimée venait lui prêcher la lumière et la liberté, et l'éternelle vie, incessamment rajeunie dans le sein de Dieu !...

– La vie est la fraternité mise en action, lui disait Paul, cet ardent apôtre de l'avenir. La vie est l'oubli et le pardon envers les autres, pour que la résurrection de nos âmes se fasse meilleure.

Aussi était-ce déjà une véritable résurrection qui s'accomplissait en elle. Ils lui avaient enseigné à combattre et à étouffer jusqu'à ses espérances les plus légitimes. Le renoncement seul était divin, et tout désir n'était rien qu'une tentation, toute satisfaction un péché.

Paul lui répétait au contraire que nos passions ne sont que les ressorts que Dieu a mis en nous

pour nous pousser vers l'accomplissement de nos destinées, et que toute mutilation de nous-mêmes est criminelle à ses yeux.

C'était au jeune comte qu'elle venait soumettre tous ses doutes, et toujours elle s'éloignait de lui consolée et rassurée à la fois.

– Paul, lui demanda-t-elle, pourquoi donc, dans ces âmes mortes, ne survit-il plus qu'un seul amour, celui du mépris d'eux-mêmes ? S'ils disent du mal de tous et de chacun, je dois avouer qu'ils ne se ménagent pas davantage, et, de toute leur force, ils paraissent se haïr et se détester cordialement et de la meilleure foi du monde. Tout et tous passent sous le niveau d'une détestation générale. Hier, c'était le tour des philosophes et des femmes, et je t'assure que l'on ne ménageait ni les uns ni les autres. Qu'est-ce donc que la philosophie, dont on nous fait si grand-peur ?

– La philosophie, répondit Paul, c'est l'amour de la sagesse, car nous ne recherchons rien ni personne sans y être sollicités par l'amour. L'amour, c'est l'attraction, c'est la loi même qui préside à l'harmonie des mondes, comme elle fait le bonheur des individus.

– Cela, déjà, ne me semble pas bien effrayant. Mais qu'est-ce que la sagesse, alors ?

– Rien autre chose que le raisonnement naturel basé sur la connaissance de soi-même. La philosophie tend au bonheur par l'étude, le développement et l'équilibre de toutes nos facultés.

– N'est-ce que cela ? C'est bien simple, et je croyais qu'un petit nombre d'initiés pouvait seul comprendre ces hautes spéculations.

– Par malheur, reprit Paul, les hommes ont beaucoup compliqué les choses, et à la place de la philosophie naturelle, ils ont imaginé mille philosophies de fantaisie ; chacun a voulu inventer la sienne, de même que chaque peuple et chaque siècle a voulu avoir sa religion, au lieu d'adopter celle que lui enseignait la nature, et son code de lois, comme si la justice n'était que le rêve et l'invention des législateurs qui se succèdent.

Rien, désormais, n'est net, défini, positif. Comment l'homme arriverait-il à l'unité par l'harmonie, quand l'anarchie est partout, en lui comme en dehors de lui ? La morale que lui enseigne sa mère n'est point celle que le monde lui enseignera plus tard, et il ne verra que contradictions à chaque pas qu'il marchera dans la vie.

– Qu'y a-t-il donc à faire, demanda Fauvette, pour les esprits de bonne volonté qui ne demandent qu'à comprendre la vérité, et à la pratiquer après l'avoir comprise ?

– Hélas ! Ma pauvre sœur, il faut tout d'abord que, répudiant le lourd héritage d'erreurs que leur a légué le passé, ils fassent table rase des croyances imposées arbitrairement à leur crédule enfance, et qu'ils apprennent à se connaître afin de connaître les autres. Il faut, maintenant que toutes leurs tendances sont dévoyées par une fausse direction, qu'ils reviennent à l'état de nature et que leur premier travail se fasse sur eux-mêmes.

– Je ne sais comment il se fait que les mêmes choses, dont ils ont l'art de me faire un épouvantail, me séduisent et me charment lorsque c'est toi qui me les enseignes. Tu n'ignores pas que la marquise ne se laisse guère perdre de vue par son directeur, qu'elle appelle spirituel, je ne sais pas pourquoi. Elle est si jeune, si jeune, qu'elle ne saurait encore marcher seule, ou bien si fragile, qu'elle se heurterait, tomberait et se briserait à chaque pas, s'il n'était là, à ses côtés, pour lui crier : Casse-cou !... Je t'assure qu'il n'est pourtant ni amusant, ni aimable, ni poli avec elle. Pour lui, une femme est l'instrument de Satan, la perdition des âmes, la tentation, enfin ; et comme il voit des tentations partout, et que la tentation mène droit à la damnation, tu devines comme il nous arrange !...

– Il a raison et tort à la fois, car la tentation vient de Dieu et non de Satan ; c'est l'aiguillon qui nous pousse en avant, et sans ce coup de fouet qui le réveille, l'homme, esclave de ses instincts comme le reste des animaux, brouterait l'herbe des prés et se contenterait de dévorer les glands des forêts. C'est la tentation de mieux vivre qui lui a fait découvrir le grain de blé, rassembler le troupeau, élever la cabane, puis le temple et le palais.

L'Amérique tentait Vespucci dans ses rêves, l'envie de rendre la pensée humaine impérissable tentait Gutenberg, la vapeur tentait Fulton, et l'ambition de conquérir l'atmosphère tentait les Montgolfier. La pêche, que la nature a semée dans la Perse, tente ma gourmandise ; je veux orner tes cheveux du camellia qui croît en Chine : je songe alors que Persans et Chinois sont pour moi des frères de la grande famille, et je vais par-delà les océans leur tendre la main pour leur offrir le tribut de la civilisation européenne en échange des richesses de l'Asie.

Dieu a fait le monde universel, et notre ambition, nos aspirations, nos désirs universels comme le monde. C'est l'homme qui a rétréci son empire, en établissant des douanes, des octrois, des frontières artificielles sur un globe que l'Être suprême a créé rond afin qu'il ne commence ni ne finisse nulle part.

Les diplomates croient que, sans les traités arbitraires qu'enfantent leurs cerveaux malades, les hommes se rueraient les uns contre les autres et s'extermineraient jusqu'au dernier au milieu d'une conflagration générale.

C'est le contraire qui aurait lieu, car Dieu unit et rapproche les hommes par leurs besoins mêmes. S'ils pouvaient porter librement chez les autres peuples les trésors de leur climat pour en rapporter à leur tour ce que ceux-ci produisent, alors tous seraient heureux et riches. Le commerce, plus développé, demeurerait néanmoins pendant longtemps encore établi sur les mêmes bases, puisque sans argent on ne peut vivre ici-bas, et qu'il faudrait être bien plus avancé que nous ne le sommes sur cette terre pour nous contenter des rapports du libre échange sans avoir besoin de rémunération.

Oui, continua-t-il, la femme est la tentation, car c'est pour obtenir un regard de Laure que Pétrarque écrivait ses immortels sonnets. Qu'importaient à Dante Alighieri et son exil et les persécutions de ses contemporains, si la douce Béatrice souriait à ses chants inspirés ? Qu'eût été le Tasse, sans la tentation de plaire à Léonore d'Este, et Raphaël sans le désir de faire revivre sur la toile les traits adorés de la Fornarina ?

– Hélas ! Pourquoi donc chacune de nous est-elle née, puisque nous devons faire tant de mal ? Ces hommes sont des damnés, puisque leur amour était en dehors du mariage, et puisqu'ils ont travaillé en vue de leur propre gloire, et non en vue de la gloire céleste !

– Les damnés de la marquise sont les élus de Dieu, reprit Paul, et c'est la tentation de les égaler qui soutient et pousse au travail les hommes de génie de tous les temps. Ces femmes partagent l'immortalité de ceux qui les ont aimées, elles sont mariées à leur gloire, et Dieu ne récompenserait pas, en leur prodiguant les dons les plus sublimes de l'intelligence, ceux qui se rendraient coupables d'affections indignes de pardon à ses yeux.

– Pourtant, Paul, si nous sommes la moitié du genre humain, pourquoi n'avons-nous pas la moitié des droits, de même qu'il nous incombe bien plus de la moitié dans les devoirs, sans compter la plus grosse part dans les luttes et dans la souffrance ? Pourquoi nous tenir toujours en tutelle et en minorité, nous traiter en ennemies, entraver notre marche, comme si, à marcher, nous ne savions faire que de faux pas ? On dit bien haut qu'on nous aime, mais on nous traite comme si nous ne méritions que haine et mépris.

– Ceux qui pensent et agissent ainsi sont bien coupables, car ils sont les blasphémateurs de la nature. Sais-tu bien ce que c'est que la femme ? C'est ta mère, c'est la mienne, c'est toi, ma Fauvette bien aimée, c'est tout ce qu'en aime dans ce monde et tout ce qu'en aspire à retrouver dans l'autre. La femme, c'est vous toutes, anges d'amour et d'abnégation, qui, après avoir donné la vie ici-bas, allez refermer d'autres vies meilleures et plus perfectibles dans une patrie plus lumineuse.

La femme, c'est le dévouement au genre humain. Elle foule aux pieds la douleur pour accomplir l'œuvre sublime de la résurrection terrestre. Infatigable travailleuse, elle tisse l'enveloppe qui abritera l'âme pure que Dieu dépose dans son sein.

La femme est sanctifiée par son martyre de chaque jour, car chez elle, tout, et jusqu'à la jouissance même, commence par la douleur. Elle joue sa vie pour devenir mère, mais la vue

de son enfant sèche ses larmes, elle ne s'en souvient plus lorsqu'il s'agit de retrouver de nouvelles forces, un nouveau dévouement pour mettre au monde un autre être qui viendra, en elle et par elle, prendre sa part d'amour ici-bas.

C'est sur le sein et dans les bras de sa mère, que l'enfant apprend l'amour. Bientôt, lorsqu'il devient homme, elle s'efface pour le pousser dans les bras d'une autre, que l'ingrat aimera plus qu'elle ; mais elle veut qu'il soit heureux ! Ne multipliera-t-il pas d'ailleurs, autour de sa vieillesse, les douces affections qui la conduiront jusqu'à la tombe ?

Voilà ce qu'est la femme, cette grande médiatrice entre l'homme et son Créateur. C'est le lien qui unit les générations les unes aux autres, en les procréant. C'est l'auxiliaire de Dieu et de l'homme pour former cette admirable machine humaine.

Aussi, respect à la femme, elle a la belle part, cette mère terrestre du genre humain. Nous autres hommes, ne parlons de nos mères qu'avec adoration. Vous autres femmes, ne parlez de vos sœurs qu'avec respect, et si l'une d'elles tombe, entraînée par nous, c'est à vous de lui prêter votre appui.

– Nous sommes pour toi des anges de lumière, tandis que les autres font de nous des esprits de ténèbres. Me trouvant si coupable, à leur avis, et voyant le salut si difficile, et presque impossible, je prenais mon parti de désespérer de moi. Quand on est aussi mauvaise que cela, il faut un grand orgueil que je n'ai pas, pour espérer de se sauver au milieu de tant d'écueils.

– Notre amour vous venge assez de ces vaines accusations. Malgré toutes les fictions légales, vous régnez et vous gouvernez, vous êtes les souveraines et les maîtresses de ce monde. Heureux du joug qu'il porte, l'homme reste soumis à la femme, et c'est justice, puisqu'il a pris sa vie en elle, et que sans elle il ne peut rien.

Comment supporterait-elle sans révolte l'inévitable crise de la maternité qui doit se renouveler, si une tendresse infinie ne voilait pas à ses yeux ces tortures qui l'attendent ?

Ce nouveau-né si frêle, elle le rassasie de sa plus pure et de sa plus douce substance ; elle s'infuse en lui, afin qu'il ne vive que d'elle et par elle, et qu'il soit encore elle. Puis quand il marche et que sa petite main commence à quitter la sienne, son dévouement change de nature, elle veut créer, après Dieu, l'âme de son enfant ; comme elle lui a donné son corps, elle le nourrit de son cœur, de son esprit, elle le fait enfin tout ce qu'il sera un jour.

Ah ! Les hommes qui, pour satisfaire soit leur besoin de richesse, soit leurs sens attirés par la beauté plastique d'une créature déchue, se prostituent à des femmes sans intelligence ou sans moralité auxquelles ils donnent la mission sainte d'élever leurs enfants, ces hommes-là sont bien coupables, et ils seront justement punis dans leur postérité.

– Tu nous mets bien haut, Paul, quand d'autres nous relèguent trop bas peut-être. Mais, au vrai, quelle est notre place dans la société ?

– A côté de nous, et sur le même rang que nous. Dieu n'a pas fait des intelligences de sexes différents, mais des intelligences égales, que les mêmes faits impressionnent différemment, et qui, par suite, les produisent au-dehors d'eux d'une manière différente.

– C'est-à-dire que nous pensons comme vous, et autant que vous ; seulement la femme épure par le sentiment la pensée que l'homme reprend alors pour la faire plus vivace en la perfectionnant.

– Cela est ainsi en effet. L'unité humaine, pour être complète, c'est-à-dire pour reproduire la vie, à laquelle pousse incessamment la nature, se compose de deux moitiés égales entre lesquelles Dieu a séparé au physique comme au moral, et a partagé avec justice les instincts et les facultés sur lesquelles il a basé l'attraction qui les rapproche. L'amour, cette suprême harmonie, cet accord parfait de deux êtres qui se confondent en un seul, l'amour reconnaît la grande loi des dissonances, et est basé sur les contrastes. Nous aimerons rarement une femme virile, et vous mépriserez volontiers un homme faible. Vous voulez pour esclave celui qui domine les autres, de même que nous aimons à ramper aux pieds de celle que la vue d'une goutte de sang fait évanouir.

Quelques êtres privilégiés semblent résumer en eux les spécialités des deux sexes, et il leur est donné alors d'enfanter à eux seuls. L'homme de génie est femme par ses goûts, ses faiblesses, sa sensibilité exquise, son irritabilité extrême. La femme qui produit est virile, et, parce qu'elle leur ressemble trop, les hommes la fuient et la redoutent.

L'homme a la volonté de concentrer en lui la force productrice, qui s'épanche incessamment du sein de la femme. Mais ce que nous acquérons en fermeté, la femme le possède en sensations raffinées, en aspirations d'un ordre immatériel, et plus épuré, peut-être. Condamnée à souffrir pour procréer, il faut qu'elle aime plus pour se livrer, et elle est récompensée par une passion plus ardente pour cet enfant qui lui doit bien plus qu'à son père. Ainsi tous les bons sentiments qui éclosent en nous ajoutent à notre bonheur, et nous encourageant à recommencer l'œuvre accomplie, quand même elle doit être douloureuse.

Le mobile de tous nos actes est modifié par cette différence de point de départ, et nos vertus, comme nos défauts, ne peuvent être les mêmes. Chez nous, le raisonnement domine, pour ne céder qu'avec peine aux inspirations du cœur. Chez vous, c'est le contraire. Entraînée tout d'abord par le besoin d'aimer, retenue ensuite par le raisonnement, pour la femme, l'honneur, c'est le devoir mis en harmonie avec le cœur.

L'honneur, pour nous, c'est surtout le courage physique, le courage militaire, qui tient à l'action spontanée, au mouvement, à l'ardeur de la lutte. L'homme trouve dans la force de ses muscles la volonté de braver le danger que l'instinct naturel de la conservation lui fait redouter.

La femme ne dispose que de la force du sentiment, qui la soutient et la protège ; mais la faiblesse de ses organes ne lui permet pas de se hasarder au milieu des sanglantes mêlées.

– Je veux défendre mon sexe, interrompit Fauvette, et te rappeler que parfois des héroïnes, soutenues par un généreux enthousiasme, sont venues prouver que le sentiment suppléait au besoin à la force qui leur manque.

– Lui seul, en effet, les animait, reprit Paul. Elles puisaient en lui l'énergie de surmonter leur légitime répugnance pour ces hideuses boucheries que nous appelons la gloire, et qui font honte à la raison humaine. Toutes ont combattu pour une cause sainte, pour la défense de leur pays, tandis que le soldat se bat indifféremment pour toutes les causes, justes ou injustes, et notre siècle est le premier qui commence à entrevoir, bien vaguement encore, que la guerre doit fonder les nationalités, non les détruire. La femme lutte pour défendre sa patrie, jamais pour attaquer celle des autres, comme elle lutte pour sa propre défense, jamais pour ce que la fade galanterie des hommes appelle encore des conquêtes.

Beaucoup d'entre vous ont aussi reçu en partage le don, parfois fatal, du génie. Dieu ne se trompe pas, et ces créatures privilégiées ne sont pas des monstres, comme, dans leur orgueil jaloux, les hommes voudraient bien le faire croire. Il prouve seulement par ces glorieuses exceptions que, s'il a fait des êtres d'un esprit multiple et varié, il les a fait égaux en valeur morale et intellectuelle, et que la femme est peut-être encore plus utile à l'homme que l'homme ne l'est à la femme. S'il eût placé d'abord celle-ci dans son paradis, il eût été plus longtemps à s'apercevoir qu'il n'était pas bon qu'elle vécût solitaire. Non-seulement il lui réserve sa part d'action, mais surtout elle a son influence morale, la puissance de son amour, qui souvent a inspiré les grandes pensées, les nobles actions, les sublimes dévouements.

– Mais, Paul, alors que l'on nous laissera devenir des créatures complètes, développées par une éducation sensée autant que par une instruction sérieuse, n'y aura-t-il pas lutte de raisonnement et de force morale entre vous et nous ? Ne nous froisserons-nous pas à toute heure, étant placés sur le même terrain ? Ne serons-nous pas enfin des sortes d'hommes, moins ce charme que tu nous accordes et qui fait notre force ?

– Non, mon amie, parce que, de même que notre union physique est basée sur la loi des oppositions, cette même loi préside aussi à notre union morale. Il ne peut y avoir, il n'y aura jamais identité entre deux êtres créés différents, pour des buts différents. La femme ne

s'assimilera que la part de science qui répondra à ses aptitudes, habilement diversifiées, suivant les besoins de sa nature particulière. Docteur en médecine, par exemple, elle ne s'assiera qu'auprès du chevet des jeunes malades de son sexe, dont elle ménagera mieux la pudeur ; elle diagnostiquera mieux certaines affections de ces pauvres sensibles, elle complétera le médecin, sans prétendre à le suppléer dans bien des circonstances. Mais elle en saura assez pour qu'il puisse, à l'occasion, profiter de ses conseils.

Il en sera de même de la femme vis-à-vis de celui que l'on a appelé longtemps son seigneur et maître, sans songer qu'en bon français, un maître est toujours un ennemi. Ce seront deux forces réunies pour former par leur diversité même l'unité, but suprême du progrès. Voilà, ma Fauvette bien-aimée, sur quelles idées, dans l'avenir qui nous est réservé, sera basée l'union durable de deux êtres sympathiques également intelligents, et égaux en droits comme en devoirs, égaux devant la loi des hommes comme ils le sont devant la nature et devant Dieu.

– Ce que tu me dis là, Paul, ne ressemble guère aux enseignements du directeur de la marquise, qui l'autre jour, pour nous donner une leçon d'humilité sans doute, nous apprenait qu'en France même, dans ce pays de galanterie chevaleresque, un concile siégeant à Mâcon avait délibéré longtemps avant de concéder à la femme une âme, et qu'il ne s'en était fallu que d'une voix que nous en fussions privées, les décisions d'un concile étant infaillibles.

– Oui, aux jours où la force seule faisait le droit, la femme, être physiquement faible, devait être méprisée par le sexe fort qui l'opprimait sans honte ni remords. Le culte envahissant de la Vierge est la protestation moderne contre cette iniquité des anciens jours, c'est la réaction, exagérée, comme toutes les réactions, contre une injustice longtemps en faveur.

Et puis aussi le catholicisme, à une époque maudite où rien ne défendait les faibles, c'est-à-dire le peuple, et avant tout les femmes, avait ouvert pour eux tous l'asile inviolable et sacré du couvent, derrière les murailles duquel venait se réfugier tout ce qui se fût brisé au contact de ces hommes bardés de fer dont la vie n'était qu'un long brigandage.

La religion comprit que proposer la Vierge comme un exemple à suivre, c'était inaugurer la mort. Pour faire accepter cet idéal étrange, il fallut imaginer la vierge-mère, c'est-à-dire la femme résumant en elle tout ce qu'il y a de plus pur et de plus ravissant chez la jeune fille, uni à ce qu'il y a de plus touchant et de plus sublime chez la femme, – la maternité. Et ce rêve de la vierge-mère fut si sublime en effet, que la femme s'éleva au-dessus de l'humanité, elle fut presque une déesse, et elle mérita de s'asseoir aux côtés de Dieu. Elle parut digne à la fois de tous les respects, comme elle l'était déjà de tous les amours.

Chapitre XVIII

Depuis quelques instants, Émilie était devenue rêveuse. Son œil curieux et investigateur se perdait dans l'azur du ciel qu'elle semblait interroger comme pour lui demander le sens d'un mot dont elle n'osait s'enquérir à la terre.

Après quelques instants de silence, son regard se reporta sur Paul, assis à ses pieds, et qui la contemplait avec une sorte d'admiration muette. Il voulut prendre sa main, qu'elle abandonnait toujours volontiers dans les siennes. Mais elle la retira, une sorte de vague inquiétude se peignit sur son visage, qui rougit légèrement.

– L'amour !... dit-elle enfin... Quel est donc ce mot que tu répètes, et que chez la marquise on ne prononce qu'à demi-voix ?... Au couvent, celles qui devaient rentrer dans le monde apprenaient la musique. Je l'ai apprise aussi, parce que ma mère m'avait enseigné jadis à promener mes doigts sur les cordes de sa harpe, que je chantais déjà, et que l'on songeait à faire de moi une organiste pour plus tard. Mais dans nos morceaux de chant, on efface ce mot terrible pour le remplacer par quelque autre qui a la même mesure, ou la même rime, s'il se rencontre à la fin du vers. C'est l'impureté, la damnation ; il vient de Satan, et y ramène par le chemin le plus sûr... On nous dit cependant que Dieu est amour, et qu'il nous ordonne de nous aimer... Dieu est donc le crime, alors, et il met donc le crime en nous ? Paul, Paul, que de choses encore que je ne saurais comprendre !...

– Comment l'amour, qui est la vie, pourrait-il pénétrer dans ces demeures de la mort !... Malgré leurs protestations aussi vaines qu'insensées, l'amour, ce grand mystère de la nature, régit et gouverne le monde, car tout est désir et attraction, c'est-à-dire amour, dans l'immense univers tout entier. Les astres s'attirent, ils échangent leurs arômes, ils confondent l'éther dans lequel ils flottent ; ils s'aiment, consomment de mystérieux hymens, et enfantent ainsi les créations qui les animent et les peuplent. Le cœur de l'enfant qui arrive dans la vie est saturé d'amour. Amour de Dieu, amour filial et maternel, amour de soi-même, amour de l'humanité, amour pour l'être choisi entre tous et aux pieds duquel on voudrait vivre, tout vient de lui, retourne à lui, se rajeunit, se renouvelle et se perpétue par lui. Il est le commencement et la fin, le but et le moyen, et il n'est pas une grande œuvre qui n'ait été inspirée par un amour quelconque.

Il n'y a, crois-le bien, que deux choses dans la vie : l'amour et le travail. Aimer, c'est vivre, travailler, c'est se perfectionner.

Nés d'un baiser d'amour, il nous endort dans notre berceau et nous soutient encore au bord de la tombe. Il remplit l'existence tout entière, il l'ennoblit, et, multiple en ses formes, variable en ses manifestations, il se résume en un sentiment unique et supérieur d'où tous les autres découlent : l'amour divin.

Ceux que nous appelons les anciens, mais qui, au vrai, n'étaient que des enfants morts avant d'avoir atteint la virilité humaine, les païens, faute de le comprendre, et parce qu'ils faisaient de la femme presque une esclave, l'avaient baptisé du nom du désir : *Cupido*. Jésus-Christ l'a purifié en lui rendant sa signification immense, universelle, – la Charité, que saint Paul confond avec Dieu lui-même : Dieu est l'amour ! – *Deus charitas est !*

La religion, son nom nous l'indique assez, a pour mission de relier tous les hommes en un faisceau unique. Est-il, pour y réussir, un plus sûr moyen que de s'appuyer sur cette mystérieuse attraction appelée, par un phénomène providentiel, à rapprocher victorieusement ceux qui paraissent les plus éloignés, et qui cependant s'attirent par le charme même du contraste ? L'homme se plaît auprès de la femme, l'enfant connaît son pouvoir sur le vieillard et le recherche, l'adolescent poursuit la jeune fille, le frère préfère sa sœur à ses autres frères, la mère ne sait pas résister à son fils, et le père n'a de faiblesses que pour sa fille.

Dieu a fait de cette passion fougueuse, irrésistible, sainte et bénie entre toutes, le plus puissant levier d'égalité et de fraternité parmi les hommes. N'est-ce pas l'amour qui foule aux pieds les vaines démarcations sociales, les castes, les nationalités, pour rapprocher les riches des pauvres, les puissants des faibles, les grands des petits ? Va, les plus ardents révolutionnaires sont de faibles niveleurs, auprès de lui.

Les rois épousent des bergères ! dit la sagesse des nations. Qu'importaient à Juliette et à Roméo les vieilles rancunes des Capulets et des Montaigus ? Que de soldats, partis pour ravager les possessions des autres, ont rencontré l'amour sur leur passage et ont déserté sans regret leur patrie pour en adopter une nouvelle ! Il n'en est qu'une, en effet, c'est le lieu où l'on aime et où l'on est aimé !

– Et cependant, objecta Émilie toute pleine encore des faux enseignements du couvent, ceux qui ont fondé notre religion condamnaient cette passion que tu exaltes, et ils vivaient dans le célibat, à l'exemple de leur divin maître.

– Dieu n'exige pas de nous les mêmes choses à toutes les époques sociales, ni aux diverses phases de notre existence. Ces hommes, qu'entraînait une folie sublime, étaient tout amour, au contraire. Il s'agissait de détourner l'humanité des voies fausses où elle s'égarait, pour l'entraîner à leur suite à travers des sentiers périlleux qui aboutissaient à la plus grande et à la plus radicale des révolutions qui se soit jamais accomplie sur le globe. Ils allaient détruire une religion bien des fois séculaire, que des poètes illustres avaient chantée, que des héros qui n'ont point été dépassés avaient pratiquée. Ils allaient renverser la propriété païenne, basée sur l'esclavage, pour proclamer l'égalité de droits entre tous les hommes, et tonner contre le Mammon d'iniquité au profit d'un communisme dont les couvents ont encore conservé jusqu'à nous un dernier ressouvenir. Ils allaient heurter de front la famille, où ils rencontraient encore l'esclavage de la femme et des enfants, écrasés sous le despotisme du père de famille. Ils déchiraient d'une main audacieuse des lois qui consacraient toutes ces injustices. Ils se posaient enfin en adversaires décidés de la société tout entière, qui, pour se défendre, se voyait contrainte de les traiter en ennemis.

Certes, lorsque l'on charge ses épaules d'un pareil fardeau, ce n'est pas le moment de les embarrasser par surcroît d'une femme ni d'enfants, ni de se préoccuper des biens de ce monde. L'amour de l'humanité étouffait pour un temps tous les autres amours. Dans leur renoncement prodigieux, ils se détachaient des petits liens individuels qui eussent entravé leur mission, afin de mieux prêcher le lien universel qui confond tous les hommes dans un même amour, en les faisant tous frères.

L'humanité était une grande famille désunie dont Jésus-Christ venait de retrouver l'arbre généalogique. Mais osera-t-on prétendre qu'il a condamné l'amour, lui qui l'amnistiait même dans le crime, et qui, implacable pour tous, relevait Madeleine et la femme adultère avec des paroles si sublimes, que l'on voyait bien qu'elles ne pouvaient venir que du ciel !

Je te l'ai dit, l'Éternel attend de nous le développement progressif et complet de tout notre être. Nous marchons dans sa voie lorsque nous tendons vers ce but ; nous sommes coupables à ses yeux lorsque nous nous en éloignons. Le bonheur sera réalisé pour la créature humaine lorsque, par nos efforts sur nous-mêmes, toutes nos facultés seront arrivées à leur dernière limite de perfectionnement relatif. Alors peut-être l'amour divin pourra suffire à remplir nos âmes. Nous aurons le repos après le travail accompli, la récompense après l'œuvre achevée, et Dieu nous dira :

Il n'y a plus qu'un pas à faire pour arriver à être mon égal, pour ravir le secret de la vie, le secret des germes que produit la nature et qui enfantent les mondes. C'est la barrière infranchissable ne cherche pas au-delà, il t'est interdit de trouver !

L'amour terrestre s'éteindra alors dans nos cœurs ; l'amour de Dieu les remplira seul et les inondera d'un bonheur sans fin que nous ne saurions comprendre aujourd'hui. Satisfaits de nous-mêmes et solidaires dans l'éternité, nous jouirons encore de ce que les autres auront

apporté à la masse commune. Il nous restera avec l'amour divin l'amour de nos frères, puisque nous nous serons associés et confondus en un seul pour arriver au bonheur. Les affections humaines dépouilleront toutes les infirmités de notre nature grossière : épurés, idéalisés, inaccessibles aux honteuses blessures d'une mesquine jalousie et heureux du bonheur des autres, nous retrouverons avec une égale ivresse tous ceux que nous avons aimés ici-bas.

Mais, en attendant, l'amour de Dieu nous initie à l'amour de la nature, en nous inspirant l'admiration de la création elle-même. Par lui nous nous élevons jusqu'à l'amour de l'humanité, puisque chacun de nous est un membre de la famille universelle. C'est lui qui nous donne la foi dans un avenir meilleur, en nous faisant comprendre l'idée de l'immortalité de l'âme. De lui encore naît la charité, commandée par le sentiment même de l'égoïsme intelligent, puisque le bien que nous faisons à notre frère retombe sur nous en rosée bienfaisante, et que nous avons notre part de tout ce qui se fait de bon ou de mauvais dans le monde.

– Oui, Paul, je crois tout ce que tu m'enseignes au nom de l'amour de Dieu. Et cependant tu amnisties l'égoïsme, que j'entends condamner si haut par tout ce qui m'entoure !

– Puisque de cet amour supérieur découle le respect de l'humanité, dont nous faisons partie, force nous est bien de nous aimer, et ta religion ne te demande pour ton prochain que le degré d'affection que tu as pour toi-même. C'est l'instinct que la nature fait s'éveiller chez l'enfant avant tous les autres. Il veut vivre parce qu'il s'aime, ses lèvres cherchent avidement le sein de sa mère, et son premier repas au banquet de la vie est un baiser.

Plus tard, ses mains portent à sa bouche tout ce qu'elles rencontrent. Cet appétit de la vie lui donne l'idée de l'éternité, le désir de se survivre, la généreuse émulation d'ennoblir son existence, de demander à la science les secrets qui peuvent la prolonger, de grandir et de s'élever sans cesse pour ne s'arrêter qu'aux pieds de l'Éternel.

Nous voulons être heureux. Mais aux tristesses que nous cause le spectacle de la souffrance des autres, à l'intime jouissance que nous éprouvons à répandre quelques bienfaits autour de nous, nous sentons que nous avons besoin de la vue du contentement des autres pour être heureux nous-mêmes. L'égoïsme nous commande d'aimer nos frères, et nous travaillons pour eux afin de nous faire plus heureux en même temps.

Sans l'amour de soi-même, l'homme mourrait stationnaire. C'est la soif du bien, du mieux, de toutes les satisfactions légitimes de son être tout entier, qui le pousse en avant à la conquête du progrès dont tous prennent leur part.

Le progrès, c'est la charité.

A mesure que l'intelligence de l'enfant se développe, la reconnaissance lui enseigne l'amour de ceux par lesquels il vit, qui protègent sa faiblesse, et dont la main écarte de ses premiers pas les pierres du chemin, et de ses premières pensées les âcres soucis de l'existence pour joncher sa route de leurs sourires et de leurs caresses.

Il accepte, sans l'apprécier ni le comprendre, ce continuel sacrifice des parents. Mais plus tard, alors qu'il transmet à d'autres le flambeau de vie qu'il a reçu, le sentiment grandit avec l'enfant, et l'affection filiale se transforme pour devenir l'amour paternel. Les trésors de tendresse qu'une mère a versés dans notre sein, nous les répandons à notre tour sur ceux qui sont nés de nous. Enfants, nous avons reçu ; hommes, nous rendons à d'autres qui s'acquitteront plus tard. D'une main nous soulageons nos parents, de l'autre nos enfants, et la famille est constituée.

Nous devons mourir, mais nos enfants nous survivront. La paternité nous enseigne l'amour du travail, qui assurera leur avenir, et nous inspire de nobles et généreuses ambitions, afin de leur léguer un nom qui éveille quelque écho dans la mémoire des hommes.

La famille élargie nous fait comprendre la grande famille humaine, car rien n'est heurté, rien n'est interrompu dans la création, tout se tient et converge vers l'unité, et si tout vient de

Dieu, tout y ramène en retour. Sans doute notre dévouement à l'enfant aimé, à la femme adorée n'est pas exempt d'égoïsme, mais aussi il y a quelque chose de divin et qui nous rattache au ciel dans l'affection la plus terrestre. Une seule chose importe, et cette chose, c'est aimer !

Après que l'adulte a cédé la place au vieillard, semblable alors à ces charmants petits ingrats qu'il recherche et chérit avant tous les autres, il redevient égoïste et ne songe plus qu'à lui-même. Il a mené le deuil de la plupart des affections qui ont embelli son passage sur cette terre, le vide et la solitude se font autour de lui, comme pour le préparer à la solitude de la tombe. Il s'aime sans partage, et s'endort enfant dans la mort comme il s'est éveillé enfant dans la vie.

A côté de l'amour de Dieu, qui est l'espérance du bonheur dans l'avenir, il y a l'amour de la femme, aurore du bonheur ici-bas. L'amour, c'est le feu que Prométhée ravissait jadis au ciel jaloux, c'est le souffle qui animait la statue que Pygmalion avait tirée du bloc de marbre. L'amour est Dieu, comme Dieu est amour ; ils se confondent et ne sont qu'un, puisqu'ils sont la création et la vie sans cesse renouvelée et rajeunie.

C'est l'inépuisable trésor dans lequel riches et pauvres puisent à mains égales. Car toutes nos affections, ces trésors du ciel, se doublent en se partageant, et là chacun s'enrichit à proportion même de ce qu'il dépense.

L'amour, ce serait l'égoïsme à deux, si l'enfant ne venait pas se glisser entre eux, les séparer en apparence, mais pour les rapprocher davantage et les faire vivre de sacrifices et d'abnégation.

Ils ont osé condamner l'amour, ils n'ont vu que quelque chose de coupable et d'impur dans ce saint enthousiasme qui voile à nos regards le cortège de tortures que trop souvent il traîne après lui dans notre monde qui n'a pas su encore reconnaître ses lois !

Mais c'est condamner la femme elle-même, car elle remplit sa mission par l'amour. Elle ne donne pas une parcelle de son âme à nos ambitions vulgaires, à nos préoccupations mesquines. Elle aime sa mère d'abord, puis l'époux que son cœur s'est choisi, puis ses enfants ; et si elle s'aime elle-même après tous les autres, son amour-propre se personnifie sur la tête de l'homme aimé et des petits êtres qui naissent de leur amour commun. C'est par l'amour qu'elle va résolument au-devant des dures épreuves de la maternité. Par lui, tout s'efface à ses yeux, pourvu qu'elle voie heureux ceux qu'elle chérit.

– Oui, interrompt Fauvette, je le sens en moi, et cela est ainsi en effet. Garder pour soi tous les chagrins et prodiguer aux autres toutes les joies, c'est le bonheur, c'est là toute la vie !

– Ce dévouement réciproque et de tous les instants amoindrit la part des douleurs pour la changer en une part de félicité, reprit Paul. Dans la jeunesse, on vit pour les plaisirs que permet et que veut la nature. Mais lorsqu'arrive un âge plus avancé, l'amour, pour qu'il soit durable, nous fait connaître d'autres jouissances. Un enfant naît, et les parents sont plus rapprochés que jamais par la pensée commune concentrée sur la tête d'un être engendré par eux.

Plus tard encore, les rides venant sillonner le front de la femme, l'homme trouve en elle, pour remplacer ce que sa beauté inspirait à la vue charmée, un courage intime, une force puisée dans la communion des sentiments qui prolongent dans l'âge mûr le bonheur des jeunes années. L'amour se transforme, et, comme tout le reste, n'est mort que pour renaître plus vivace qu'auparavant. Épuré, il revit pour donner à leur amitié le caractère touchant d'un amour de souvenir, lien mystérieux qui n'existe pas au même degré, ni entouré du même charme entre le frère et la sœur ou entre deux amis.

– Paul, s'écria Émilie, tu m'apprends à mieux apprécier ceux que j'ai perdus, tu me fais mesurer l'étendue de l'affection de mon père pour sa chère Louisa, et je vois pourquoi il semblait la couvrir du regard, alors qu'elle me tenait entre ses bras et qu'il la contemplait, muet et rêveur. J'étais leur amour vivant, à tous les deux, le rajeunissement d'une affection

qui, sans moi, se fût amoindrie peut-être. Morte dans tout l'éclat de sa beauté, ma mère n'a jamais cessé d'être aimée d'amour, et ici encore, tu m'as appris que ceux -là sont les plus heureux qui meurent jeunes.

Mais moi, Paul, si tu m'aimais, cesserais-tu donc de le faire, après que les ans auraient consommé sur moi leur œuvre inévitable de destruction ?

– Si j'étais aimé de toi, ô ma Fauvette bien aimée, mon amour n'aurait rien à redouter du temps, puisque mes yeux et mon cœur ne verraient ni ne sentiraient plus alors comme aujourd'hui que j'ai vingt ans. Ce qui était beauté dans la jeunesse devient charme dans l'âge viril, et bonté dans la vieillesse, de même que ce qui était inspiration dans l'adolescence devient esprit à quarante ans, et raisonnement à soixante.

Tout est bien ainsi, car l'éternelle beauté de la femme nous semblerait futilité, après que l'âge a calmé le feu des passions et mûri notre raison.

Cette société plus épurée du mari et de la femme garantit la durée de leur affection. Ils se modifient au moral en même temps qu'ils changent au physique, et jusqu'aux derniers jours, leur cœur battra et leurs yeux verseront de douces larmes à la pensée des enivrements d'autrefois. C'est le ressouvenir de la jeunesse envolée, l'heure des illusions revenues, le bonheur enivrant de leurs premiers épanchements d'amour.

La femme prodigue à l'homme le trop plein de son cœur, l'homme l'enferme dans le sien comme en un pieux tabernacle, pour s'en servir aux heures de découragement.

L'homme, de son côté, donne à la compagne de sa vie la force dans la lutte, le dévouement sans limites aux jours d'épreuves, et de cet échange il résulte l'harmonie qui va se développant dans la continuité des âges, et le bonheur autant qu'il nous est donné de le réaliser sur cette terre.

Chapitre XIX

Émilie écoutait, rêveuse, ces paroles qui l'initiaient à tout un monde de vagues aspirations et de sentiments encore indécis. Heureuse et inquiète à la fois, il lui semblait que son sang circulait plus chaud et plus rapide dans ses veines, et que son cœur s'agitait en battements plus précipités.

Paul avait cessé de parler qu'elle lui prêtait encore une oreille attentive. Son regard cherchait le sien, puis, se détournait et une vive rougeur colorait ses joues. On eût dit qu'elle cherchait à lire dans ses yeux le complément de sa pensée, quelle voulait connaître et qu'elle tremblait de deviner en même temps. Ses lèvres, qu'un incarnat plus vif venait animer, s'agitaient comme pour bégayer les premiers mots d'une langue inconnue. L'enfant, à son insu, s'éveillait femme.

Le jeune comte de Villeblanche assistait ému à cette transformation charmante. Une joie immense inondait tout son être. Fauvette l'aimait, Fauvette, sa création, son œuvre, la morte qu'il avait ressuscitée et qui lui donnait sa vie tout entière. Ses genoux pliaient sous le poids de son bonheur ; il brûlait de se précipiter à ses pieds pour lui dire ce mot qu'elle semblait attendre, ce mot toujours le même et qui cependant conserve toujours le mérite de l'imprévu : Je t'aime !

Mais Paul voulait savourer à longs traits les ivresses infinies de cet amour qu'il sentait descendre sur eux, conservant encore toutes les puretés, toutes les chastetés du ciel. Il retint sur ses lèvres l'aveu prêt à s'en échapper, et, comprenant que Fauvette avait besoin de solitude pour s'interroger elle-même avant de s'abandonner à cette sensation nouvelle qui venait changer toutes les conditions de son existence, il la quitta, sans même lui donner le baiser fraternel qu'elle ne lui refusait jamais au départ.

Fauvette, de son côté, en s'éloignant de celui qu'elle appelait encore son frère, éprouvait un sentiment mélangé de regret et de bien-être à la fois. Paul l'attirait, et elle voulait le fuir en même temps. Mais en attendant que la lumière se fit en elle, sa démarche était plus légère ; elle se sentait heureuse d'une félicité encore indéfinie ; des beautés jusqu'alors inaperçues dans la nature éclataient tout à coup autour d'elle, et cependant ses yeux étaient humides de pleurs involontaires, et il lui semblait que cela l'eût soulagée de les répandre en abondance.

Que se passait-il en elle, pour qu'il y eût tant de sourires et tant de larmes à la fois dans son cœur ?

Était-ce donc tout le bonheur ou tout le malheur de sa vie qui était en question, et quelle allait être la solution du redoutable problème qui se posait devant elle ?

Hélas ! Il était arrivé ce jour-là même une chose bien simple et bien inévitable, à laquelle cependant la pauvre Fauvette n'avait jamais songé. Quoique la vie des champs accorde aux jeunes filles une certaine liberté d'allures qui ne serait pas acceptable au sein des villes, et bien qu'elle fût habituée aux courses solitaires de celle qu'elle avait recueillie et adoptée, la marquise de Francueil n'avait pu s'empêcher de remarquer que, depuis quelque temps, ses promenades devenaient plus fréquentes, qu'elle rentrait plus tard et qu'il y avait en elle une attitude de molle rêverie que l'espiègle enfant n'avait point montrée encore.

Experte dans les choses de la vie, elle crut reconnaître là les effrayants symptômes de l'éveil d'un cœur jusqu'alors endormi. Elle fit suivre Émilie, et son émissaire vint lui apprendre qu'elle avait gravi jusqu'au sommet de la colline ; que là elle avait rencontré le jeune comte Paul de Villeblanche, qui semblait l'attendre. Ils s'étaient tendu les deux mains comme de vieux amis qui se rencontrent et s'étaient embrassés sur les deux joues comme de jeunes amoureux qui se retrouvent.

Madame de Francueil frémit de rage contenue. Son active surveillance avait été mise en

défaut. Cette âme, au salut de laquelle elle travaillait depuis huit années avec une charité si persévérante, si désintéressée, si admirable de tous points, cette âme penchait sur l'abîme ; elle allait se perdre, elle était perdue peut-être !... L'épreuve tentée allait tourner à sa confusion !... Dieu ne lui demanderait-il pas un compte sévère, à elle qui bénévolement avait pris charge d'âme, et qui, par sa coupable négligence, n'avait pas su la soustraire à Satan ?...

La colère et l'humiliation lui firent perdre un moment son inaltérable placidité. Mais c'était une pieuse colère, que son ange gardien ne pouvait pas, en bonne justice, porter à l'actif de ses péchés. D'ailleurs, elle étouffa bien vite ces sentiments, peut-être condamnables après tout, et lorsqu'on vint lui annoncer le retour de Fauvette, la marquise était rentrée en possession d'elle-même.

Elle la fit appeler, car le danger pressait, et il était temps de prendre un parti irrévocable.

Si peu de joies lui étaient venues de cette bienfaitrice à outrance qui prétendait la sauver à sa manière, malgré elle et sans qu'elle n'eût jamais songé à se perdre, qu'elle se sentit en proie à un funeste pressentiment, tout en se rendant à ses ordres. Toutefois, elle était loin de s'attendre au malheur immense qui allait fondre sur elle.

La marquise était en paix avec sa conscience. Elle y lisait clairement qu'elle faisait bien en torturant cette enfant que le sort lui avait livrée sans défense, et, implacable comme le destin, elle marchait droit dans la route qu'elle s'était tracée.

– Émilie, lui dit-elle de sa voix la plus douce, j'ai été coupable envers vous, mon enfant, et je m'en accuse. J'ai failli à mon devoir, je vous ai mal surveillée, et c'est sur moi que retombe une partie de votre faute. C'est assez vous dire que je ne serai pas pour vous un juge bien sévère.

– Ma faute, madame la marquise ? Veuillez me dire au moins de quoi l'on m'accuse, car je cherche en vain quelle est celle dont j'ai pu me rendre coupable.

– Mon Dieu ! Je vous répète, ma chère enfant, que je suis disposée, comme toujours, à une extrême indulgence. N'ajoutez donc pas le mensonge à vos premiers torts, ce serait les aggraver inutilement. Dieu sera comme moi, je l'espère, rempli de mansuétude pour vous, parce que vous portez la peine d'une première éducation bien funeste. Vous avez sucé, avec le lait de votre mère, des principes subversifs ; vous êtes née dans le mal, vous avez été élevée dans le mal, il n'est donc pas étonnant que l'on en soit réduit à vous faire du bien malgré vous-même.

– Assez, madame la marquise, et, croyez-moi, ne me faites pas payer vos bienfaits un prix que je ne saurais y mettre. Ma mère ne vivait que de dévouement ; elle m'aimait pour moi, non pour elle, pour sa glorification et son salut, comme d'autres le font peut-être. Ma mère ne pensait ni ne disait de mal de personne, et surtout elle n'eût pas réprimandé sa fille sans lui dire tout d'abord ce qu'elle lui reprochait.

– Allons, chère petite révoltée, je vais vous confesser tout haut, puisque vous ne voulez pas vous rappeler que l'aveu spontané enlève la moitié de la faute et commande le pardon. Plusieurs fois déjà vous vous êtes rencontrée avec le jeune comte de Villeblanche.

– C'est la vérité, madame, et je ne cherche pas à le nier.

– Ce serait bien difficile, et vous n'espérez pas donner à ceci, je pense, le mérite d'un aveu. La charité m'empêche de juger les étranges théories de ce père imprudent, qui a abandonné son malheureux fils à tous les mauvais instincts que la nature a mis en nous. Mais enfin Paul est un mécréant, un être sans foi, sans religion, qui ne croit à rien au monde et qui ne peut que vous perdre.

– En vérité, je ne sais pas, madame, comment il se fait que les êtres sans religion, suivant vous, ont toujours le cœur rempli d'amour pour leurs semblables, tandis qu'il n'y a que d'injustes défiances chez ceux qui se disent plus religieux que tous les autres.

– Vous savez que je ne me fâche jamais, mon enfant ; mais cependant n'en abusez pas. Que ce jeune homme, dont aucun frein moral ne vient réprimer les passions, ait de l'amour pour

une pauvre fille telle que vous, c'est de son âge et de son rang, et le monde juge légèrement de pareilles fautes.

– Il m'aime, dites-vous ! s'écria Émilie. Il m'aime, Paul !... vous croyez qu'il m'aime ?...

– Mais, je crois en être sûre, reprit la marquise en souriant, et je crois que, de votre côté, vous daignez correspondre à ce beau sentiment-là !

– Mon Dieu ! Cette force irrésistible qui m'attirait vers lui, cette communauté de pensées, de croyances, de désirs, cette confiance absolue qui faisait que je me retrouvais toute en lui et qu'il était tout en moi, comme si, de deux que nous étions, nous n'eussions fait qu'un, c'est là ce qu'on appelle de l'amour ?...

– Faut-il aussi que je vous apprenne que lorsqu'un jeune homme et une jeune fille qui s'aiment se rencontrent chaque jour, à l'insu de leurs parents, dans un lieu convenu entre eux, cela s'appelle un rendez-vous ? Vous vous taisez maintenant, la honte couvre vos joues de rougeur, et vous faites bien de cacher votre visage entre vos deux mains, pour pleurer une inconduite que vous ne pouvez plus dissimuler.

Madame de Francueil ne se doutait guère qu'elle-même enseignait à sa fille adoptive à lire dans son propre cœur. Mais si elle l'avait éclairée sur le sentiment nouveau qui la dominait, elle venait en même temps de faire éclore en elle la pudeur, que l'innocence ne connaît pas encore, et qui grandit, à mesure que celle-ci s'envole vers le ciel, sa patrie.

– Vous vouliez connaître votre faute, reprit la marquise. Vous voyez que je sais tout, et qu'il est difficile de me tromper bien longtemps. J'espère qu'il n'est pas trop tard pour vous arrêter sur le bord de l'abîme, et ceci me regarde. Je ne vous ai pas arrachée autrefois au vagabondage pour vous y laisser retomber aujourd'hui. A mon grand regret, je me vois forcée de vous éloigner de moi plus tôt que je ne croyais, et je dois abréger le temps de vos vacances. Demain, Émilie, je vous reconduirai à votre couvent.

– Oh ! Madame, ne faites pas cela !... Que dira-t-il s'il ne me voit plus revenir ? C'est vous qui m'avez dit qu'il m'aimait !... Allez, il est bon, noble, généreux, et peut-être qu'à le connaître mieux vous le jugeriez avec plus d'indulgence. Il m'a fait croire en Dieu en me le faisant comprendre !... Eh bien ! Oui, je l'aime !... Je ne le savais pas, vous me l'avez appris !

– Émilie, doit-on avouer un amour qui ne peut être que criminel ? Paul est gentilhomme et riche ; vous, vous êtes sans fortune, sans famille, sans nom. Le comte de Villeblanche peut-il épouser une vagabonde, fille de vagabonds !... Voyez-vous telle que vous êtes, et comprenez qu'un tel amour aboutit à la séduction, non au mariage.

– Ah ! Vous êtes sans pitié, madame la marquise, et je n'ai pas mérité d'être traitée ainsi !

– Il faut bien, pauvre fille, que je te fasse envisager la situation telle qu'elle est, afin que tu trouves en toi le courage d'en sortir. Tu ne possèdes rien, et il n'est, moi exceptée, personne au monde qui s'intéresse à toi, qui puisse rien pour toi. Dieu seul est ton refuge ; il t'appelle, jette-toi dans ses bras. Les hommes te perdraient, lui veut te sauver, et je suis l'humble instrument dont il se sert pour te rapprocher de lui.

– Il se peut que vous disiez vrai, madame. Mais cependant, pourquoi, étant tout-puissant, Dieu a-t-il toujours besoin d'intermédiaires pour arriver à ses fins, et pourquoi les instruments dont il se sert nous font-ils tant de mal ?... N'est-ce donc pas lui qui a mis dans mon cœur cet amour auquel je ne pensais pas, moi, et ne pouvait-il pas, sans vous, m'envoyer la vocation religieuse ?

– Prie-le, enfant, et il t'exaucera !

– Dieu ne peut pas exiger que je lui demande de me faire malheureuse !

– Heureux ceux qui souffrent !

– Ah ! Maudits, maudits soient ceux qui nous font souffrir en son nom, car il ne peut pas se complaire au spectacle des douleurs de ses enfants !... Je sens la vie qui proteste en moi, et vous voulez que je vous remercie, vous qui m'ensevelissez vivante dans cette tombe

anticipée !...

– Tu me remercieras plus tard, Émilie, j’en suis certaine, et ta douleur d’un moment ne peut m’émouvoir, quand je songe qu’à ce prix je t’assure une éternelle félicité. Va, pauvre chère enfant, retire-toi dans ta chambre et incline-toi devant la volonté du ciel, dont j’ouvre les portes devant toi !... Demain, tu revêtiras tes habits de religieuse, et après notre déjeuner nous nous mettrons en route.

Émilie savait trop bien qu’il n’y avait point de paroles du cœur à opposer à ce fanatisme aveugle, et qu’il était inutile de lutter contre cette froide volonté qui marchait d’un pas impassible et calme vers le but où elle tendait.

Retirée dans sa chambre, elle entendit que l’on fermait derrière elle sa porte à double tour.

Une tristesse immense la saisit à la vue des sombres habits qu’il lui faudrait revêtir le lendemain, pour ne plus les quitter jamais sans doute. C’était son linceul de morte !... Paul lui avait appris l’inanité de la vie religieuse. Il lui avait raconté ces histoires de pauvres filles pieusement enlevées à leurs parents, perdues à jamais, disparues sans qu’il fût possible de retrouver leurs traces...

Et cependant celles-là avaient un père, une famille, quelqu’un ayant autorité pour les réclamer et parler haut. Ces voix s’étaient éteintes sans écho, et la tombe claustrale n’avait pas rendu le cadavre vivant qu’elle cachait derrière ses murailles infranchissables !...

Tout était donc fini désormais ; captive aujourd’hui, demain, elle aussi, elle serait morte !

Morte, quand Paul l’aimait, quand la lumière venait de se faire en elle, et qu’elle savait qu’elle l’aimait autant qu’elle en était aimée. Car douter de lui, cela ne vint pas même à sa pensée.

Qu’allait-il devenir ? Il l’accuserait d’avoir fui volontairement, peut-être faute d’avoir compris son amour, ou pour se soustraire à la poursuite qu’elle prévoyait.

Sa tête était en feu. Elle ouvrit la fenêtre et se pencha au-dehors, comme pour écouter si quelque voix amie ne viendrait pas lui jeter une parole d’espérance.

Mais le silence régnait autour d’elle, et, pour pouvoir être sauvée, il fallait qu’elle songeât à se sauver elle-même.

Comment faire ? Et où se réfugier ? Oserait-elle, maintenant qu’elle se connaissait elle-même, aller implorer la protection du jeune comte de Villeblanche, elle, la pauvre bohémienne orpheline, elle que tous les mépris attendaient dans le monde, elle que l’on séduisait, mais que l’on n’épousait pas ?...

Et pourtant elle voulait fuir... Fuir le couvent, fuir la marquise, fuir Paul, s’il le fallait, mais être libre !...

Peut-être bien aussi qu’une voix secrète lui criait que c’était en vain qu’elle fuirait, et que Paul saurait bien la retrouver.

– On m’a commandé de prier, dit-elle. Mon Dieu, tu es mon seul espoir, secours-moi, inspire-moi !...

Paul m’a dit que tu condamnais la vie oisive et inutile du couvent. Laisse-moi t’offrir comme un encens la fumée qui va s’exhaler de ces vêtements détestés. Demain, quoi qu’il arrive, je ne les revêtirai pas, et ce sera déjà du temps de gagné.

Émilie savait qu’il y avait dans le cabinet attendant à sa chambre un coffre toujours bien garni de bois de chauffage. Elle jeta dans la cheminée quelques poignées de menus branchages, et, après avoir disposé sur ce bûcher improvisé les diverses pièces de son costume de religieuse, elle y mit le feu.

Afin d’activer l’incendie, elle rouvrit la fenêtre à deux battants, et bientôt tout fut consumé.

Tout à coup une idée étrange vint illuminer son esprit.

La chambre qu’elle occupait était au premier étage, le rez-de-chaussée dominait un perron élevé : il ne fallait donc pas songer à s’élancer dans le vide, sous peine de se rompre bras et jambes et de se mettre ainsi dans l’impossibilité de gagner la campagne.

Le parc de la marquise datait de cette époque où l’on disait que pour dessiner un jardin anglais

on grisait son jardinier, et l'on traçait les allées en suivant tous les méandres indiqués par les égarements de ses jambes titubantes.

C'était, à partir du perron même, un fouillis d'arbres et d'arbustes qui, en prenant leur croissance, avaient brisé la vue, masqué les perspectives et vous enfermaient au centre d'un labyrinthe de verdure au milieu duquel les initiés seuls pouvaient se hasarder sans risquer de se perdre.

Depuis, la hache avait été promenée à travers cette forêt vierge, on avait dégagé le château, percé des chemins de ronde et semé des prairies au milieu desquelles des arbres isolés avaient été conservés ça et là.

Parmi ces derniers, un catalpa, qui s'élevait à quelques mètres du château, avait dû à sa beauté, aux milliers de fleurs dont il se couvrait chaque année, d'échapper aux critiques nombreuses qui avaient souvent menacé son existence. Son branchage venait caresser les murailles, et Émilie aimait cet arbre qui semblait étendre vers elle ses bras comme pour lui offrir ses plus beaux bouquets.

La lune alors au milieu de sa course, répandait un demi-jour qui permettait d'agir avec la même certitude qu'en plein midi.

– O ma mère ! s'écria tout à coup la jeune fille, c'est toi qui m'inspires ! Je veux être libre, et je le serai, ou je me tuerai !... Allons, ma pauvre Fauvette, reprends tes ailes et rappelle-toi ton ancien métier de saltimbanque !... Il y a bien du malheur si, sur quelque planche ou dans quelque malle, je ne trouve pas la corde dont j'ai besoin. Avant une demi-heure, il faut que je sois perchée sur une des branches de ce catalpa !

Il semblait que Dieu fût pour elle. Ses recherches ne furent pas longtemps infructueuses. La corde était un peu faible peut-être, mais elle se dit qu'elle se ferait légère comme l'oiseau dont elle portait le nom, et qu'elle arriverait.

Mais comment fixer cette corde à l'arbre voisin ?

Nécessité est mère de l'industrie. Elle la passa autour de la barre d'appui de la croisée, mais sans l'y attacher, afin de l'attirer à elle lorsqu'elle serait arrivée sur la branche qu'elle avait choisie dans sa pensée, et pour pouvoir ensuite, grâce à elle, se laisser glisser jusqu'à terre.

Ceci fait, elle attacha à l'autre extrémité un des morceaux de bois destinés au feu. Puis elle le lança vers le tronc de l'arbre. Deux fortes branches formaient un angle assez aigu pour qu'il s'y trouvât retenu lorsque la corde se tendrait sous son poids.

Il s'agissait de parcourir, avec la seule force de ses poignets et en ayant trente pieds de vide sous soi, les quatre ou cinq mètres qui séparaient la pauvre Fauvette du perchoir qui était pour elle le premier échelon de la liberté.

– Je ne veux pas, dit-elle, qu'il reste la plus légère trace de ma fuite. Ils croiront que je suis envolée, ou bien, s'ils veulent, que le diable en personne est venu m'enlever !

Elle mélangea les cendres, s'assura qu'il ne restait plus aucun vestige de l'autodafé consommé sur ses vêtements de religieuse, et remplit le foyer de bois nouveau, pour que l'on ne pût s'arrêter à l'idée qu'elle les eût brûlés.

Ensuite, ayant invoqué Dieu et sa mère, elle se suspendit à sa corde et s'avança, le corps balancé sur l'abîme, vers le tronc de l'arbre.

La volonté soutint son courage et ses forces, et bientôt elle fut en sûreté, cachée au milieu du feuillage. Elle délia alors le fragment de bois qui lui avait servi à retenir sa corde au milieu du branchage, la fit glisser de la barre d'appui de la fenêtre, et, l'ayant attirée toute à elle, la laissa couler de chaque côté de la plus solide des branches.

Quelques secondes après ses pieds foulaient le gazon de la pelouse qui croissait au pied du catalpa.

Malgré la gravité de la situation, l'espiègle enfant ne put retenir un joyeux éclat de rire, en présence du succès de sa tentative aventureuse.

Son premier soin fut de faire disparaître la corde qui avait servi à son évasion.

Il restait encore à franchir le saut-de-loup qui défendait l'entrée du parc. Mais, après ce qu'elle venait d'accomplir, cela ne l'inquiétait guère. Marchant toujours sur les gazons, et, lorsqu'il lui fallait traverser une allée, effaçant soigneusement derrière elle la trace de ses pas, elle se trouva bientôt de l'autre côté du parc, libre, mais ne se doutant guère, la pauvre enfant, de la difficulté qu'il y avait de se servir de sa liberté, pour une fille de quinze ans, dans un pays de civilisation avancée.

Chapitre XX

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, madame de Francueil, déjà prête pour le voyage qu'elle devait accomplir avec sa fille adoptive, donna l'ordre d'aller ouvrir sa porte, dont on lui avait remis la clef, pour plus de sûreté.

Quelques minutes plus tard, la femme de chambre, tout effarée et en proie à un trouble extraordinaire, redescendait pour lui rendre compte de son message.

– Qu'y a-t-il, Rosette ? demanda madame de Francueil. Émilie songerait-elle à me désobéir, ou bien n'a-t-elle donc pas encore achevé ses préparatifs ? Elle sait cependant que je ne transige pas avec le devoir et que je n'aime pas à attendre.

– Ce n'est pas cela, madame la marquise, mais mademoiselle Émilie n'est plus dans sa chambre...

– Que voulez-vous dire ? N'auriez-vous donc pas soigneusement fermé la porte hier, ainsi que je vous l'avais ordonné ?

– Pardon, madame la marquise. La porte était verrouillée ; seulement la fenêtre était ouverte.

– Vous êtes folle, Rosette. Émilie n'a pu s'envoler par la fenêtre.

– Si madame la marquise veut bien venir y voir elle-même, peut-être y comprendra-t-elle quelque chose. Pour ma part, je ne sais pas ce que tout cela signifie.

La marquise courut en toute hâte dans la chambre d'Émilie et demeura stupéfaite. Aucun désordre ne s'y faisait remarquer. Mais il était trop évident qu'il ne s'y trouvait plus ni Émilie ni aucun vestige de ses vêtements de religieuse ou de ceux qu'elle eût dû laisser à leur place, si elle s'en fût revêtue.

Elle crut d'abord à un enlèvement, à une complicité du dehors. Mais cela exigeait l'emploi d'une échelle ; on eût observé un piétinement sous la fenêtre, des traces de pas dans les allées, l'empreinte d'un pied d'homme sur le sable.

Or toutes ces circonstances faisaient défaut, et il fallait renoncer à cette explication.

Forcée d'ébruiter l'événement, la marquise fit appeler tous ses gens, ceux de ses fermiers qui demeuraient dans sa cour, et n'eut garde d'oublier son directeur, l'inévitable conseil dans toutes les grandes occasions.

Après que chacun eut donné sa version et motivé ses conjectures, la seule chose qui demeura clairement établie, c'est que personne n'y comprenait rien.

Ainsi que Fauvette l'avait prévu, quelques-uns, parmi la crédule gent villageoise, ne mirent pas en doute que, pour sûr, le diable n'eût emporté la future religieuse. Le directeur n'osa pas combattre trop ouvertement l'intervention du malin esprit. Mais, pour sa part, il ne parut pas attacher une grande importance à cette opinion hasardée.

Quoi qu'il en pût être, Émilie avait disparu, et il fallait la retrouver.

Mais vers quelles voies diriger les recherches et quel signalement donner ? Était-ce une religieuse en fuite, ou bien une jeune fille revêtue de ses habits ordinaires ?

On se livra à une nouvelle discussion vive et animée, mais peu concluante, à la suite de laquelle chacun se donna ses ordres à soi-même et se mit à la poursuite de la fugitive, dans la direction qu'il supposait qu'elle avait dû prendre, bien décidé, au fond, à ne pas déployer trop de zèle dans ses investigations. Émilie était aimée de tous, et l'on se disait tout bas que, puisqu'elle ne voulait pas entrer au couvent, et que si on la ramenait ce serait pour l'y enfermer contre son gré, le malheur ne serait pas grand si elle trouvait moyen de se sauver elle-même, pour empêcher la marquise de la sauver d'une façon qui ne paraissait pas être de son goût.

Une demi-heure après, tous, sans s'y être donné rendez-vous, mais comme s'ils eussent obéi à une inspiration commune, se retrouvaient attablés comme un seul homme dans le meilleur cabaret du village, dégustant quelques pots de cidre et devisant sur les promesses de la récolte

prochaine.

Quant à la marquise, sans parler à personne du soupçon qu'elle couvait dans sa pensée, elle se fit conduire chez le comte de Villeblanche.

Le père et le fils étaient au salon lorsqu'elle pénétra auprès d'eux. Paul ne put s'empêcher d'éprouver une vive anxiété à la vue du trouble que madame de Francueil ne cherchait pas à dissimuler.

– Qu'avez-vous, au nom du ciel, madame la marquise ? Se hâta-t-il de lui demander.

– Ne le devinez-vous pas, monsieur ? répondit-elle. Je viens vous redemander ma fille, mon Émilie, que vous avez séduite, enlevée, perdue !...

– Mon fils s'est-il rendu coupable de tous ces crimes ? demanda le comte en souriant.

– Je ne me flatte point de lutter d'éloquence avec vos catéchistes et vos prédicateurs, dit Paul à son tour ; je crois cependant que c'est vous qui la perdiez, et que je l'ai sauvée, que je l'ai fait se retrouver elle-même en lui faisant comprendre la nature et Dieu, que vous travestissiez à ses regards.

– Retrouvée, dites-vous !... Où est-elle, alors ?... Rendez-la-moi, et je vous pardonne !

– En vérité, madame la marquise, je cesse de vous comprendre, repartit Paul. Comment vous rendrais-je celle qui est chez vous et qui, je crois, n'a jamais vu, même de loin, les murs du parc de mon père ?

– Ah ! Vous voulez en vain détourner mes soupçons ! Émilie, vous le savez, est partie, envolée, enfuie !...

– Se peut-il, ô mon Dieu !...

– Vous feignez de l'ignorer...

– Ah ! Prenez garde, madame ! C'est vous qui rendrez compte de ce dépôt sacré dont vous vous êtes chargée. Vous avez poussé cette enfant au désespoir, vous avez troublé ce cerveau de quinze ans avec vos folles superstitions, vos terreurs puériles, votre fanatisme insensé. Ah ! Fauvette !... Pauvre chère Fauvette !... Peut-être est-elle morte à l'heure qu'il est !...

– Morte ! s'écria la marquise. Morte, sans être préparée à ce passage redoutable !

Le comte seul avait conservé son sang-froid. Il intervint entre son fils et la mère adoptive d'Émilie, à laquelle il fit raconter en quelques mots les incidents de la veille.

– Ajournons l'heure des récriminations, dit-il, et ne perdons pas des moments précieux. Morte ou vive, il faut avant tout retrouver cette pauvre enfant. Il sera temps ensuite de se la disputer et de savoir à qui elle doit appartenir.

– Oui, tu dis vrai, mon père, repartit Paul. Vous, madame la marquise, retournez vous agenouiller au fond de votre oratoire ; nous, nous allons adresser à Dieu la meilleure de toutes les prières : nous allons agir, et chercher Fauvette jusqu'à ce que nous l'ayons retrouvée.

Madame de Francueil rentra au château, cette dernière chance évanouie, et ne s'en remettant plus qu'à Dieu, en effet, du soin de ramener au bercail la brebis égarée. N'y était-il pas intéressé autant qu'elle-même, puisque c'était pour lui, pour la fiancer au céleste époux, qu'elle l'avait élevée avec tant de soin, tant de sollicitude ? Allait-elle donc échouer au port ?

Paul ne doutait pas qu'il ne dût retrouver Fauvette. Une mystérieuse attraction, à laquelle il s'abandonnait sans contrainte, l'entraînait parfois et le guidait vers le but où il tendait. Il aimait à se persuader que c'était sa mère qui venait s'emparer de son être moral pour y substituer le sien, et alors il obéissait en aveugle.

Si la marquise n'eût pas commis la faute d'éclairer trop tôt Fauvette sur les sentiments de Paul et sur les siens propres, il ne doutait pas que la naïve enfant ne fût accourue chercher un refuge dans ses bras. Maintenant qu'elle se savait aimée d'amour et qu'elle aimait comme elle était aimée, le devoir lui commandait de fuir. Mais cependant son cœur devait défendre victorieusement à ses pas de l'entraîner hors des limites ou pouvait l'atteindre le seul ami qu'elle eût au monde.

Bien souvent il était allé errer sur les bords du ruisseau qui promenait ses méandres au milieu

des prairies, et il s'était assis dans ce lieu caché au milieu de la verdure où, pour la première fois, elle lui était apparue le front ceint de sa couronne de bluets, de myosotis et de marguerites, se mirant dans l'onde et s'éclatant de rire de se trouver si jolie et si plaisante à la fois. Là, plus que partout ailleurs, il vivait avec son souvenir, et il se dit qu'en quelque lieu que Fauvette résolût de se retirer, elle n'exécuterait pas son dessein avant d'être venue adresser un dernier adieu à ce site enchanteur qui avait vu naître leur sainte affection.

Craignant donc que, s'il avait deviné juste, l'orpheline ne l'aperçût de loin et ne se prit à fuir, il dissimula de son mieux sa marche derrière les talus et les haies épaisses, et parvint ainsi jusqu'aux saules de la rive sans que rien eût trahi son approche.

Il ne s'était pas trompé. La jeune fille était là, assise sur le même monticule de gazon : seulement, cette fois, elle pleurait.

Il bondit auprès d'elle et tomba à ses pieds.

– Fauvette !... ma Fauvette bien-aimée ! S'écria-t-il en s'emparant de sa main qu'elle cherchait en vain à lui disputer, tu as voulu me fuir !...

– Oh ! Laissez-moi, monsieur le comte !... Ma place n'est plus ici auprès de vous, vous le savez bien !...

– Et cependant tu y es revenue, pauvre chère enfant !... Va, ce n'est pas toi qui voulais t'éloigner de moi. Tu obéissais malgré toi aux mauvaises inspirations de la marquise. N'as-tu donc pas appris à te défier de ses préjugés insensés et de ses fausses croyances, que la nature réproouve ? C'est elle qui te chassait loin de moi ; malgré toi, ton cœur t'y ramène.

– Oh ! Ne dites pas cela !... Dieu m'est témoin que j'avais juré de m'éloigner d'elle, qui veut ma mort, plus que ma mort ; de vous, Paul, de vous que je ne dois plus revoir !...

– Demande-toi pourquoi, alors, nous sommes venus là, obéissant tous les deux à une inspiration commune, non moins sûrement que si, hier, nous nous y fussions donné rendez-vous ?... C'est que je t'aime, ô ma belle et chère Fauvette ; je t'aime, et fusses-tu à l'autre bout du monde, mon cœur attirerait le tien, parce que c'est notre destinée d'être l'un à l'autre.

– Que dit-il, mon Dieu !... s'écria la pauvre enfant en cachant son visage entre ses mains.

– Je dis que tu m'aimes aussi, toi, parce que nos deux mères ont écrit notre hymen dans le ciel, et que toutes les puissances de la terre ne peuvent empêcher qu'il ne se fasse ici-bas.

– Nous marier !... Oh ! Jamais !... Le comte de Villeblanche peut-il épouser la misérable bohémienne, la petite saltimbanque qui tendait jadis la sèbile dans laquelle de moins pauvres qu'elle laissait tomber leur charitable obole !...

– Laisse passer la justice de Dieu, reprit Paul. Nos ancêtres, au douzième siècle, étaient des bandits de grand chemin qui se faisaient seigneurs de par le droit du plus fort, et leurs vastes domaines étaient conquis par eux à coups de lance sur les serfs nus et désarmés qui ne pouvaient se défendre. C'est bien le moins que nous purifiions cette source impure de nos richesses et de nos titres en restituant au peuple ce dont nous l'avons dépouillé. Crois-moi, ne nous payons pas de ces froids raisonnements, de ces vaines considérations d'un monde qui n'est pas le nôtre. Aimons-nous, ma Fauvette adorée, aimons-nous toujours et encore, et sois sûre que si ton cœur contient plus de trésors d'amour que le mien, c'est moi qui suis l'obligé, et qui ne peux m'acquitter qu'en cherchant à t'aimer plus que tu ne m'aimes.

– Mais votre père, qui ne me connaît pas, qui ne m'aime pas, lui, et qui, sans doute, rêvait pour vous une autre femme, pour lui une fille plus heureuse...

– Mon père épousa jadis la fille d'une esclave, l'héritière d'une race avilie, et qui compte à peine parmi la grande famille humaine. Il a vieilli, regrettant de l'avoir perdue, mais n'ayant jamais regretté de l'avoir aimée. Fils d'esclave, j'épouse la fille de la liberté ! Tu vois bien que c'est toi qui déroges !...

– Que lui dire, mon Dieu ! Il trouve réponse à tout !... O ma mère, inspire ta pauvre Fauvette, et dis-lui quel parti prendre !

– Laisse sa pensée parler en toi, écoute celle qui s'était donnée à l'amour, et qui, jeune et

belle, et courtisée, avait tout repoussé pour vivre avec l'homme qu'elle aimait, sans songer que celui-là ne lui apportait que la misère, au lieu du luxe que lui offraient les autres. Veux-tu que je te dise tout haut ce que ta mère te dit si bas que tu feins, mauvaise, de ne pas l'entendre ? Elle te dit d'avoir foi dans le seul être qui s'intéresse à toi ici-bas, le seul qui puisse et veuille te sauver, et qui te sauvera, parce qu'il t'aime de toutes les énergies de son âme. Un asile plus sacré que le couvent s'ouvre devant toi : suis celui qui t'aime chez son père qui est aussi le tien...

– Oh ! Jamais !... jamais !... Hier, Paul, je l'eusse fait sans hésitation, sans crainte et sans remords ; aujourd'hui, je ne le puis pas, vous le savez bien !

– Tu veux que je parle froidement à ta raison, quand c'est ton cœur seul que tu devrais écouter ! Eh bien ! Dis, quel sera ton refuge aujourd'hui, demain et après, et sur quelles ressources comptes-tu pour vivre ?

– Vous m'avez dit souvent que le travail était la destinée de l'homme. Eh bien ! J'accomplirai ma destinée, j'accepterai courageusement toutes les luttes de la vie, et Dieu ne me refusera pas le pain de chaque jour.

– Tu ne sais pas, enfant, quelle société bizarre les hommes ont imaginée, en lui donnant pour base l'Évangile, dont ils semblent n'avoir pas encore épilé la première ligne. Ils ont peu à peu repoussé la femme de toutes les positions, sous prétexte qu'elle est faible, et que c'est à eux qu'incombe le devoir si doux de veiller sur elle et de la protéger. Jadis on vous chicanait votre âme, aujourd'hui on vous refuse l'intelligence, et toute femme supérieure est une créature ridicule, méprisable, dont bien peu de nous oseraient faire leur compagne. Ils ont pris encore par surcroît presque tous les travaux qui ne demandent que de l'adresse, si bien qu'il ne vous reste guère que ceux de l'aiguille, qui ne font pas vivre, ou ceux de la manufacture, qui dépravent et qui tuent. Au sein de ces maisons d'oisiveté où tu as été enfermée, on ne t'a enseigné que les travaux les plus grossiers, et les moins rétribués, par suite, dans l'horreur où l'on y est du luxe, du bien-être et de la richesse.

Mourir de faim ou vivre dans la honte, voilà l'alternative ! Ou bien, – et c'est ce qu'ils espèrent, – étrangère en tous lieux et repoussée d'un monde où les hommes sont frères à la manière de ces enfants de Jacob qui vendirent Joseph aux marchands d'Emmaüs, tu reviendras un jour, vaincue, brisée et désespérée, frapper à la porte du couvent que tu auras en vain voulu fuir.

– Oh ! Jamais ! Jamais !... S'écria-t-elle avec égarement. La mort !... oui, la mort violente et rapide, plutôt que ce lent suicide du corps, du cœur, de lame et de l'intelligence !... Croyez-vous donc, Paul, que vous ayez ouvert mes yeux à la lumière pour que je puisse aller me replonger de moi-même au milieu de ces ténèbres affreuses ?...

– Appuie ton bras sur celui de ton fiancé, alors, et laisse-toi conduire par lui dans la famille qu'il t'offre en échange de ta solitude et de ton isolement. Tu y es attendue, et l'on s'y inquiète de ta longue absence.

Chapitre XXI

Une femme qui aime ne résiste que pour sauver l'honneur du drapeau et afin d'obtenir une capitulation honorable. Fauvette était vaincue, et bientôt ils se dirigèrent ensemble vers le château de Villeblanche.

– Mon Dieu ! murmurait-elle à demi-voix, ce qui m'arrive n'est-il pas un rêve, et ne vais-je pas m'éveiller tout à l'heure, brisée à l'angle de quelque réalité douloureuse ? Pauvre oiselet tombé de son nid et que des mains cruelles n'avaient ramassé que pour l'enfermer dans une cage étroite, mes ailes me sont rendues : je vais retrouver l'espace et l'immensité du ciel !... Triste fleurette détachée de sa tige et que le souffle des aquilons chassait devant lui au hasard, voilà que mes racines ravivées s'attachent à la terre pour en prendre possession, moi qui n'avais pas même à moi le vêtement qui me couvre !... Errante jusqu'à ce jour, et étrangère partout et pour tous, une famille m'attend, dites-vous, Paul ; des cœurs et des bras s'ouvrent pour me recevoir !... Je vais aimer et être aimée...

– Oui, interrompit Paul, et je veux que ton cœur s'épanouisse à l'aise au milieu des plus saintes affections.

Tu me disais naguère que tu voudrais être riche, afin de te faire paysanne et de vivre libre aux champs, et heureuse au milieu du bonheur que tu aurais disposé pour tous autour de toi. Eh bien ! C'est ce rêve que nous allons réaliser.

La ville a trop de murailles pour nous, n'est-ce pas ? Elle te rappellerait le couvent. La ville, c'est la prison, la servitude sous toutes ses formes. La campagne, c'est la liberté.

Aussi, tout imparfaite qu'elle soit encore, aime-la toujours, cette terre qui, les premiers âges du monde, a donné à l'homme l'exemple et l'enseignement de l'infatigable labeur. Aime et respecte ce paysan qui lui ressemble par tant de points et qui, rude et grossier comme elle à la surface, mais pétri comme elle de tous les principes des améliorations et des conquêtes à venir, cache aussi dans son sein les métaux précieux, l'or, les diamants et les perles que le travail doit produire au jour.

Poussière lui-même et fils de la terre, des entrailles de laquelle il sort pour y retourner à son heure, l'homme aussi l'épouse ; c'est sa femme et sa maîtresse, et de leur hymen découlent toutes les merveilles du progrès. Elle travaille pour lui, qui l'arrose de sa sueur féconde, et le récompense au centuple de ses courageux efforts.

Comme le cerveau humain, la terre est en travail perpétuel ; comme lui, elle est en ébullition. Les volcans en font foi, ainsi que ces richesses inépuisables qui, avec l'effort des siècles, nous donnent des sources nouvelles de production. C'est un capitaliste toujours agissant, qui émet tous les fonds à mesure que l'intelligence élargie de son associé devient en état de les mettre en œuvre.

Dieu a voulu que tout enfantement fût laborieux et que rien ne procédât que par révolutions. Qui sait si les chocs de l'électricité, les orages et les tempêtes ne sont pas indispensables à la formation de la moindre des perles qui du fond des mers viendra briller sur le front de la femme aimée ?...

Retournée par le père, puis plus profondément par le fils armé d'instruments perfectionnés, la terre satisfait à des besoins plus nombreux et plus raffinés ; ils ne la désertent plus et reviennent vers elle, au contraire comme vers une amie qui ne trompe pas et console d'avoir eu commerce avec les hommes.

Regarde cet ouvrier qui passe. Sa face est noircie, ses mains rappellent celles du nègre ; quelques haillons de couleur sombre le recouvrent à peine. Tu vois, là-bas, ce long tuyau de cheminée qui secoue dans les airs un panache de fumée épaisse ?

C'est le progrès cependant, ce sont les produits de la terre devenue industrielle à son tour qui en sont la cause. Le sable se fond pour nous donner le fer, l'or ou le verre ; la betterave se

fond en un nectar précieux pour donner une saveur plus douce à tous nos aliments.

Chose touchante ! Vulgaire en sa forme et se cachant aux regards comme tous les véritables bienfaiteurs, cette plante bénie, longtemps calomniée, nous fait communier avec les généreuses bêtes de l'étable qui entouraient la crèche du fils de Marie. Ils prennent la pulpe qui entretient la vie matérielle, nous laissant la liqueur et les sues délicats qui l'ennoblissent.

C'est hier seulement que l'homme a trouvé cela. Et que de luttés, que de préjugés à vaincre !... Mais aussi que d'inventions, que de conquêtes antérieures du génie humain avant de pouvoir exploiter cette mine d'or, cette source inépuisable de richesse qui permet en même temps de faire rendre plus de blé à la terre !

Voilà ce qu'elle peut nous donner par le produit de ses arômes combinés, lorsqu'elle est sollicitée par le travail. Mais si elle est notre mère et notre nourrice, c'est le paysan qui remplit de lait ses puissantes mamelles. Aussi ne ris pas de cet homme au visage terreux, à l'attitude gauche et sans élégance. Il fait son œuvre modeste, et lors même qu'il n'aurait pu, pendant sa longue carrière, que défricher quelque coin oublié du sol, il aura encore marqué son passage par quelque progrès qui sera recueilli et poussé plus loin peut-être par ses enfants. Cette terre sur laquelle tu glisses d'un pied si léger est lourdement foulée par ses larges et robustes pieds. Il marche, il rampe presque ; toi, tu voles.

Il rampe parce que, étant terre lui-même, il n'a jamais élevé plus haut qu'elle ses pensées ; il la presse de toute la pesanteur de son être matériel ; mais n'ayant jamais connu, jamais travaillé qu'elle, il lui faut encore une grande somme d'instinct intelligent pour pouvoir l'améliorer par sa seule expérience.

Très-jeune, tu as voyagé, tes regards ont erré à travers des horizons nombreux et variés. La patrie s'est élargie devant toi, car l'homme n'est pas seulement possesseur du coin de terre qui fut son berceau ; par l'imagination et par la science, il entre en jouissance de l'univers tout entier. Mais tant de barrières emprisonnent le paysan qu'il prend de bonne foi l'extrémité de sa commune pour les bornes du monde, et qu'il ne saurait comprendre l'autre vie sans cette antique fiction qui limite l'immensité de nos destinées à travers les espaces sans fin de l'éternité.

Sa lutte terrible contre une nature en révolte, sa vie de labeur acharné ne lui permettent pas de voir dans ce travail autre chose qu'un châtement et de rêver pour son paradis une félicité plus grande que le repos absolu.

– Mais, objecta Fauvette, n'avez-vous jamais entendu soutenir qu'il fallait des êtres grossiers pour ces fonctions grossières, et que tous y renonceraient si l'aisance était leur partage et si leur intelligence plus développée leur permettait d'en découvrir toute la répugnance et toute l'insipidité ?

– Pauvres douteurs, reprit Paul, qui se figurent que celui qui a fait des vocations de poètes et de musiciens a oublié d'en faire d'agriculteurs, et que l'homme qui s'acharne aujourd'hui à de durs labeurs presque sans profit les désertera aussitôt qu'ils deviendront lucratifs et qu'ils seront simplifiés par le procédé industriel appliqué à l'atelier agricole, par l'emploi des machines et par la division du travail !

Sans doute on ne verra plus dans l'avenir une race de parias, condamnée exclusivement à cette occupation trop longtemps avilie. L'homme complet réservera une large part de lui-même pour bien d'autres études qui le sollicitent à bon droit. Mais la terre, l'agriculture, le jardinage, le soin des pépinières et des vergers, l'activité à l'air libre et sous la voûte immense du ciel, voilà ce qui toujours attirera l'homme et l'attachera à mesure que la voix de la sagesse parlera plus haut en lui.

Que de landes, vouées jadis à la stérilité, métamorphosées par la science en champs fertiles ! Il fallait autrefois la jachère morte, et aujourd'hui, entre les mains d'un agronome habile, la terre, loin de se reposer jamais, grandit chaque année en fertilité inépuisable. Mais que d'intelligences en jachère, que de cerveaux incultes à défricher et quelles sources fécondes de

trésors infinis dès que l'on voudra les faire éclore !

Ils sont coupables cent fois et responsables devant Dieu ceux qui, pouvant défricher l'homme et la terre, ne se sont pas appliqués sans relâche à cette mission sainte.

Là est l'œuvre de l'avenir, ma belle Fauvette, et cette œuvre est plus grande, plus utile, plus noble et plus glorieuse que celle que font les conquérants sur les champs de bataille. Je ne sais pas combien il faut, aux yeux de l'Éternel, de Turenne et de Condés pour peser le poids d'un humble Vincent de Paul, et je crois même que, devant sa justice, le plateau de la balance s'élèverait à proportion du nombre de batailleurs que l'on y entasserait.

– Oh ! Oui, je t'aiderai dans ta tâche ! s'écria Fauvette avec enthousiasme ; car, lorsque tant d'autres qui valent mieux que moi sont vaincus dans leur lutte désespérée contre la misère et l'ignorance, je me sens honteuse de tout ce beau bonheur qui me tombe du ciel, et je veux, pour qu'on me le pardonne, qu'il serve du moins aux autres et qu'ils en prennent une large part.

– Tu penses vrai, et, je le sais, tes actes répondront toujours à tes pensées, reprit Paul. Il faut faire le bien pour être heureux, et la satisfaction du devoir accompli est la plus douce de toutes les jouissances.

Mais comment ébranler et mettre en mouvement le paysan, cette masse inerte ? Les mots ni les choses imprimées ne sont rien pour lui. Les faits seuls frappent à la porte de ces intelligences obstruées et se font ouvrir à la longue.

Vivons donc au milieu d'eux, de leur vie, et qu'ils voient ce qu'avec les ressources de la science on peut obtenir d'un champ bien cultivé et quelle bonne et douce vie on peut réaliser à la campagne. Luttons énergiquement contre le fatal esprit du passé, auquel on livre les jeunes générations du village. Arrachons les enfants aux religieuses et aux frères, qui font bien pis que s'ils n'enseignaient rien, puisqu'ils enseignent des choses fausses parfois, ou sans application dans la vie. Ils font des fanatiques divisés, au lieu de frères unis.

Nous ferons voir, comprendre, aimer la terre aux paysans qui ne la connaissent pas. Nous herboriserons avec eux ; ils verront notre outillage de ferme, les plantes nouvelles que nous introduirons, nos belles génisses laitières, nos beaux bœufs de labour ou de boucherie, nos moutons qui nous prodigueront, suivant nos désirs, soit leur chair, soit leur toison.

Tu apprendras aux jeunes filles comment se manipulent le lait, la crème, le beurre, qu'elles ne savent pas faire ; quel parti on peut tirer des hôtes bruyants de la basse-cour, qu'elles élèvent au hasard ; tu leur enseigneras les premiers éléments de l'hygiène, afin que, plus tard, elles ne tuent plus leurs enfants, et qu'elles sachent nourrir un peu moins mal le petit monde qui les entoure.

Je les prendrai par l'attrait et par le plaisir. Je veux les séduire, et être le Lovelace de l'humanité. Des méthodes rapides nous permettront de discipliner ces voix rebelles. Tous les deux nous toucherons l'orgue à l'église, où bientôt on pourra leur prêcher la religion une, éternelle et vraie, et sous la voûte de laquelle toutes les voix, guidées par les nôtres, se confondront en un hymne harmonieux. Le concert leur fera désertier le cabaret, ou plutôt le cabaret se transformera, car il répond à un besoin impérieux de l'homme, au besoin de sociabilité. Il deviendra le casino, le cercle, la salle de concert, de bal, de lecture, où les plus habiles se feront entendre à leur tour. Je sais déjà les attacher avec les lectures des enfants, le *Robinson*, les *Mille et une Nuits*. Peu à peu, tout cela fera place à des livres plus substantiels.

Je leur dirai comment, au moyen d'échanges décidés par un jury nommé par eux, ils peuvent rapprocher leurs lopins de terre, disséminés aux quatre coins de la commune, souvent même bien au-delà, et si émiettés, qu'il leur faut renoncer non-seulement à la machine, mais à l'animal, et, animaux eux-mêmes, courber leur échine pour rétrograder de la charrue jusqu'à la bêche.

Isolés et défiants sous leurs chaumières à demi effondrées, je leur ferai voir comment les habitants des grandes villes vivent plus heureux, abrités dans un petit nombre de demeures

plus confortables, dans lesquelles ils n'aliènent rien, cependant, de leur liberté. Ils comprendront comment il est facile de combiner les avantages immenses de la petite propriété avec ceux non moins précieux de la grande culture, au moyen d'une association libre, volontaire, proportionnelle, telle que la firent leurs pères aux jours maudits de la féodalité, où ils étaient bien forcés de vivre rapprochés sous le même toit, pour résister un peu aux ennemis sans nombre conjurés contre eux. Associés alors par excès de misère, ils s'associeront désormais pour réaliser, au profit de tous, la richesse, le bonheur, l'harmonie, l'unité enfin. Travailler collectivement, avec les autres et pour les autres, c'est la prière commune destinée à nous élever, mieux que tout le reste, vers Celui qui ne demande ici-bas à ses enfants que d'être ses auxiliaires dans l'œuvre infinie du progrès.

Tout en faisant ainsi leurs projets d'avenir, ils étaient arrivés au château. Rentré depuis quelques instants, le comte Francis de Villeblanche les attendait au salon.

La pauvre fille sentait ses jambes fléchir sous elle en approchant de cet homme de qui tout son sort allait dépendre. Mais le comte mit fin à ses inquiétudes en s'élançant au-devant d'elle.

– Ma fille, je l'espère, ne nous causera plus de pareilles inquiétudes, dit-il.

Fauvette tomba à ses pieds, et, saisissant sa main qu'elle couvrit de ses baisers et de ses larmes, elle ne put que murmurer quelques paroles entrecoupées par ses sanglots :

– Vous êtes le père de Paul !... Oh ! Je vous aime... je vous aime !...

Il restait à faire accepter à la marquise cette situation nouvelle. La chose était difficile... Dans son pieux égoïsme, elle n'avait jamais mis en doute qu'Émilie lui appartint. C'était l'instrument de son propre salut, l'escabeau de ses pieds, l'échelon qui devait la hausser vers le ciel. Cette âme qu'elle offrait à Dieu était l'appoint de la sienne ; Émilie religieuse prierait pour elle et l'entraînerait infailliblement à sa suite jusqu'aux pieds de l'Éternel.

Tout ce beau rêve de béatitude céleste s'évanouissait misérablement. L'amour terrestre triomphait de l'amour divin : Satan, cette fois, terrassait l'Archange !

Elle se sentit terrassée du même coup, car, en somme, ses droits sur Émilie étaient nuls. Elle pouvait l'appeler ingrate et l'accabler sous une avalanche de reproches amers ; mais, enfin, ce n'était pas sa fille. Paul, d'ailleurs, entraîné par son amour, était de taille, si on lui enlevait sa fiancée pour l'enfermer malgré elle, à mettre le feu au couvent, à soulever les esprits de la contrée contre ces saintes maisons et à faire un scandale dont les fils de Voltaire ne manqueraient pas de tirer parti.

La résistance de haute lutte était donc impossible. Il ne restait que la persuasion. Un mariage semblable était à ses yeux quelque chose de tellement extravagant et impossible, qu'elle ne doutait pas que le comte Francis ne fût avec elle contre ces deux enfants qui oublieraient cette folle amourette d'un jour, pour écouter la voix de la raison et pour obéir à la volonté de ceux qui, a des titres divers, avaient des droits sur eux.

Son espérance, ne fut pas de longue durée. Le comte l'interrompit dès le premier mot.

– Vous m'étonnez beaucoup, madame la marquise, lui dit-il avec un grand calme, et il me semblait qu'une pareille union devait combler tous vos vœux en donnant au monde un enseignement dont il a besoin. Y a-t-il donc des réprouvés et des élus, des castes privilégiées et des races hostiles, et ne sommes-nous pas une grande famille de frères égaux devant Dieu ? Émilie sort du peuple !... Mais votre Dieu, tous ses apôtres et ses premiers disciples en étaient, et je ne lis dans l'Évangile qu'un long cri de colère contre les grands et les puissants de ce monde, que le fils de Marie renverse dans la poussière pour élever les petits sur leurs ruines.

Émilie est pauvre !... Vous oubliez que la pauvreté est sainte et que les mendiants sur la terre sont les riches dans le ciel. Je ne vous rappellerai pas la parabole de Lazare et du mauvais riche.

Émilie appartient à une classe d'êtres avilis !... J'ignore ce que furent ses parents, et je crois tout ce que, charitablement, vous voulez croire. Mais elle est pure comme les vierges des

phalanges célestes, et le Créateur l'a libéralement dotée de toutes les aristocraties dont il dispose, en ajoutant aux grâces et à la beauté du corps la triple beauté de l'âme, du cœur et de l'intelligence !... Votre religion n'est pas la mienne, madame la marquise, s'il faut croire aussi à votre dieu d'implacable rancune, de haine et de vengeance, qui prend dans leur berceau les petits enfants, – nos anges, à nous ! – pour les châtier des fautes qu'ils n'ont pas commises ; qui damne et brûle à perpétuité les générations innocentes, parce qu'il y a six mille ans, plus ou moins, une pauvre femme a mordu dans un fruit dont il lui était interdit de goûter. Il eût été plus digne de sa justice, de sa sagesse et de sa bonté, sachant fort bien ce qui allait arriver, de transplanter ailleurs un arbre qui portait de tels fruits !...

Au fond, le comte de Villeblanche ne se berçait pas de l'espoir de convertir madame de Francueil. La marquise consentit parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement, et le soir du même jour, Émilie, réconciliée avec sa mère adoptive, rentra dans sa chambrette solitaire, aussi heureuse ce soir-là qu'elle était désespérée la veille.

La marquise de Francueil était sincère dans sa superstition étroite. Elle eût donc cru faillir à tous ses devoirs en ne faisant pas partager ses scrupules à Émilie.

Paul savait trop bien lire dans les regards de celle qu'il aimait, pour ne pas deviner la pensée anxieuse qui venait jeter un nuage au milieu de l'azur de son ciel.

– Rassure-toi, ma jolie et bien-aimée Fauvette, lui dit-il un jour. Tu es ma femme devant Dieu, mais tu le seras aussi devant les hommes, Italienne, ta mère t'a bercée dans le culte de la Madone, et c'est à ses pieds que nous jurerons de nous aimer toujours.

Dieu est dans tous les temples où les croyants l'adorent dans la sincérité de leur cœur. Prêchons aux hommes ce que nous croyons être la vérité et la religion, mais sans heurter de front les erreurs involontaires que d'autres entourent de leurs respects.

Il ne restait plus à la marquise aucune objection à soulever, et elle parut heureuse comme les autres de l'hymen projeté.

Toutefois, pour ne profaner que le moins possible ces choses saintes que les hommes entourent d'une publicité que la pudeur réprouve le mariage se fit à petit bruit, avec les seuls témoins de rigueur.

Puis, lorsque les cérémonies furent terminées, désireux de dérober le spectacle de leur bonheur aux indiscrettes curiosités des indifférents, Paul et Émilie gravirent une fois encore la colline témoin de leur rendez-vous, et là, sous les regards de Dieu, les lèvres chastes de ces deux enfants échangèrent leur premier baiser d'amour.

Table des matières

Préface.....	II
Chapitre I.....	1
Chapitre II.....	6
Chapitre III.....	11
Chapitre IV.....	16
Chapitre V.....	22
Chapitre VI.....	28
Chapitre VII.....	32
Chapitre VIII.....	37
Chapitre IX.....	42
Chapitre X.....	50
Chapitre XI.....	56
Chapitre XII.....	61
Chapitre XIII.....	68
Chapitre XIV.....	73
Chapitre XV.....	78
Chapitre XVI.....	82
Chapitre XVII.....	88
Chapitre XVIII.....	94
Chapitre XIX.....	99
Chapitre XX.....	105
Chapitre XXI.....	109